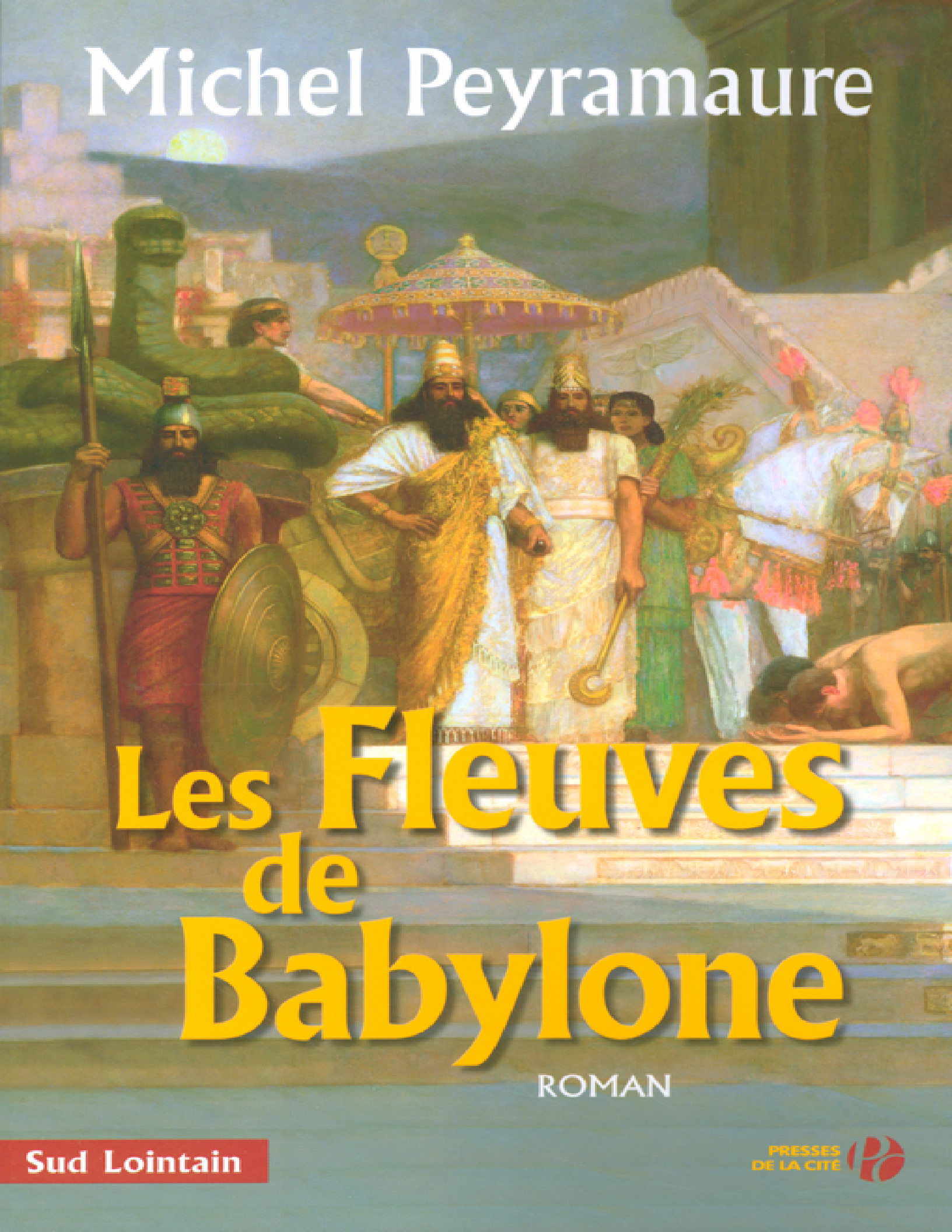




Michel Peyramaure

Les Fleuves
de
Babylone

ROMAN

Sud Lointain

PRESSES
DE LA CITÉ 

LES FLEUVES DE BABYLONE

OceanofPDF.com

Michel Peyramaure

LES FLEUVES DE BABYLONE

Roman

*Production Jeannine Balland
Collection Sud Lointain*

PRESSES
DE LA CITÉ 

OceanofPDF.com

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L 122-5, 2^e et 3^e a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4). Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon, sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Presses de la Cité, un département de , 2005

ISBN 2-258-06840-1

OceanofPDF.com

Pour Régine Reynal

OceanofPDF.com

*Après que les dieux l'eurent enfermé
Et fait descendre dans la prison où ne pénètrent
Ni le soleil ni la lumière
Il disparut du monde des vivants.*

Poème à Mardouk.

OceanofPDF.com

L'homme au manteau rouge

OceanofPDF.com

L'homme au manteau rouge se dégagea avec prudence de l'ombre du pilier encastré dans la muraille et parcourut du regard l'immense cour de l'Esagil, l'enceinte sacrée où trône le dieu de Babylone, Mardouk.

La clarté de la lune ruisselait sur les dalles de bitume et les murailles de briques vernissées où s'inscrivaient en fresques géantes les animaux familiers du dieu. Une seule présence vivante animait cet univers figé dans la nuit : la petite flamme sur laquelle veillait, au septième étage de la ziggourat, dans le *gigounou*, la petite chapelle de la déesse Sarpanitou, la prêtresse chargée de la garde de nuit. Dans tout le reste de l'enceinte, entre les jardins suspendus de l'ancienne reine Sémiramis et la porte du Sud, pas âme qui vive. En cette veille de fête sacrée, la police royale avait interdit aux nomades venus des quatre coins de la Babylonie, et de Nippour principalement, de planter leurs tentes en peaux de chèvres dans la grande cour, pour leur assigner un espace de palmeraie, au pied de la muraille orientale.

L'homme avait pris soin de se barbouiller le visage et les bras de suie mêlée à de la graisse, si bien qu'il se confondait avec l'ombre. En longeant la muraille bordant l'Euphrate, il se glissa jusqu'à l'énorme porte de cèdre bardée de plaques de bronze du temple de Mardouk et y frappa plusieurs coups avec son poing, jusqu'à ce qu'un battant s'ouvrît.

— Les chiens ? interrogea l'homme.

— J'ai mêlé une drogue à leur nourriture. Ils dorment. J'ai fait de même pour les gardes. Ils ne nous dérangeront pas. La relève n'aura lieu qu'à l'aube.

Celui qui venait d'ouvrir la porte du temple avait le crâne rasé et la tunique courte des esclaves. Il guida l'homme au manteau rouge à travers la

pénombre où traînaient de vagues odeurs d'encens, vers le fond du sanctuaire où se devinaient, dans un rayon de lune, l'effigie du dieu recouvert de feuilles d'or et les attributs de sa puissance. L'étoffe légère qui enveloppait son torse flottait dans le souffle venant d'une haute fenêtre et semblait l'animer. À ses genoux veillaient sa parèdre, la déesse Sarpanitou, et son animal fétiche, un dragon en forme de serpent à cornes.

Alors qu'ils se trouvaient à quelques pas du socle supportant la statue, l'esclave, en trébuchant contre une marche, renversa une tablette de bronze à offrandes posée devant la petite chapelle dédiée à une divinité subalterne. Le meuble rebondit sur les dalles, répercutant l'écho de sa chute jusqu'au fond du sanctuaire. L'homme au manteau rouge gifla violemment l'esclave en maugréant :

— Maladroit ! Si nous échouons par ta faute, tu le paieras de ta vie.

Ils restèrent un moment immobiles, l'haleine retenue, derrière un pilier. Aucun bruit, sinon le souffle rauque de l'esclave et le choc métallique d'une arme, un soldat s'étant retourné dans son sommeil et ayant heurté les dalles avec son épée.

À quelques pas, sous le dais majestueux, le « ciel d'or » qui l'abritait, Mardouk semblait les attendre, assis sur son trône d'or et d'argent, dans la barque sacrée qui le ramenait des enfers après ses victoires sur les forces du mal déchaînées contre lui par Tiamat, la déesse aux cheveux rouges. Sous la tiare en forme de tour, constellée de bijoux, le visage à la fois serein, cruel et fascinant, il paraissait fixer de ses yeux de batracien ces deux hommes immobiles à ses pieds, venus troubler son sommeil.

L'esclave parut sur le point de rebrousser chemin avant d'accomplir le geste sacrilège qui risquait de lui attirer la colère du dieu, la réprobation universelle et le supplice.

— Eh bien ! lui dit l'homme au manteau rouge en le secouant, réveille-toi. C'est le moment.

— Pardonne-moi, seigneur, répondit l'esclave, je suis comme paralysé. Je...

L'homme le menaça de son poignard et lui intima l'ordre d'exécuter sa mission. L'affaire était pourtant facile : poser une échelle contre la statue, l'escalader jusqu'au torse, décrocher le pectoral en forme de bêche, large comme deux mains, plaqué d'or et incrusté de cabochons. Sans cet insigne témoignant de sa puissance, le protecteur de la cité et du royaume, dépossédé de tout pouvoir, serait inapte à présider aux fêtes du Nouvel An

babylonien, l'Akitou. Il ne lui resterait qu'à retourner au Chaos originel, livré à la meute des démons déchaînés contre lui par la déesse noire, Tiamat. Cette disparition susciterait des troubles dans la population, comme l'annonce d'une comète ou d'une éclipse du soleil.

— Maudit sois-tu ! grommela l'esclave. Que Mardouk me pardonne ce sacrilège !

Il mit du temps, avec des gestes maladroits, à enlever le pectoral et sa chaînette d'or. Quelques instants plus tard, l'homme au manteau rouge le glissait dans sa ceinture et s'agenouillait sur une marche pour une courte prière conjuratoire.

— Maître, bredouilla l'esclave, il me semble qu'on vient vers nous...

Il montra la porte qui ouvrait sur le couloir menant au dortoir des prêtres. La lumière d'une lampe à huile de pierre dégagea de l'ombre la silhouette de deux hommes qui marchaient à pas pressés. L'homme au manteau rouge et l'esclave s'immobilisèrent derrière une colonne. Les deux prêtres tournèrent en brandissant leur lampe autour du socle de la statue. Soudain, l'un d'eux, un vieil homme, s'écria :

— Doungui ! Le pectoral n'est plus à sa place. On l'a volé. Va réveiller les soldats !

L'homme au manteau rouge lui bâillonna la bouche d'une main et, de l'autre, sortant un poignard de sa ceinture, lui trancha la gorge. L'esclave faisait de même avec l'autre prêtre quand il lui lança :

— Tu vois ce que nous coûte ta maladresse, imbécile ! Qui étaient ce vieil homme et celui qui l'assistait ?

— Eabani, le grand prêtre de Mardouk. Le jeune était Doungui, l'un de ses élèves. Que Mardouk nous pardonne !

— Il nous pardonnera. Nous avons agi pour une juste cause. Filons à présent. Si les soldats se réveillaient, je ne donnerais pas cher de notre peau.

Ils se ruèrent vers la porte et disparurent dans l'ombre bleuâtre qui baignait la cour où, pareil à une stèle, se dressait le puits destiné aux ablutions rituelles.

1

L'étoile Nounga

OceanofPDF.com

*Babylone,
premier jour des fêtes de l'Akitou*

Cette nuit-là, qui précédait le premier jour de l'Akitou, fête du Nouvel An et du printemps babyloniens, Karim, encore endormi sur une terrasse dans la demeure de Shamou, sa compagne, sursauta. Le cri que le silence de l'aube venait de porter jusqu'à lui n'était pas le ululement des femmes, l'appel des bateliers ou la corne du gardien du Merkès annonçant l'ouverture des *soukous*. Il avait des résonances étranges, comme venant d'une victime qu'on maltraite ou qu'on égorge. Sorti des profondeurs de la pénombre, du côté de l'Etemenanki, la grande ziggourat dominant l'immensité de la métropole, il réveillait des échos de toutes parts.

Karim toucha l'épaule de sa compagne. Shamou repoussa sa couverture, se frotta les yeux en protestant qu'elle avait froid, et lui demanda pourquoi, le jour à peine levé, il l'éveillait.

— Écoute... dit-il. Ces cris... On dirait...

Elle se dressa à son tour, écarta sa chevelure, tendit l'oreille en bâillant.

— Eh bien, quoi ? Des ivrognes qui commencent à fêter l'Akitou. Rendors-toi. Il est trop tôt pour se lever.

— Des ivrognes, si tôt ? Non, Shamou, il s'agit de tout autre chose.

Par les interstices du plafond de roseaux couvrant la terrasse, le ciel commençait à peine à se teinter de rose. Au sommet de la ziggourat, la première clarté de l'aube faisait crépiter les murs de briques vernissées du *gigounou*, l'oratoire de la déesse Sarpanitou, où scintillait la lampe de la gardienne. Les premières barques et quelques couffes se détachaient du quai pour franchir, descendre ou remonter l'Euphrate.

Le silence retomba puis, soudain, cris et lamentations reprirent de plus belle, débordant des hautes murailles de briques séparant de la cité l'enceinte sacrée de l'Esagil.

— Ça n'est pas normal, dit Karim en se levant. Il a dû se produire un événement exceptionnel. Le premier jour de la fête de l'Akitou... ça tombe mal ! Il faut que j'aille voir ce qui se passe.

— Pour une fois, soupira Shamou, que tu m'accordais toute une nuit !

— Ce ne sera pas la dernière. Tu m'as donné le plaisir que j'attendais de toi, et plus encore. Tâche de te rendormir.

Shamou le regarda revêtir sa tunique de lin, enfiler sa veste de laine épaisse à cause de la fraîcheur du petit matin, et serrer sa ceinture de cuir sur ses hanches étroites. Elle se dit qu'elle n'aurait pu trouver dans tout Babylone et jusque dans ses faubourgs un homme à la fois aussi jeune (il allait avoir dix-huit ans et achevait ses études à la Maison des Écritures, le collège des scribes de l'Esagil), intelligent (on disait de lui qu'il avait de *grandes oreilles*), séduisant et apte à lui donner du plaisir.

Lorsque Karim, au sortir de la maison de Shamou, traversa la Voie sacrée, il constata une agitation inhabituelle. Autour de la porte de l'Abondance ouvrant sur l'enceinte sacrée, un attroupement s'était formé. On menait grand bruit, avec des gestes et des lamentations qui paraissaient annoncer une catastrophe. Il franchit le poste de garde en montrant le sceau d'or en forme de cylindre qu'il portait à la poitrine et retrouva dans la cour ses collègues du collège des scribes, les *shangous*, quelques membres du personnel du temple qui paraissaient affolés.

Un scribe au visage massif, au corps puissant et lourd, son compagnon de banc, Shoukour, s'avança vers lui en s'écriant :

— Eh bien, te voilà enfin ! Où étais-tu passé ?

— J'ai la permission de passer la nuit où bon me semble, je te le rappelle, et tu sais fort bien où j'étais, puisque je t'en ai fait hier la confidence. Dis-moi plutôt ce qui se passe. On a volé la statue de Mardouk ?

— Ne plaisante pas. C'est aussi grave. Davantage, même. Suis-moi.

Ils traversèrent l'immense espace séparant la porte de l'Abondance de la Maison des Écritures. La montagne de brique de l'Etemenanki, avec sa régularité d'épure et ses sept étages, maintenait sur l'Esagil une ombre

tenace. À l'intérieur du collège, l'animation était à son comble. Debout au milieu de ses élèves, dont certains à peine adolescents, le maître des scribes, Balka, se démenait. Karim l'entendit s'écrier :

— Gardez votre calme, je vous en conjure ! La fête de l'Akitou ne doit pas être troublée, vous le savez. Il faut que cet événement reste secret, du moins pour le moment. Celui qui le trahira sera puni.

— Shoukour, demanda Karim, de quel événement s'agit-il ?

— Balka te l'expliquera mieux que moi.

Il ajouta en posant une main sur son épaule :

— Sois courageux, Karim. Cette affaire te concerne.

Karim attendit que le maître eût fini de dispenser recommandations et menaces.

Blessé dans sa jeunesse au cours d'une chasse au buffle sauvage dans les marais de Kish, Balka boitait et ne pouvait se déplacer qu'avec une canne. Gros mangeur, buveur invétéré de bière et de vin de palme, il avait le visage coloré comme une courge mûre et souffrait d'une obésité précoce. Si Karim ne l'aimait guère, c'était moins en raison de son infirmité ou de son intempérance que du fait d'une autorité qui lui avait valu les verges plus souvent qu'à son tour. Il devait pourtant en convenir : la considération et la protection que lui témoignait le roi Hammourabi n'étaient pas usurpées. Sa compétence et ses longues années au service de l'administration royale rendaient son office inaliénable.

Quand il en eut terminé avec ses élèves, Balka s'avança vers Karim, le regard sombre, et lui dit en posant une main sur son épaule :

— Mon enfant, j'ai de mauvaises nouvelles à t'apprendre. Je sais que tu as passé la nuit auprès de ta mère, qui est souffrante, m'as-tu dit. En ton absence se sont produits deux événements terribles. L'un concerne l'ensemble du royaume : on a volé cette nuit le pectoral de Mardouk. L'autre te touche directement : le ou les brigands ont tué deux gardiens du temple. L'un était ton père, Eabani, l'autre son aide, Doungui. Ils ont été égorgés.

Karim recula de quelques pas, s'adossa à une colonne et s'y laissa glisser jusqu'au sol, les mains sur son visage, une boule de sanglots mal maîtrisée au creux de la gorge.

— Tu pourras voir sa dépouille si tu le souhaites, ajouta le maître. Nous l'avons placée, avec celle de la deuxième victime, Doungui, dans la salle de réception, où l'on procède à la purification des corps. Que les dieux leur donnent la sérénité de l'âme jusqu'à la fin des temps. Montre-toi aussi courageux que tu l'as toujours été sous mes coups de verges.

On avait allongé les deux cadavres côte à côte sur la table de basalte où, d'ordinaire, on posait les bouteilles, les verres et les pâtisseries des agapes. Dans la clarté dansante des lampes à huile de pierre, les deux visages avaient gardé la même expression, qui rappelait celle du sommeil. De leur blessure, à la base du cou, suintait une sérosité rosâtre qui leur faisait une sorte de collier. Ils avaient encore leurs bijoux aux poignets, sur la poitrine et aux chevilles, signe que les criminels n'étaient pas des malfaiteurs ordinaires et que seul les intéressait le pectoral, symbole de la puissance du dieu.

Karim alla en titubant chercher dans un coffret quelques bâtonnets d'encens, les alluma à une lampe et les planta dans un vase. Puis il récita à voix basse la prière des morts, celle qui évite aux défunts les horreurs du Chaos où règnent la déesse Tiamat, reine des enfers, et son armée d'hommes-scorpions et de démons.

Il n'avait jamais imaginé que son père, toujours enveloppé de son ample tunique pourpre, pût être aussi grand et maigre. La chair affaissée, collée aux os du visage et du corps, donnait déjà l'image d'un squelette.

Karim songea qu'il avait un devoir pénible à accomplir : aller prévenir sa famille. Sa mère, dont l'esprit vagabondait dans la brume depuis des années, ne pourrait imaginer ce que cette disparition allait lui coûter. En revanche, il redoutait la réaction de ses frères et sœurs, pour qui le vieil Eabani était un soutien moral autant que matériel, du fait de l'affection qu'il leur témoignait et de l'aide qu'il leur apportait.

— Mon petit Karim, dit Balka, je connaissais et appréciais la serviabilité, l'assiduité et la foi qui animaient ce bon serviteur du temple. Je conçois la profondeur de ta peine. Cependant...

Il toussa, avala péniblement sa salive.

— Cependant, je vais te demander de faire comme si rien ne s'était passé, de te conduire comme tu l'aurais fait si ce double crime et ce vol n'avaient pas eu lieu. Ne laisse rien transparaître de ta peine, en aucune

circonstance, jusqu'à ce que la justice du roi ait fait la lumière sur cette affaire.

— Je te le promets, soupira Karim, mais pourquoi a-t-on volé le trésor du dieu et tué ces deux hommes ? Pourquoi ?

— La raison en est simple. Il s'agit à l'évidence du premier acte d'un complot destiné à porter atteinte au pouvoir spirituel de Mardouk, à compromettre le déroulement des fêtes du Nouvel An et à nuire à l'autorité de notre souverain bien-aimé. Pour ce qui est de ce double crime, il semble que les voleurs aient été surpris par l'irruption de ton père et de Doungui.

— Ces hommes, dit Karim d'une voix sourde, je jure que je les retrouverai.

Un *shangou* de la classe supérieure des scribes, Idin, s'avança vers Balka et s'inclina.

— Maître, dit-il, voici ce que l'on a trouvé dans la main d'une des victimes, au cours de la purification des corps. On m'a chargé de te le remettre.

— Montre, dit Balka.

Il déplia le morceau d'étoffe que le *shangou* lui tendait, et qui enveloppait un sceau en forme de cylindre doré, de la grosseur d'un doigt. Balka le montra à Karim qui lui dit :

— Celui de mon père est en pierre de gypse. Il ne s'en séparait jamais et l'a encore à son cou. Celui-ci, l'as-tu remarqué ?, porte une gravure représentant un aigle ou un vautour, avec un décor de montagnes.

— Nous savons au moins, ajouta Balka, que le meurtre a été commis par des gens de notre ville. La façon de ce sceau en témoigne, mais cela ne nous avance guère. Je vais en faire prendre une empreinte par Idin, au cas où l'original s'égarerait. Nous avons bel et bien une signature, mais elle est muette.

Accompagné de Karim et d'un officier de police, Lipith, Balka passa la matinée à fouiller le temple et l'esplanade de l'Esagil, dans l'espoir d'y découvrir, mais en vain, des traces de pas. On ne put que relever celles d'une pâte noirâtre, du noir de fumée, comme si les assassins avaient tenu à se grimer.

On interrogea les soldats réveillés par les bruits de la lutte. L'un d'eux avait pu, avant qu'ils ne disparaissent, apercevoir deux hommes, l'un vêtu

en esclave et l'autre d'un manteau ou d'une tunique de couleur rouge. Il avait tenté de se lever, mais en vain. Assommé par la drogue, il était retombé sur les dalles.

— La drogue, murmura Balka. Comme pour les chiens. Ce vol était minutieusement préparé. Nous n'avons pas affaire, de toute évidence, à des amateurs. Nous avons pourtant pris nos précautions pour interdire l'accès au sanctuaire. Lipith avait fait doubler la garde et vérifier la fermeture de toutes les issues. Ce qui signifie...

— ... que l'un des complices faisait partie du personnel de l'Esagil !

— Compliments pour ta perspicacité, Lipith. Nous allons devoir procéder à un interrogatoire, sans épargner personne, à commencer par les prêtres et le maître des esclaves. Je t'en laisse le soin.

— Le roi Hammourabi, dit Lipith, doit-on le prévenir ?

— Il le sera en temps voulu, de même que son Premier ministre, par le chef de la police, Warouk.

En prévision des épreuves qui l'attendaient pour la fête de l'Akitou, avec leur suite interminable de réceptions, de processions, de célébrations dans tous les temples de la ville, Hammourabi résidait dans son palais, hors des murailles de Babylone, au cœur de la grande palmeraie qui occupait le nord de la cité. Il passait ses journées dans les marécages de l'Euphrate, à chasser le sanglier, le lion ou l'autruche, à recevoir la visite des gouverneurs, à lire les anciens récits du temps des royaumes de Sumer et d'Akkad, alors que le fleuve Tigre se nommait Idigna et l'Euphrate Bouranoum. Son épouse, son harem, ses musiciens et ses poètes agrémentaient ses jours et ses nuits. Plusieurs heures par jour, il s'enfermait dans son cabinet avec ses conseillers et ses scribes pour rédiger le code qui, gravé dans une stèle de diorite, serait destiné à l'éducation civique de son peuple.

Balka jugeait inutile et dangereux de l'informer de cet événement : son affliction aurait risqué de troubler les cérémonies et de jeter dans la population un doute sur le crédit que les dieux accordaient à son règne.

L'interrogatoire du personnel de l'Esagil, comme Balka l'avait prévu, n'aboutit à aucun résultat. Le maître des chiens avait donné à la meute sa pâtée ordinaire, sans se douter qu'une main criminelle eût pu y mêler de la

drogue. Le prêtre affecté à la sécurité du palais avait fait porter aux soldats une jarre de bière, sans songer qu'elle pût être dénaturée.

— Il semble évident, dit Balka, que si l'un des coupables fait partie de notre maison, l'autre vient de l'extérieur et peut se trouver encore en ville. Lipith, tu sais ce qui te reste à faire.

Lipith baissa la tête et gratta le sol de la pointe de sa sandale.

— Il faut que j'en réfère au chef de la police. Ce que tu attends de moi est sans doute conforme à sa volonté.

— J'ai conscience que fouiller toutes les demeures de Babylone est impossible et probablement inutile, mais nous devons le faire et, avec la protection de Mardouk, nous avons peut-être quelque raison d'espérer. Le roi nous reprocherait d'ailleurs de ne pas l'avoir fait, et Warouk serait le premier à payer pour cette négligence. Il faudra qu'il lâche ses gardes dans tous les quartiers, sans oublier le camp des nomades. Il devra faire arrêter tous les hommes portant des manteaux ou des tuniques rouges et qui ont une mine patibulaire.

Il ajouta :

— Avant tout, il faudra que tes gens se montrent discrets. Une parole lâchée imprudemment pourrait jeter l'émoi dans la population et créer des troubles. Je te saurai gré de me tenir informé, à toute heure du jour ou de la nuit, de la suite de cette enquête.

La journée s'annonçait brûlante, comme les matins où le *sam*, le vent du désert, signale l'imminence d'une tempête par des nuages accumulés sur l'horizon du sud et des foudres d'une haleine de feu.

La dernière fraîcheur de la nuit, montée du fleuve, s'était résorbée pour faire place à une chaleur immobile, pesante, qui semblait propre à figer la ville. Il n'en était rien.

Pour satisfaire à la coutume, le prêtre en second de Mardouk, l'*ourigalou*, avait, dès le premier rayon de soleil enveloppant le *gigounou*, suivi d'une théorie collégiale, escaladé les sept étages de la montagne sacrée par des rampes et de raides escaliers extérieurs. Il était parvenu au sommet après une halte à chaque étage pour reprendre haleine, se désaltérer et s'incliner devant les oratoires des divinités inférieures.

Agenouillé en haut de la ziggourat, il avait consacré toute l'énergie qui lui restait à une invocation au patron de la cité, Mardouk, à sa parèdre,

Sarpanitou, et aux autres divinités : Enlil, maître du monde, Ea, dieu des eaux, Baba, déesse des épis, Namtar, dieu du destin, Shamash, dieu de la lumière et de la vérité, Goula, déesse de la santé, et quelques autres divinités de rang inférieur.

Un héraut avait conclu ce discours invocatoire par des sons de trompe annonçant aux quatre coins de la ville le début des fêtes de l'Akitou.

Aussitôt, une rumeur profonde, faite de clameurs de joie, de ululements de femmes, de musiques de harpes, de cymbales, de tambours et de chants rituels, submergea la ville.

La foule se rua vers la porte monumentale d'Ishtar, au nord de la cité, et vers celle d'Urasch, au sud, pour accueillir les princes nomades venus de Nippour, de Kish, d'Akkad et des lointaines montagnes du Zagros, accompagnés de caravanes d'ânes et d'onagres chargés de tentes et de bagages.

On agitant des étoffes de couleur, on déployait des tapis sur les façades, on allumait le feu sacré sur les terrasses. Dans les rues les plus passantes, les cabaretiers dressaient leurs tables et sortaient de leur réserve des jarres de bière, du vin des vignes d'Oumma, des liqueurs de palme et d'agave, et faisaient griller des poissons, des volailles et des sauterelles. Les maisons de plaisir exposaient à même la rue des femmes et des filles à demi nues. Durant toute la fête qui célébrait l'An nouveau, la population ferait bombance, de nuit comme de jour, sans contrainte et sans limite, avec l'approbation du pouvoir royal, du collège sacerdotal et de la police.

Avant de quitter l'Esagil, Karim se rendit, comme chaque matin, à l'école des scribes. Il y avait acquis une telle renommée, due à sa culture et à sa dextérité au maniement du stylet, qu'on le considérait comme le maître des scribes, après Balka.

La salle était presque vide, la plupart des élèves ayant profité du congé relatif aux festivités pour se retirer dans leur famille. Balka, occupé à des activités plus contraignantes, du fait de l'événement qui avait bouleversé le sanctuaire de Mardouk, avait cédé sa place à un vieux maître qui somnolait sur son banc, sa badine sur les genoux, en grignotant des galettes au miel.

Karim s'assit machinalement à sa place habituelle pour recopier sur une plaquette d'argile un chapitre de l'épopée de Gilgamesh, le roi légendaire

d'Ourouk, destiné à la bibliothèque royale. Il s'était arrêté la veille au passage racontant la vaine tentative de séduction du héros par la déesse Ishtar. Puisant une poignée d'argile molle dans le baquet, il la répandit, en la lissant avec une lame de bois, dans le cadre qui lui donna son format habituel.

En prenant son stylet, il constata que sa main tremblait et qu'il était incapable d'aligner trois mots sans bavure. Il se leva et se retira en se disant que sa place n'était pas là et qu'il avait avant tout un devoir élémentaire à accomplir : aller, avec la permission du maître, annoncer à sa famille la mort de son père.

En traversant la foule exubérante qui se pressait tout au long de la Voie sacrée, Karim observa que rien n'avait transpiré de l'événement.

Au milieu de cette ville en proie à un délire mystique, l'Esagil, derrière ses hautes murailles de brique, était pareil au coffre du palais royal dans lequel on tenait enfermés les secrets d'État. Rien n'en avait filtré. L'annonce solennelle de la fête de l'Akitou, du haut de la ziggourat, s'était déroulée en conformité avec la tradition. Il avait encore dans l'oreille la voix lointaine du grand prêtre et le beuglement assourdi de sa trompe.

Karim trouva sa mère assise sur le seuil de sa maison, hors les murs, au milieu d'une palmeraie, sur la rive droite de l'Euphrate. Ses mains entre les genoux, l'œil égaré sur les lointains du fleuve, absente au monde des humains, elle n'était capable que de manger et dormir. Il trouva l'une de ses sœurs, Siduri, sur la terrasse, occupée à préparer le repas. Elle pleura dans son épaule, mais l'effusion ne dura guère : le vieil Eabani avait depuis longtemps renoncé aux rapports avec sa famille, sinon pour lui apporter son soutien, afin de consumer ses derniers jours dans les prières et l'administration du sanctuaire.

En jouant des coudes au milieu de la foule en liesse, il retourna dans la ville par la porte d'Ishtar pour se rendre à la maison de Shamou. Il la trouva sur la terrasse, occupée à son tour de potier, en train de façonner un vase à long col qu'elle allait décorer et cuire.

Surprise de le voir paraître, elle interrompit son travail. Après s'être lavé les mains, nue sous sa tunique courte qui laissait transparaître des formes généreuses encore empreintes des grâces de l'adolescence, elle rejeta sa chevelure brune dans son dos et s'avança vers lui en souriant.

— Toi ! dit-elle. Je ne t’attendais pas avant ce soir, mais ta visite est la bienvenue.

Il s’assit au bord du lit, les mains entre les genoux, tête basse.

— Je tenais, murmura-t-il, à te faire part d’une nouvelle qui m’a bouleversé : la mort de mon père.

Elle s’assit près de lui, prit sa main, la porta à ses lèvres.

— Mort ? Et de quoi donc ? Tu me disais la semaine passée que, malgré son âge avancé, il était en bonne santé et exerçait son ministère sans faiblesse.

— Il est mort, Shamou. Je ne puis t’en dire davantage, sinon qu’on l’a trouvé ce matin, sans vie, sur sa natte. Son âme avait quitté son corps durant la nuit. Que les dieux la protègent.

Il avoua qu’il n’avait eu avec lui, depuis des années, que des rapports empreints d’une vague affection, comme si, déjà, ce vieux prêtre irréprochable avait rompu avec sa famille et avec le monde pour se fondre dans sa mission sacrée.

— C’est à peine, lorsque nous nous rencontrions, s’il daignait m’adresser la parole et me presser contre sa poitrine comme un père doit le faire avec son fils. Je crois pourtant qu’il m’aimait à sa façon, guère portée aux épanchements. Moi, je l’aimais de toute mon âme, et j’ai juré de venger sa mort.

Elle ne put réprimer sa surprise :

— Venger sa mort ? Que veux-tu dire ? Tu ne vas pas t’en prendre au dieu du destin, Namtar, que son nom soit vénéré.

Conscient de sa bévue, Karim ajouta :

— C’est une parole maladroite. Pardonne-moi et oublie-la. Je ne puis venger sa mort qu’en luttant contre mes mauvais penchants, en menant une vie exemplaire, en devenant un jour aussi pur qu’il l’était.

— Veux-tu dire que tu vas renoncer à moi ?

Il l’attira contre lui, passa un bras autour de ses épaules, déposa un baiser sur sa bouche.

— Que vas-tu imaginer ? Quand je pense à nous, je me dis que rien, jamais, ne pourra nous séparer. J’ai même songé à faire de toi ma femme, lorsque mon deuil et les fêtes du Nouvel An seront terminés. Seras-tu d’accord ?

— De tout mon cœur.

Elle se leva, alla chercher dans un coffre encastré dans le mur une cruche et un gobelet.

— Bois, dit-elle. C'est de la liqueur d'agave. Après quelques gorgées, ton chagrin s'évaporerait comme une fumée.

OceanofPDF.com

De retour à l'Esagil, Karim se mit à la recherche de son ami Shoukour. Il le trouva au réfectoire, en train de dévorer avec délectation des côtes de porc grillées à l'ail et d'assécher un cruchon de bière.

— Assieds-toi, dit Shoukour, et goûte cette viande. Un régal !

Karim s'assit en face de son compagnon.

— Je n'ai pas faim, répondit-il. Les événements de cette nuit m'ont noué l'estomac. Je viens de traverser la ville. Tout est normal. Elle baigne dans la folie, mais cela prouve que le secret a été bien gardé. Je compte rendre visite à Lipith au palais royal, dans l'heure qui vient. M'accompagneras-tu ?

— Ta question est superflue. Nos classes viennent d'être licenciées et nous avons quartier libre. Il restait quelques élèves des petites classes. Balka les a renvoyés à leur famille. Le temps de finir mon repas et je te suis...

— ... et le temps, pour moi, d'aller rendre un dernier hommage à mon père.

On avait déposé les corps d'Eabani et de Doungui dans des sarcophages d'argile brute, avec simplement leur nom gravé sur le couvercle ouvert au-dessus de leur tête afin que l'âme ne soit pas prisonnière de l'argile. En raison de la chaleur, on les transporterait, peu avant la nuit, au lieu de sépulture des religieux, sur une éminence dominant le fleuve, afin d'éviter à la nécropole d'être affouillée par les crues.

— Père, repose en paix, murmura Karim. Que mon affection et celle de notre famille t'accompagnent dans ta maison d'éternité, et que notre dieu bien-aimé veille au salut de ton âme. Je jure de venger ta mort, dussé-je moi-même perdre la vie dans l'exercice de ce devoir sacré.

La rituelle prière des morts achevée, il fit brûler quelques feuilles d'aloès dans une coupelle et resta en méditation un long moment avant de rejoindre Shoukour. Celui-ci l'attendait près du puits en croquant une galette de millet.

Ils empruntèrent chacun un âne aux écuries du temple et en évitant la Voie processionnelle, encombrée de caravanes et de passants, se dirigèrent par de petites rues vers le palais, siège des administrations, de la police urbaine en particulier.

Les bâtiments dressant leurs lignes rigides et austères au milieu d'une vaste citadelle prise entre l'Euphrate et la Voie sacrée étaient dominés par un large édifice en terrasses supportant les jardins suspendus qui mêlaient la fraîcheur et les odeurs de leurs parterres fleuris à celles des eucalyptus et des tamaris bordant les allées.

Ils abandonnèrent leurs montures au corps de garde, inscrivirent leur identité sur une tablette avec leur cachet et donnèrent les motifs de leur visite. Ils attendirent un long moment. Deux gardes armés d'une lance et d'un glaive les précédèrent vers un bâtiment à la façade lépreuse, au vernis écaillé par plaques : le palais du Nord, où étaient installés les services de la police.

Le portier, un gros homme puant la sueur et l'ail, toisa les deux *shangous* de toute sa morgue quand ils demandèrent à s'entretenir avec l'officier de police Lipith. Il se cura les dents avec une brindille de roseau, cracha entre ses chevilles et leur dit, comme s'il s'adressait à ces vagabonds que l'on ramasse ivres morts sur les rives de l'Euphrate, les soirs de fête :

— Qu'est-ce que vous lui voulez, à Lipith ?

— Lui parler, répondit Karim, au sujet d'une affaire importante et confidentielle. Il nous connaît. Nous l'avons rencontré ce matin dans l'Esagil.

— Eh bien, mes enfants, il n'est pas là. Retenu en ville, lui aussi, pour une affaire importante, à ce qu'il semble.

— La même affaire, sans doute, dit Shoukour. En son absence, nous aimerions rencontrer son supérieur, le seigneur Warouk.

Le portier leur fit signe d'un revers de menton de se joindre aux quémendeurs, gens de qualité pour la plupart, qui attendaient leur tour, assis

sur le sol en croquant des dattes. Il se souleva en se tenant les hanches, bâilla, frotta son ventre replet et écrasa un moustique sur sa joue en jurant.

— Il se peut, dit-il, que le seigneur Warouk accepte de vous recevoir. Il se peut aussi que non. Je vais voir s'il est réveillé de sa sieste. De toute manière, mes agneaux, vous devrez attendre votre tour. Vous aurez de la chance si vous obtenez une audience avant la nuit. Avec les fêtes qui ont commencé et les vols dont ces gens ont à se plaindre, on se bouscule à mon guichet.

— Dites deux noms seulement au seigneur Warouk, ajouta Karim : *Eabani* et *Doungui*. Il comprendra. J'ai la conviction qu'il ne nous fera pas attendre longtemps.

De retour après un court moment, soudain respectueux, le portier fit signe aux deux garçons de le suivre. Ayant fait taire d'une voix sèche les protestations des gens en attente, dont certains patientaient depuis le matin, il confia Karim et Shoukour à un huissier portant bâton torsadé et vêtements brodés qui les précéda d'une allure hiératique, longeant des couloirs, traversant des cours où ruisselaient des fontaines, et montant les escaliers qui menaient au cabinet du chef de la police.

Warouk, l'un des personnages les plus importants de la cité, se leva pesamment et désigna à ses requérants deux sièges pliants où ils s'assirent, après que lui-même eut repris place dans son fauteuil de vannerie.

Karim, en le regardant faire semblant de classer quelques tablettes dans le coffret de cèdre posé sur sa table, se dit que cet homme aurait pu, par sa puissance corporelle et sa laideur impressionnante, supporter la comparaison avec un personnage de l'épopée de Gilgamesh, l'homme sauvage Enkidou, fils de la déesse Ninsoun : une sorte de monstre velu comme un ours des montagnes de Van, qui se nourrissait d'herbe et s'abreuvait au fleuve, au milieu des onagres sauvages.

Parmi les colliers déferlant de son cou épais jusqu'à son thorax brillait une plaque d'or incrustée de cristal et de lapis-lazuli représentant le soleil de Shamash, dieu de la lumière et de la vérité. Son visage brutal, aux yeux et aux lèvres minces, était comme dévoré par une barbe et une chevelure d'un noir profond qui lui descendait aux épaules, retenue par un bandeau de métal doré.

Warouk croisa ses mains de bûcheron sur sa table de travail et soupira :

— Eabani... Doungui... Je comprends de qui et de quelle affaire vous désirez m'entretenir, mais je vous préviens que cet événement doit demeurer secret. Comment en avez-vous été informés ?

— L'*ourigalou* Eabani, dit Karim, était mon père.

Warouk eut un sursaut. Ses traits se crispèrent.

— J'en suis désolé, dit-il. Qui est ce garçon qui t'accompagne ?

— Mon meilleur ami. Nous avons découvert ensemble le drame de la nuit passée, mais je suis prêt à jurer, par Shamash, de même que lui, que nous avons respecté le secret que nous ont imposé le maître des scribes, Balka, et l'officier de tes services, Lipith.

— Fort bien ! M'apportez-vous des nouvelles sur cette affaire ?

— Non, dit Karim. Nous n'avons aucun élément nouveau à propos de l'enquête en cours.

— Alors, qu'attendez-vous de moi, mes garçons ? Je ne vous en dirai pas plus que ce que vous en savez, et sans doute guère plus que ce que j'ai moi-même appris. Pourtant, je suis sensible à cette démarche.

— C'est Lipith que nous nous attendions à rencontrer, dit Karim.

Warouk saisit son gobelet, avala une gorgée de bière en se plaignant de la température qui annonçait les premières chaleurs du printemps. Il ajouta en se levant :

— Votre visite est justifiée mais inutile. Vous ne rencontrerez pas cet officier, ni aujourd'hui ni jamais. J'ai dû, à mon grand regret, le relever de ses fonctions.

Devançant la question de Karim sur les motifs de cette mesure, il ajouta d'une voix sèche et précipitée :

— Un incapable. Il a négligé sa mission, qui était d'assurer la garde du temple. Les gardes qu'il a choisis étaient eux aussi des incapables.

— Mais, seigneur, ils ont été drogués ! protesta Shoukour.

— Tu ne m'apprends rien ! Là encore, Lipith est fautif. Il aurait dû veiller à ce que cette bière ne soit pas frelatée ! Et comment se fait-il que les meurtriers aient pu s'introduire aussi facilement dans l'Esagil ? Avez-vous une réponse ? Si oui, je vous écoute !

Karim tenait à son idée : rencontrer Lipith.

— Je te répète qu'il est relevé de ses fonctions, et aux arrêts en attendant d'être jugé et puni de mort ! En revanche, si tu as un message à lui transmettre, je puis m'en charger.

— Non, seigneur. Nous voulions simplement apprendre ce qu’il a fait du cachet que mon père a arraché, avant de mourir, au criminel ou à son complice.

— Un cachet ? Tiens, tiens, il ne m’en a pas informé. Voilà qui est intéressant. Quelle gravure portait-il ?

— Un aigle. Peut-être un vautour, avec un dessin de montagnes. Il est surprenant que Lipith ne te l’ait pas remis. Il nous avait dit qu’il ne manquerait pas de le faire. C’était son devoir.

— Eh bien, il ne l’a pas fait ! s’écria Warouk. Vous n’allez tout de même pas mettre en doute ma parole ?

— Pardonne-moi, seigneur, bredouilla Karim, mais cette affaire me concerne, et je me suis promis de venger mon père.

— Il le sera, je t’en donne ma parole, mais je t’interdis de me croire capable de dissimuler des preuves ! Je suis aussi soucieux que toi de faire la lumière sur cette affaire. Que Shamash m’inspire !

Il prit d’un geste vif le bijou solaire qu’il portait sur la poitrine et le porta à ses lèvres. Sans ajouter un mot, il se planta devant la porte voilée d’un rideau de fibre de dattiers, qu’il écarta d’un doigt, comme pour contempler le paysage de la palmeraie prolongeant le palais vers le nord. Par-dessus les remparts crénelés en dentelle, un chant de bateliers montait de la rive. À l’approche du soir, l’eau de l’Euphrate avait pris une tonalité de mercure. Au loin, la steppe désertique se teintait de soufre.

— Pardonne mon insolence, seigneur, dit Karim pour rappeler sa présence à son interlocuteur. Mon intention était...

— N’en parlons plus, soupira Warouk en se retournant.

Il se laissa tomber dans son fauteuil qui gémit sous son poids, avala un nouveau gobelet de bière, fit la grimace et ajouta d’une voix plus calme :

— Tout ce que je puis te dire, c’est que j’attends les rapports des chefs des patrouilles que j’ai envoyées fouiller la ville et principalement le camp des nomades. L’idée m’est venue que le ou les criminels pourraient venir de ce dernier endroit. Cette tourbe de mécréants, de pillards et de comploteurs ne manque aucune occasion de créer des troubles. Cette fois-ci, ils sont allés trop loin. J’ai fait cerner leur camp par des auxiliaires de ma police. Si les coupables s’y sont réfugiés, nous finirons par les prendre et les confondre. Et tu sais quel supplice les attend ? Le pal.

Karim répliqua poliment :

— Soleil de Shamash, permets-moi d'en douter. Comment de simples nomades, pauvres et sans relations dans la cité, auraient-ils pu obtenir des complicités à l'intérieur de l'Esagil ?

Warouk fronça les sourcils, se renversa dans son fauteuil, la mine sombre, comme si cette question, qui semblait contester ses compétences, le troublait.

— C'est une possibilité, mon garçon, mais je persiste, ne t'en déplaie, à croire ce que je t'ai dit des nomades. Je ne serais pas surpris qu'ils exercent un chantage et nous proposent la restitution des insignes de Mardouk contre une rançon

— Le manteau rouge... hasarda Shoukour. Les traces de graisse noire... Le cachet, surtout... Autant de détails qui permettent de douter que les coupables soient des nomades. S'il en avait été ainsi, ils auraient pris la fuite plutôt que d'aggraver leur cas par un double assassinat.

Warouk, ébranlé, se gratta furieusement la barbe et se redressa en tonnant :

— Quelle insolence ! Un simple *shangou* qui n'a pas encore de poil au menton, me dicter ma conduite ! Moi, Warouk, chef de la police, je devrais accepter les conseils d'un gamin ?

— Telle n'était pas notre intention, puits de vérité ! balbutia Shoukour en s'inclinant. Il fallait pourtant que cela fût dit.

— Il suffit ! Sortez et ne revenez que si vous avez à me raconter autre chose que des sornettes. Faites en sorte de ne révéler à personne cet entretien, et surtout n'allez pas répandre ces inepties, sinon, gare ! Persistez à contrarier mon enquête et je serai impitoyable !

Ils retrouvèrent leurs montures au poste de garde du palais et, alors que la lumière du soleil couchant crépitait sur la crête des palmiers et que la rumeur de la ville, aux alentours de la porte d'Ishtar et du temple de Ninmah, débordait par-dessus les murailles des jardins suspendus, ils chevauchèrent côte à côte, Karim vers la demeure de Shamou et Shoukour vers l'Esagil, où l'attendait son repas.

— Cet homme, dit Karim, ne m'inspire aucune confiance. Le fait qu'il refuse d'écouter des arguments différents des siens me semble suspect. Il avait sûrement, pour mettre Lipith aux arrêts, d'autres raisons que celles qu'il nous a données. Quant à prétendre que Lipith a omis de lui remettre le

sceau, je n'y crois pas. Cet officier a peut-être des défauts, mais il est consciencieux et honnête, j'en mettrais ma main au feu !

— Balka l'a connu dans sa jeunesse et a suivi sa carrière, dit Shoukour. Il pourra nous en parler. Suis-moi jusqu'à l'Esagil. Quant à Shamou, tu la rejoindras plus tard.

Ils trouvèrent le maître des scribes face à trois élèves terrorisés qui avaient négligé de prendre leur congé. Il vociférait :

— Je me demande ce que vous fichez dans cette classe ! Des cancre, voilà ce que vous êtes ! C'est quoi, ce charabia ? Vous n'êtes pas capables d'aligner trois mots sans faire une faute. Demain, vous n'y couperez pas des verges, et je vous garantis que vos fesses vont saigner ! Votre travail d'aujourd'hui, voilà ce que j'en fais !

Il prit les tablettes à pleines mains, les jeta au sol, les piétina, brisa les calames et les leur envoya à la figure. Soudain, il se figea et, tourné vers les deux *shangous*, leur demanda abruptement ce qu'ils voulaient.

— Te parler, maître. Nous venons de rencontrer le chef de la police pour l'affaire que tu sais.

— Warouk ? Vous avez rencontré Warouk ? Eh bien, mes enfants, vous ne manquez pas de toupet ! Ce qui m'étonne, c'est qu'il ait consenti à vous recevoir. Vous auriez pu me prévenir, je vous en aurais dissuadés.

— Nous ne regrettons rien, dit Shoukour. Nous en avons beaucoup appris sur l'homme et ses méthodes. Karim, raconte.

Lorsque Karim, assis à la table du réfectoire où l'on avait allumé les lampes, eut achevé le récit de cet entretien, Balka soupira :

— Ce que vous me dites ne me surprend pas. Je connais bien cet homme. La déesse Tiamat aurait pu s'en faire un auxiliaire.

Il raconta que Warouk, ancien esclave affranchi après la mort de son maître, propriétaire d'une pêcherie dans les parages d'Akkad, sur une rive du Tigre, tenait sa fortune d'on ne savait quel miracle ou quel tour de magie. Le même mystère imprégnait ses débuts dans l'entourage d'un ministre du roi Hammourabi, qu'il avait accompagné au cours d'une campagne contre le roi de Larsa, dans le pays de Sumer. Introduit à la cour de Babylone, il était devenu, quelques années plus tard, ministre de la police.

— Une confiance bien mal placée ! dit Balka. Pour tout vous dire, cet ancien esclave est un brigand de la pire espèce. Je vous déconseille d'avoir d'autres rapports avec lui. Je connais d'honnêtes marchands qu'il a ruinés, d'autres qu'il a envoyés dans ses palmeraies du Nord pétrir l'argile et fabriquer des briques pour le palais qu'il se fait construire. Faire allusion aux mystères de son passé, aux origines de sa fortune, serait mettre votre vie en danger.

— Comment se fait-il, demanda Shoukour, que le roi garde auprès de lui un homme aussi douteux et qui risque de le discréditer ?

— Une faiblesse, entre autres, de notre vénéré souverain et maître. Le fait est là : il a fait confiance à ce serviteur suspect, pour des raisons que j'ignore, mais elle commence à s'effriter. Il faut dire que Warouk est doté d'une intelligence démoniaque, d'une mémoire prodigieuse et d'un manque total de scrupules. Son autorité mise en cause, il pourrait décider de sacrifier sa famille, ses amis, ses concubines... et même le roi !

— Tu exagères ! protesta Karim.

— Je n'en suis pas certain. Cet homme, je vous le répète, est capable de tout.

Warouk avait regardé s'éloigner les deux *shangous*, accompagnés d'un garde, afin qu'ils ne se perdent pas dans le labyrinthe du palais, puis il avait demandé à l'huissier de prévenir les plaignants que les audiences étaient terminées et qu'ils devraient revenir le lendemain.

L'entretien orageux avec les deux jeunes *shangous* lui avait laissé un goût amer. Contrarié par leur comportement qui frisait l'impertinence, mécontent contre ce maladroit de Lipith qui avait laissé prendre une empreinte du sceau, il se reprochait en outre d'avoir fait preuve d'une complaisance dangereuse envers ces deux intrus qu'il aurait dû chasser sans daigner écouter leurs sornettes.

Un coup frappé sur un gong avait fait apparaître l'huissier. Il lui avait dit :

« Je veux qu'on retrouve ces deux garçons et qu'on les interroge mieux que je ne l'ai fait. Dis au chef de ma garde de courir à l'Esagil sans plus attendre, et de remettre à Agoum, l'intendant du temple, le message que je viens de graver et qui porte mon sceau. Ne t'arrête en chemin sous aucun prétexte. »

Balka frappa le sol de la pointe de sa canne en répétant :

— Je l'affirme et je le maintiens, mes enfants : cet homme est capable de tout ! J'hésite même à prononcer son nom, de crainte que la foudre ne me réduise en cendres. Tâchez de faire de même, du moins en présence d'étrangers. Il y va de votre sécurité et peut-être de votre vie.

Il ajouta :

— Et maintenant, filez ! Toi, Shoukour, ne va pas traîner dans les bouges du Merkès, t'enivrer et coucher avec la première putain venue. Ne proteste pas ! Je te connais. Je veux te voir ici à la première heure. Quant à toi, Karim, je sais que tu passeras une partie de la nuit en prières dans ta famille, afin d'honorer la mémoire de l'homme de foi qu'était ton père, béni soit-il.

— Quand va-t-on l'inhumer, maître ?

— C'est fait, mon garçon. Nous ne pouvions attendre plus longtemps. La chaleur commençait à dégrader son corps et celui de Doungui et il fallait sans arrêt chasser les mouches. Comme tu es resté absent une grande partie de l'après-midi, nous l'avons inhumé sans ta présence. On a scellé les sarcophages avec du bitume et rendu à ces prêtres exemplaires les honneurs qui leur étaient dus. Que les dieux Enlil et Mardouk veillent sur leur chemin d'éternité et leur évitent les pièges des enfers.

Il leur montrait la direction de la porte avec la pointe de sa canne, quand il vit surgir de l'office un petit homme qui trottnait plus qu'il ne marchait : le prêtre chargé de l'intendance collégiale, Agoum.

— Qu'y a-t-il pour ton service ? dit-il.

— Pardonne-moi, maître, dit Agoum d'un ton obséquieux, les poings joints sous son menton. J'ai deux mots à dire à tes élèves, si tu permets.

— S'il s'agit de problèmes d'intendance, c'est à moi que tu dois t'adresser.

— Il s'agit d'une affaire qui ne te concerne en rien. Qu'ils me suivent jusqu'à ma cellule. Je ne vais pas les retenir longtemps.

Shoukour dut se maîtriser pour ne pas sauter à la gorge du nabot. Il avait promis de ne pas abuser de leur temps et cela faisait près de deux heures qu'il leur posait des questions sur la vie qu'ils menaient hors de la Maison des Écritures, leurs rapports avec les autres élèves et leurs amis de

l'extérieur, leurs goûts artistiques, sans qu'ils puissent discerner les motivations d'un tel interrogatoire.

Il leur avait dit : « Si vous permettez, je vais prendre note de vos réponses. Je suis âgé et ma mémoire est capricieuse. Donc, tu te nommes Karim, et toi Shoukour ? Bien... bien... »

Il avait placé sur ses genoux une tablette d'argile encore molle et pris un stylet de roseau.

« Nous avons bien dit Karim et Shoukour. Bien... Votre âge ? »

Lorsque Karim lui avait demandé ce qu'il attendait d'eux et de qui venait l'idée de cette enquête, il avait froncé les sourcils et fait une réponse dilatoire : il s'agissait d'un « grand personnage proche du roi Hammourabi », intéressé par l'affaire de la nuit précédente. Il ne pouvait révéler son identité, étant tenu au secret et obéissant à un ordre qu'il ne pouvait enfreindre.

Et le calvaire avait débuté. Agoum faisait mine d'entendre indistinctement les réponses, étant, disait-il, un peu dur d'oreille, et de n'avoir pas la dextérité d'un scribe pour transcrire les réponses.

« Ah ! misère de moi, gémissait-il. Je ne suis guère préparé à cet office du fait des maux qui accablent ma vieillesse. Que le dieu de la Santé, Nabou, me vienne en aide. Karim, rappelle-moi l'origine de ta famille. Tu as bien dit Nippour ?

— Non : Our. Veux-tu que je l'écrive moi-même ?

— Ce sera inutile. Et toi, Shourouk ?

— Shoukour ! Je m'appelle Shoukour.

— Tu es bien né à Akkad ?

— Non ! avait crié Shoukour, à Babylone ! Faut-il que j'épelle ce nom ?

— Ce sera inutile. *Ba-by-lo-ne*. Eh bien, nous avançons ! Passons à vos relations, à vos amis, à vos maîtresses peut-être. Tâchez d'être précis dans vos réponses et de ne pas me raconter de sornettes. Ça pourrait se retourner contre vous. Le personnage pour qui j'opère est pointilleux et susceptible. »

Il leur avait fallu, en maîtrisant leur colère et en montrant une patience à toute épreuve, se plier aux exigences du nabot. Agoum avait insisté pour savoir s'ils avaient des relations avec les gens de l'extérieur, les nomades notamment, et s'ils connaissaient le prince de Nippour, Ourenlil. Il avait répété ce nom à plusieurs reprises et guetté leurs réactions.

« Je connais son existence, avait répondu Karim, mais je jure ne l'avoir jamais rencontré.

— Moi de même, avait dit Shoukour, et je ne vois pas en quoi cela nous concerne.

— Ne vous fâchez pas ! Je ne fais qu'accomplir la mission qui m'a été confiée. Pour vous détendre, je vais vous faire servir du vin. »

Il avait appelé un esclave et lui avait glissé quelques mots à l'oreille. L'esclave était revenu quelques instants plus tard porteur d'une cruche de terre revêtue de jonc et de trois gobelets. Agoum avait débouché le récipient et humé le goulot avec un air extatique.

« Du vin de Koushouma, mes amis ! Un délice. Nous allons boire à la santé de notre vénéré souverain et à Shamash, dieu de la vérité et de la justice. Qu'il confonde les criminels qui ont tué ton père, mon garçon !

— Il faut nous excuser, avait répondu Karim. La discipline du collège nous interdit le vin en dehors des repas, vous le savez mieux que personne. »

Agoum n'avait pu dissimuler une grimace de déception. Sans insister, il avait soupiré : « Je vous comprends et vous excuse. Moi-même, d'ailleurs, je préfère éviter de boire, pour garder ma lucidité. Nous allons donc reprendre. Entretenez-vous une correspondance avec des gens de l'extérieur, et qui sont-ils ? »

Après deux heures de ce supplice insidieux, Shoukour se dressa d'un bond et, un doigt pointé vers le nabot, s'écria d'un ton insolent :

— Tu t'es assez moqué de nous, Agoum ! Notre patience a des limites. Qui que soit le *personnage important* qui t'envoie, tu lui diras que nous ne sommes pour rien dans le double crime de la nuit passée et que, même sous la torture, nous n'avouerons rien puisque nous n'avons rien à avouer ! Je te rappelle, puisque ta mémoire est défaillante, que Karim a perdu son père dans cette affaire et que le soupçonner de complicité serait indigne ! Que Nabou, notre vénéré dieu des scribes, veille sur ton sommeil et réveille ta mémoire !

Agoum se leva lentement, laissant tomber sur le sol les trois ou quatre tablettes où il avait fait semblant de consigner les réponses.

— Je ne manquerai pas, répliqua-t-il d'une voix âpre, de faire état auprès de mon maître de cette réaction impertinente. Prends garde à toi !

— Tes précautions pour dissimuler l'identité de ton maître sont superflues ! lança Karim en se dirigeant vers la porte. Nous savons de qui il s'agit.

En sortant de l'Esagil, les deux amis se retrouvèrent sur la Voie sacrée, presque déserte à cette heure avancée de la nuit. Dans la clarté de la lune et la lumière tremblante des torches, ils n'aperçurent qu'une patrouille de gardes du palais, quelques carrioles attelées d'onagres et des passants attardés, accompagnés d'une escorte d'esclaves armés porteurs de lampes.

Ils empruntèrent une rue longeant le petit temple de la déesse Ishtar pour rejoindre le quartier du Merkès où s'était concentrée la liesse. Des rumeurs de tambourins, de flûtes, mêlées à des chants sauvages, venaient du camp des nomades, installé le long de la muraille orientale dominant le fossé.

Hélés à plusieurs reprises par les prostituées à demi nues sur le seuil des bouges, ils se retrouvèrent dans l'artère traversant de part en part les quartiers populaires, comme emportés par une foule bariolée, tumultueuse, ivre de vin, de bière et de liqueur d'agave ou de datte, brandissant des insignes de Mardouk attachés à des bâtons et flagellant les passants, par jeu, avec des balais de palme.

— Je meurs de soif ! dit Shoukour. Arrêtons-nous là.

Il entraîna son compagnon vers une taverne située au bord du canal Nîl. Il en venait, avec des odeurs d'eau morte mêlées à celles de la viande et du poisson grillés, des chants bachiques accompagnés de rires tonitruants.

La vaste salle au plafond bas, envahie de moustiques, était éclairée par des lampes à huile de naphte et des torches qui répandaient une âcre odeur de résine. Dans le fond, près d'un joueur de flûte accroupi, une grande femme brune, au physique de nomade du Pays de la Mer, couverte de ses seuls bijoux, dansait devant une peinture grossière représentant Ishtar, déesse de l'amour. Les servantes elles-mêmes étaient nues sous leur tunique légère collée à leur peau par la sueur, maculée de vin et de jus de viande.

— J'ai soif et j'ai faim, dit Shoukour. Pour le reste, nous verrons.

Ils trouvèrent place sous un étalage de jarres antiques, du temps où le roi Sagon régnait sur les Quatre Régions. À quelques pas, un groupe de nomades d'origine indistincte, assis en rond à même les dalles de bitume, immobiles et muets, se partageaient un cochon de lait aux amandes et des pains de poisson.

— J'ai du mal à comprendre, dit Karim en s'asseyant, pourquoi l'intendant Agoum, dans ses dernières questions, semblait donner tant d'importance aux nomades et surtout au prince de Nippour, Ourenlil. Tenait-il à nous faire avouer une complicité avec lui dans l'affaire du temple ?

— Cette insistance ne m’a pas échappé. De toute manière, celui qui nous l’a envoyé sera déçu. Ce que nous avons révélé à l’intendant ne pourra guère faire avancer l’enquête. Le *personnage important* dont il nous a parlé ne peut être que Warouk.

— Je l’ai compris dès le début de l’interrogatoire. Ce que j’ignore, c’est pourquoi il a fait intervenir ce nabot. Ces questions, il aurait pu nous les poser lui-même. Il en avait le temps.

Ils partageaient sans se l’avouer l’impression terrifiante d’être embarqués à leur corps défendant sur un navire dont ils n’étaient pas maîtres, en compagnie de spectres prêts à les précipiter dans le fleuve sans l’ombre d’un motif. Ils se sentaient livrés à des puissances mystérieuses et hostiles qui se jouaient d’eux comme des pions d’un jeu sans règle établie.

Karim songea à Shamou. Elle devait l’attendre sur la terrasse, avec la patience inébranlable qui était le fond de sa nature. Il but un cruchon de bière, croqua une galette de millet et se leva pour partir.

La chaleur de la nuit ne se dissipait que lentement. Sur le canal, entre des demeures ornées de tapisseries et de palmes, des barques et des couffes illuminées, chargées à couler de fêtards, allaient et venaient au son des harpes.

En arrivant sous les murailles du Merkès, dont on venait de fermer les portes, Karim leva les yeux au ciel.

L’étoile Nounga scintillait comme une goutte de rosée, signe que la fête se déroulerait sous les meilleurs auspices.

2

L'ascension de Neti

OceanofPDF.com

Deuxième jour des fêtes de l'Akitou

Karim, en pénétrant dans la demeure de Shamou, au cœur de la nuit, l'avait trouvée en larmes, accroupie dans un coin de la terrasse, en proie à l'angoisse. Il se précipita vers elle, la serra contre sa poitrine en lui demandant les raisons de son trouble.

— Ils sont venus ! dit-elle en hoquetant.

— Qui donc ?

— Des gardes. Ils étaient six. Ils m'ont demandé si je te cachais, et où. Je leur ai répondu que je n'avais aucune raison de le faire, et qu'ils se retirent. L'un d'eux m'a giflée. Un autre m'a tordu les poignets. Regarde, j'en porte encore les traces. Alors ils se sont mis à fouiller partout, jusque dans la bergerie. Ils ont ouvert le coffre où tu ranges tes tablettes et les ont jetées dans un sac. Avant de partir, ils ont bu tout ce qui me restait de liqueur de datte, dévoré le repas que j'avais prévu pour nous deux, et ils ont... ils ont osé...

Elle ajouta, entre deux sanglots :

— Ils ont tenté de me violer. J'ai menacé de crier pour alerter les voisins, et je me suis défendue avec mon poignard. Ils sont repartis en emportant leur sac, après avoir brisé les trois vases que j'avais tournés dans l'après-midi. Ce n'est pas le plus grave. Tes tablettes, en revanche...

— Moins grave que tu ne crois. Elles n'ont rien qui puisse me compromettre : des prières et des formules conjuratoires, des chapitres de la *Création*, d'*Ishtar aux enfers*, d'anciens poèmes d'Akkad et de Nippour... Tout ça sera facile à reconstituer, en prenant du temps.

Elle échappa à son étreinte et, bras croisés sur le haut de sa tunique déchirée, lui dit d'un air sombre :

— Pourquoi ces hommes te cherchaient-ils ? Pourquoi ont-ils emporté tes tablettes ? Tu me caches quelque chose d'important, Karim. Ce n'est pas la mort de ton père qui a pu déclencher ce remue-ménage. Je croyais que tu n'avais pas de secrets pour moi.

— Des secrets, je n'en ai jamais eu pour toi. Pourtant il en est un, depuis ce matin, que j'ai juré de ne pas divulguer. Dès qu'il sera levé, tu seras la première à l'apprendre. Tout ce que je puis te dire, c'est que l'affaire à laquelle il a trait est en rapport avec la mort de mon père et qu'elle met ma vie en danger. T'en dire plus serait trahir ma parole.

La première mesure consécutive à cette visite intempestive des gardes apparut à Karim comme une évidence : Shamou devait quitter sa demeure pour se réfugier chez une vieille tante qui tenait une boutique de bibelots et d'objets d'art sur la grande place située entre le temple d'Ishtar et le Théâtre.

Elle s'y refusa.

— Me cacher, dit-elle, pourrait laisser supposer une complicité. D'ailleurs, j'ai la conviction que les gardes ne reviendront pas. Ce n'est pas toi qu'ils cherchaient, mais un document. C'est pourquoi ils ont raflé toutes tes tablettes. Toi, ils savent où te trouver : à l'Esagil, dans ton école. Ce document, ne peux-tu me confier ce qu'il représente ?

— Je te l'ai dit : ça m'est impossible. Mais rassure-toi, ils ne le trouveront pas.

Karim dormit d'un sommeil agité sur la terrasse de Shamou. À la première heure du jour, après l'appel lancé du haut de l'Etemenanki par la prêtresse de Sarpanitou, il retourna à la Maison des Écritures et la trouva presque déserte. Balka grignotait la galette et les dattes de son premier repas, son bâton entre les genoux, l'œil morne.

— Sais-tu, dit-il, ce que je viens d'apprendre du marchand qui nous livre nos subsistances ? Qu'un bruit court en ville selon lequel les fêtes de l'Akitou pourraient être compromises. Ce ne serait pas la première fois. Je le tiens d'un de mes ancêtres, qui vivait de la pêche au cormoran dans une hutte de roseau, au bord du Tigre. Il m'a raconté que, du temps du roi Sinmoubalit, cette fête avait été interdite par décret, alors que des hordes de

nomades du pays de Gouti faisaient peser leur menace sur la ville. Il y a eu des batailles sanglantes. Ces sauvages ont incendié la palmeraie et les cases des pêcheurs avant de regagner leurs steppes du Sud. Par chance, l'année suivante, c'est le roi lui-même qui a donné le signal des douze jours de fête.

— Aujourd'hui, nous ne sommes menacés par personne, dit Karim. Mais proclamer que l'on a volé les attributs sacrés de Mardouk provoquerait la panique dans la population, chez les pèlerins, et une révolte chez les marchands, les taverniers et les patrons de lupanars.

— C'est pourquoi nous nous garderons bien de le faire. Les gens de Babylone sont trop superstitieux et attachés à leurs traditions. Quant au roi, il risquerait son trône.

— Le roi... Il devrait être là. Où est-il ? Que fait-il ?

— Il est loin d'ici, dans son palais du Nord, avec son épouse et son harem. Il passe son temps à chasser l'onagre dans les steppes d'Akkad et à rédiger le code qui portera son nom. Une sorte de testament. Le grand prêtre a songé à le faire prévenir, puis il s'est dit qu'il était plus sage d'y renoncer. À son âge, Hammourabi (que Mardouk le protège !) pourrait avoir des réactions dangereuses. Warouk, semble-t-il, partage cette opinion.

Il ajouta :

— Suis-moi. Tu m'aideras à accéder au chemin de ronde qui donne sur la ville. J'ai les jambes fragiles et le souffle court.

Le jour à peine levé, l'étoile Nounga noyée dans les brumes du couchant, des gens s'étaient agglutinés devant les portes de l'Esagil. L'esclave que Balka avait envoyé parmi eux pour s'informer de la nature de leur inquiétude rapporta qu'ils avaient appris la mort des deux prêtres, Eabani et Doungui, et souhaitaient connaître les raisons de cette double disparition.

— C'est un moindre mal, soupira Balka. L'essentiel est qu'ils ne se doutent pas du vol des insignes divins. Le grand prêtre Amani se chargera d'expliquer qu'ils ont fait une chute en montant la rampe de la ziggourat, ou je ne sais quoi d'autre. C'est de sa compétence. Je vais lui suggérer de faire réaliser une copie approximative du pectoral, afin que, lors des processions, personne ne puisse s'apercevoir de la supercherie. En attendant, il faudra que les portes du temple de Mardouk demeurent closes jusqu'à nouvel ordre.

Amani avait passé en prières la première nuit des fêtes de l'Akitou dans le *gigounou*, cette petite chapelle de briques émaillées qui occupe le sommet de l'Etemenanki. Il était resté agenouillé devant la statue de la parèdre de Mardouk, Sarpanitou, en compagnie de la prêtresse chargée de la garde de ce lieu sacré.

Alors que les premiers rayons du soleil caressaient les crêtes des palmiers et transformaient en brasier rose les eaux de l'Euphrate, Amani, comme transfiguré, était redescendu vers le monde des vivants. Après avoir fait le tour des chapelles des sept étages et s'être livré aux dévotions ordinaires, il avait entamé, avec une lenteur majestueuse, la descente de la gigantesque rampe à degrés menant au milieu de la cour ouverte aux fidèles. Sur cet escalier aux dimensions monumentales, comme taillé pour des géants, il avait l'apparence d'une fourmi égarée sur un tronc de palmier.

La foule manifesta sa surprise en constatant que le grand prêtre en second, l'*ourigalou* qui allait devoir s'agenouiller devant Amani pour recueillir le message délivré par Sarpanitou, n'était pas, comme d'ordinaire, le vieil Eabani, mais un jeune religieux de second rang, nommé précipitamment à sa place : Neti.

Mal préparé à ses fonctions, ce novice parut si gauche dans l'expression gestuelle et verbale du rituel que le vieil Amani, indigné, avait froncé les sourcils et, du bout de son bâton torsadé, l'avait écarté de son chemin.

Ce geste hostile suscita quelques murmures parmi les notables qui occupaient les premiers rangs de l'assistance. Certains crièrent au scandale en réclamant des explications. Une promotion aussi rapide avait de quoi surprendre et choquer. D'autres que cet avorton, dont la plupart ignoraient jusqu'à l'existence, auraient pu prétendre à ce titre. On y vit l'objet d'un scandaleux passe-droit.

Balka ne cacha pas sa stupéfaction à Karim. Bien sûr, il n'ignorait pas la présence de Neti dans le collège des prêtres, proche de celui des scribes ! Bien sûr, il lui reconnaissait certaines vertus, comme l'intelligence et une foi qui paraissait aussi sincère qu'assidue ! Et pourtant...

— C'est une nomination scandaleuse ! s'écria-t-il. Désigner, pour succéder à ton vénérable père, ce jeune prêtre qui n'a pas eu le temps de faire ses preuves dépasse l'entendement. Je compte bien en demander raison au ministre des cultes.

— À n'en pas douter, dit Karim, c'est le résultat d'une manœuvre. Venue de qui ? Du roi ? Du chef de la police ? Sûrement pas d'Amani. Tu

as constaté comme moi sa réaction.

Au cours de la matinée, ils en revinrent à parler du roi.

Depuis le début de son règne, Hammourabi avait décidé d'étonner le monde.

Il avait mis un terme, par des campagnes foudroyantes contre les princes rebelles des Quatre Régions, à l'anarchie qui régnait dans son royaume. Il avait rappelé à leur devoir les gouverneurs des grandes cités, contraint les nomades à cesser l'attaque des caravanes et le sac des villages, écarté la tourbe des demi-dieux pour imposer Mardouk comme souverain spirituel de sa capitale... Depuis quelques années, en prévision de sa fin, il rédigeait un document qu'il disait inspiré par le dieu de la lumière et de la justice, Shamash. Ce code de bonne conduite devait mettre un terme aux désordres et aux excès d'une société dont l'esprit et les actes n'avaient pas changé depuis le règne des anciens rois.

— Je me refuse à croire, dit Balka, qu'il soit à l'origine de cette nomination, qu'il ait sorti de sa manche ce personnage, comme par un tour de magie. Qu'est-ce qui aurait pu justifier une telle faveur ?

Pour cette première cérémonie, Neti était vêtu d'une tunique de lin qui lui descendait aux talons et d'un manteau de laine rouge jeté sur ses épaules. On l'avait coiffé d'une tiare de forme conique, brodée de fils d'or et d'argent. Précédé de joueurs de harpe et de flûte double, accompagné des représentants des trente collèges de prêtres et de prêtresses de la ville et des cités voisines, il s'était dirigé vers le centre de l'esplanade. Dans le petit jour, à la lumière des torches, à travers les fumées d'encens répandues sur son chemin par des novices, son visage rasé paraissait lisse et fragile comme celui d'un enfant. En dépit de sa taille avantageuse et de ses robustes épaules, il avait la mine d'un adolescent monté en graine.

Était-il conscient de la réprobation suscitée par un honneur indigne de lui ? Son allure traînante et ses traits figés ne trahissaient que lassitude et ennui, comme s'il avait eu à accomplir une mission fastidieuse qui l'eût pris au dépourvu. Il marchait comme un somnambule.

Parvenu au pied de l'autel en plein air sur lequel il allait devoir officier aux côtés d'Amani, pour inaugurer son ministère, il parut hésiter. Il se laissa tomber sur les genoux et, à la stupeur générale, sortant de sa ceinture un stylet d'or, il se fit dans la paume de la main droite une entaille. Durant

quelques instants, comme fasciné, il regarda le sang couler sur les dalles de bitume. Puis, allongé de tout son long, il entama une sorte de litanie en frappant le sol de son poing valide.

Il y eut un flottement dans le groupe des prêtres. Certains se précipitèrent pour le relever. Il le fit de lui-même et les chassa d'un geste.

Neti accéda à pas lents à l'autel où se dressait une petite effigie de Mardouk et, les traits tirés, comme indifférent, assista plus qu'il n'y participa à son intronisation. Il se laissa dévêtir par de jeunes prêtres, et, enjambant la margelle de la cuve d'argile, s'immergea à trois reprises dans l'eau de l'Euphrate dont on l'avait remplie. Nu, à la manière des anciens prêtres du royaume de Sumer, il prononça les invocations rituelles aux dieux majeurs de Babylone.

Il paraissait si éprouvé par cette cérémonie qu'il fallut deux esclaves pour le soutenir et le mener au palanquin qui allait le reconduire à ses appartements.

Shoukour rejoignit dans la matinée son ami Karim, occupé à faire du rangement dans la Maison des Tablettes. Il était pâle, traits tirés et paupières rouges.

— Quelle nuit ! dit-il. Tu te souviens de cette fille du Sud qui dansait dans la taverne ? Eh bien, je peux te dire qu'elle a d'autres talents que la danse. Oui, Karim, j'ai passé la nuit avec elle ! J'y ai laissé une bonne part de ma modeste fortune, mais sans le regretter. Tu n'aurais pas été de trop.

— Merci bien ! J'avais d'autres soucis.

Il lui raconta la visite des gardes au domicile de Shamou, les mauvais traitements qu'ils lui avaient infligés, la rafle qu'ils avaient faite des tablettes.

— Ce qu'ils cherchaient, ils ne l'ont pas trouvé : je veux dire l'empreinte du sceau.

— Et pour cause ! Elle est là.

Shoukour tira de sa ceinture une plaquette d'argile crue, avant d'ajouter :

— J'ai une nouvelle de taille à t'annoncer. Je la tiens d'un des gardes du siège de la police, où je suis allé flâner ce matin. Nous avons bavardé. J'ai amené la conversation sur Lipith en lui disant que c'était un vieil ami dont j'aimerais avoir des nouvelles. Eh bien, figure-toi qu'il n'est pas aux arrêts, du moins pas au palais du Nord et dans une geôle de la police, mais dans une ancienne briqueterie, à deux pas de la ville, en marge de la grande palmeraie. Si nous souhaitons avoir quelque lumière sur l'affaire qui nous occupe, nous pourrions lui faire une visite discrète. J'ai le sentiment qu'il sait beaucoup de choses susceptibles d'embarrasser certains personnages.

— Discrets, nous devons l'être plus que jamais. J'ai constaté ce matin que la maison de Shamou, où j'ai passé la nuit, est surveillée. Un chanteur des rues que j'ai vu là pour la première fois était assis devant la maison d'en face, avec, semblait-il, d'autres soucis que de vendre ses chansons. Quand j'ai quitté la maison, il m'a suivi. J'ai failli me retourner pour lui dire de cesser son manège et que je me rendais simplement à l'Esagil. Par prudence, je ne l'ai pas fait. Une altercation aurait pu provoquer l'intervention des gardes. Je ne les ai jamais vus en aussi grand nombre dans le quartier.

— Eh bien, moi, dit Shoukour, je lui aurais sauté à la gorge et l'aurais obligé à me dire pour qui il travaillait.

— Je sais que tu l'aurais fait, et tu sais, toi, que je n'approuve pas toujours tes méthodes. En certaines circonstances, la prudence est préférable à la brutalité. Dans l'affaire qui nous occupe, l'expectative est de règle. Je te rappelle qu'à la moindre imprudence, notre vie est en danger.

— Tu as raison, Karim. Pardonne-moi. Ce matin, en buvant ma première bière, j'ai appris le scandale qui a éclaté au temple pour l'intronisation d'un nouvel *ourigalou*, Neti, appelé au pied levé à remplacer ton père. Qu'en est-il exactement ?

— Je te raconterai, dit Karim. Personne ne m'enlèvera de l'idée que ce scandale, comme tu dis, car c'en est un !, est lié à la mort de mon père, de Doungui et du vol des attributs de Mardouk. Et si l'on me demandait quel est le responsable de cette embrouille, tu sais qui je désignerais ?

— Warouk ?

— Oui, Warouk.

Karim et Shoukour n'étaient pas dissemblables seulement par leur physique : robuste mais délicat chez le premier, rude chez le second, qui avait pour ancêtres des montagnards du pays des cèdres, les monts du Zagros, à l'orient de la vallée des Deux Fleuves. Karim n'entreprenait aucun projet sans l'avoir longuement mûri dans le secret de son esprit ou de son âme, en prenant la mesure des avantages et des inconvénients. Shoukour ne réfléchissait à la conséquence de ses actes qu'après avoir agi, quitte à convenir par la suite du danger que constituaient ses impulsions brutales.

« Vous me rappelez, leur disait le maître Balka, le sage Gilgamesh, roi d'Ourouk, et son ami, ce fou d'Enkidou. Deux natures différentes mais unies par une solide amitié. »

Leur amitié à eux était liée, comme au bitume, par quelques circonstances : ils avaient fait leurs études de scribe côte à côte sur le même banc, avec une convention tacite : Karim aidait Shoukour à graver ses tablettes et Shoukour prenait le parti de Karim lors des querelles et des rixes des heures de détente, dans les jardins de l'Esagil. Dans la vie courante, Shoukour ne se livrait à aucune dépense importante, sauf à céder à une impulsion, sans l'avis de Karim. Quand ils louaient une couffe pour traverser le fleuve, c'était Karim qui négociait le prix du passage, laissant Shoukour, infatigable, ramer et diriger cette embarcation en forme de panier ronde, malaisée à manœuvrer.

Ils se plaisaient à évoquer un incident qui avait marqué le début de leur adolescence et avait failli leur coûter la vie.

Un soir lourd de l'été, durant le mois de l'Elul, ils déambulaient sur les quais de l'Euphrate, sous les remparts de l'Occident, après quelques libations de bière dans les cabarets, quand ils s'étaient rendu compte qu'ils étaient suivis.

En se retournant, ils avaient constaté que le groupe qui leur avait emboîté le pas avec des airs menaçants se composait de quatre nomades qui montraient ostensiblement leurs armes.

« Tu vois cette couffe amarrée au quai ? avait dit Karim à voix basse. Nous allons nous en approcher. Je dénouerai la corde et nous y sauterons. Ils ne vont pas nous suivre à la nage !

— Ces sauvages ne me font pas peur ! avait répliqué Shoukour. Sauter le premier ! Ils ont des poignards, mais moi j'ai mes poings et ma canne. »

L'opération avait réussi, mais Shoukour, après avoir fait front à la meute et l'avoir dispersée avec sa canne, s'était écroulé, avec, au ventre et au visage, des plaies dont il se moquait. Il avait fallu le transporter en hâte, péniblement car il était de forte taille, jusqu'à l'infirmerie de l'Esagil. Il y avait été si bien soigné qu'au bout d'une semaine il avait repris sa place sur le banc et avait reçu du maître Balka des compliments dont, d'ordinaire, il était avare.

Il avait dit à Karim :

« Sais-tu pourquoi ces nomades nous ont agressés ? Moi, j'ai beau m'interroger, je n'arrive pas à le comprendre.

— C'est simple, lui avait répondu Karim. Ils étaient à la chasse aux esclaves. Nous n'étions que deux et le quai était désert : une aubaine pour eux ! Sans toi, ils nous auraient capturés pour nous vendre sur un marché d'Assour ou de Samara. Ils font couramment ce genre de trafic et en font leurs choux gras, avec les filles surtout. »

Cet incident, qui avait marqué leur mémoire d'une trace indélébile, avait scellé leur amitié toute neuve. L'initiative de Karim alliée à la puissance physique de Shoukour avait accompli ce miracle.

Ils occupaient les loisirs que leur laissaient leurs études de *shangous* à des exercices physiques. Alors que Karim se vouait au tir à l'arc – l'assyrien de préférence, plus souple que celui de Yrsi, davantage consacré à la guerre –, Shoukour, lui, s'adonnait à la lutte. Karim pouvait traverser une datte à quinze pas avec sa flèche, et Shoukour, sur le gymnase, faire mordre la poussière à des athlètes chevronnés.

Au début de l'après-midi, alors que Karim et son compagnon étaient occupés à réceptionner l'argile vierge livrée à la Maison des Écritures, à l'entasser dans des cuves et à l'arroser, un esclave était venu les prévenir que le temps se gâtait.

Depuis la fin de la matinée, le ciel s'était couvert d'une cendre impalpable, de plus en plus dense et sombre. Des bouffées du *sam*, le vent brûlant soufflant du désert, annonçaient une tempête de sable.

Karim et Shoukour, du haut des remparts de l'Esagil, dominant le pont et l'entassement de maisons cubiques de la ville occidentale, assistèrent à un spectacle hallucinant.

Les abords du fleuve étaient parcourus par des courants d'air chaud qui soulevaient les toits de palme recouvrant les terrasses, où des femmes affolées ramassaient leur linge avant qu'il ne s'envole. Des hommes pliés en deux couraient se mettre à l'abri. Des cris d'enfants montèrent d'un auvent de toile qui se soulevait et retombait avec des mouvements de vague. Des chiens aboyaient et hurlaient dans la cour d'une taverne. Les rares embarcations encore sur le fleuve retournaient précipitamment s'amarrer à quai.

Accroupis entre deux merlons dentelés, les deux *shangous* observèrent l'horizon, dans la direction d'où soufflait la tempête.

— Cette couleur du ciel, dit Shoukour, c'est la première fois que je la vois avec une telle précision. On dirait... on dirait du sang.

Ce qui n'avait été qu'une barre fuligineuse sur l'horizon du désert prenait peu à peu possession du ciel et avec une lenteur fascinante, à l'approche de la ville, recouvrait l'azur d'une nappe d'un rouge opaque, frangée de soufre. Peu à peu, la lumière décroissait et la chaleur augmentait, sèche et brutale. Des foucades de sable crépitaient contre la chapelle voisine, dont la porte battait furieusement.

— Nous ne pouvons pas rester là ! s'écria Shoukour. Nous risquerions d'être emportés.

C'est bien ce qui faillit leur arriver lorsqu'ils redescendirent. Ils durent se laisser glisser marche à marche à l'abri de la rampe. Il ne restait dans la cour de l'Esagil que la meute des chiens du temple de Mardouk, auxquels un hiérodoule, l'esclave affecté au lieu sacré, faisait effectuer leur sortie quotidienne et qui se traînaient en gémissant, le museau au ras du sol.

En l'espace de quelques minutes, le nuage, qui avait pris une couleur de suie relevée de quelques traînées rougeâtres, avait recouvert la totalité de la ville. Une sorte de crépuscule était tombé lentement, traversé de rafales porteuses d'un sable torréfié qui envahit la cour, soulevant des colonnes mouvantes jusqu'à la pointe des murailles où la tempête se dépensait en sifflements, hurlements et ululements sinistres.

Il fallut occulter le moindre orifice. Malgré cette précaution, la poussière et le sable se glissaient sous les portes, s'insinuaient dans les vêtements et faisaient suffoquer les hommes allongés sur le sol, emmitouflés dans leur tunique. La chaleur était si intense qu'ils avaient l'impression de se trouver sur un gril et que leur peau commençait à rissoler. Il semblait que, sous l'emprise de la tourmente, la Maison des Écritures, ébranlée comme par des coups de boutoir, allait s'écrouler.

La tempête dura plus d'une heure, puis, peu à peu, la chaleur décrût et le tumulte se fit moins étourdissant.

Shoukour tenta une sortie. La porte résistait encore sous les dernières ruades du *sam*. Le crépuscule avait fait place à un jour louche.

— Vous pouvez sortir ! s'écria-t-il. La tempête est passée.

Des nuages se tordaient encore dans un ciel qui, du côté du sud, avait repris ses couleurs. Dans la cour transformée en désert jaunâtre dansaient encore de hauts tourbillons. Autour du puits et des bâtiments, des congères de sable s'étaient amassées. D'énormes boules de broussaille desséchée, des

palmes mortes arrachées aux dattiers tournoyaient, comme jouant à se poursuivre dans les derniers souffles de la tourmente.

Un lourd silence pesa sur la ville puis, insensiblement, une rumeur, qui n'était plus celle de la tempête, monta des quartiers populaires, de part et d'autre du fleuve.

Des femmes et des esclaves commençaient à dégager le seuil des demeures avec des pelles et des balais de jonc. Des enfants jouaient à se rouler dans le sable, des chiens tournaient sur eux-mêmes en jappant. On entreprit avec ardeur de réparer les dégâts, notamment sur les terrasses balayées par la tempête, où le sable avait formé de petites dunes. Seuls les palmiers avaient résisté au vent ; ployés jusqu'à toucher le sol, ils s'étaient redressés et se balançaient mollement dans le soleil.

Karim emprunta un onagre au gardien de l'Esagil pour rendre visite à sa famille. Il la trouva dans l'angoisse et le désespoir. La tempête avait fait s'écrouler les murs en vieilles briques désagrégées de l'étable. Ils avaient retrouvé l'âne étouffé sous les décombres et le sable brûlant.

La sœur de Karim, Siduri, qui, depuis que la mère était retombée en enfance, subvenait, avec ses frères, aux soins et à la subsistance de la famille, l'accueillit en gémissant :

— Qu'allons-nous devenir ? Cet âne nous était nécessaire pour livrer notre poisson au Merkès.

— Et tes cormorans, dit Karim, ils n'ont pas trop souffert de la tempête ?

— J'avais pris soin de les enfermer, avec le chien et la mère, dans la resserre que j'avais calfeutrée avec de la fibre de palmier. Ils n'ont pas trop souffert. Je pourrai repartir pour la pêche dès ce soir. Mais, avant, il faut que je remette un peu d'ordre dans la maison.

Elle ajouta :

— J'allais oublier de te dire : des gardes sont venus hier et ont fouillé la maison, puis sont repartis sans me dire ce qu'ils voulaient. Tu peux me le dire, toi ?

— Je l'ignore, mais je pense qu'ils recherchent des objets que les nomades auraient dérobés dans des boutiques. Tous les ans, au cours des fêtes, c'est le même manège. Tu n'as pas à t'inquiéter.

Si l'on était parvenu à cacher au roi Hammourabi le vol du pectoral de Mardouk, le meurtre des deux prêtres ne pouvait lui échapper longtemps. Il lui fut révélé par un de ses ministres. Il en avait été, dit-on, fort attristé, et avait demandé que des prières publiques fussent organisées aux quatre coins de la cité.

Cet événement tragique le touchait pour trois raisons : il estimait le vieil *ourigalou* Eabani qui, dans le passé, avait été le témoin de son sacre ; ce double meurtre qu'il ne s'expliquait pas lui agitait l'esprit ; enfin, que l'on eût osé, en pleine nuit, dans le sanctuaire de son dieu, au pied de sa statue, commettre ce sacrilège le tourmentait.

Il était resté quelques heures dans son oratoire, en méditation et en prières, puis avait décidé qu'il serait bon, avant de retourner dans sa capitale pour présider la fin des festivités, de nommer un *pahou*, un personnage pris dans son entourage, auquel il confierait une délégation de pouvoirs.

Il avait réuni ses ministres, ses conseillers et quelques sommités du clergé. Il y avait eu, dit-on, d'âpres discussions avant que l'assemblée s'accorde sur un nom.

C'est le chef de la police, Warouk, qui avait été porté à ce poste prestigieux par la majorité de l'assistance. Ce personnage, le roi ne l'aimait guère. Il avait même, à plusieurs reprises, failli s'en défaire en raison des rumeurs de corruption, de malversations et de passe-droit dont il faisait l'objet. On accusait ce haut fonctionnaire de se livrer, en profitant de la faiblesse et de la mansuétude du souverain, à des opérations douteuses. En revanche, Hammourabi avait dû convenir qu'en l'occurrence cette nomination était judicieuse.

Le visage gonflé d'une colère sourde, Balka brandit son bâton en fulminant :

— Le roi a perdu la tête en conférant les pleins pouvoirs à ce brigand. Qui sait où cela va nous mener ? J'ignore encore ce qu'il complot, mais je crains que nous n'ayons à redoubler de précautions. Ce que vous me dites de la surveillance à laquelle on vous soumet, cette traque, ces perquisitions sont le signe que Warouk ne nous lâchera plus.

— De quoi peut-il nous accuser ? dit Shoukour. Il ne va tout de même pas nous soupçonner du vol du pectoral et du double assassinat ?

— Imbécile ! C'est le sceau qui l'intéresse. Un sceau qui désigne le coupable.

— Un coupable, murmura Karim, qu'il souhaiterait protéger ? Une de ses créatures, peut-être ?

— Que dis-tu là ? bougonna Balka.

— Rien, maître. Une idée qui me passait par la tête et s'est envolée.

Peu après la tempête du *sam*, Shoukour partit pour une discrète incursion aux alentours de la briqueterie désaffectée où, aux dires du garde rencontré la veille aux abords du palais du Nord, l'officier de garde au temple, Lipith, aurait été transféré.

Il faisait semblant de fouiller dans les tas de briques abandonnées lorsqu'un garde s'approcha de lui, la mine rogue, une main sur la garde de son épée, et lui demanda ce qu'il cherchait.

— Je compte me faire construire une maison dans le quartier d'Amran, et je me demande si je pourrais acheter ces briques à bas prix. Elles n'ont pas l'air fameuses. Trop de paille et pas assez d'argile. Tu connais le propriétaire ?

Le garde rit en montrant ses dents jaunes.

— Si je le connais ? Je suis chaque jour son compagnon de table. Nous sommes inséparables. Tu as sans doute entendu parler de lui. Hammourabi, ça te dit quelque chose ?

— Je constate que tu aimes plaisanter, répondit Shoukour. Ça me plaît.

— Il faut dire que je ne reçois pas beaucoup de visites. Alors, quand ça m'arrive, j'en profite. Mon second, au contraire, déteste qu'on plaisante. Il est en train de dormir. La tempête de cet après-midi l'a secoué. C'est une petite nature.

— Ces briques sont bien gardées, dit Shoukour. Elles doivent cacher un trésor. Tu me dis où il se trouve, on met la main dessus, on partage, et à nous la belle vie !

Le garde éclata de rire et lui tapa sur l'épaule.

— Toi aussi tu aimes la gaudriole, l'ami ! Suis-moi. On va boire un coup.

— Ça n'est pas de refus ! Après cette tempête, je me sens desséché comme un vieux palmier. Si tu as de la bière, je suis ton homme.

— De la bière, oui, mais je ne te garantis pas sa fraîcheur.

Il régnait dans le corps de garde une chaleur accablante. La bière n'était pas tiède mais chaude. Shoukour en but une gorgée et fit la grimace. Ils bavardèrent.

— Vous devez vous ennuyer à mourir tous les deux, à surveiller ces tas de vieilles briques, dit Shoukour.

— En confidence, dit le garde, on n'est pas deux mais trois. Tu vois l'ancien four, là-bas, au fond de la fabrique ? Il y a là un troisième homme, un prisonnier.

— Par Mardouk ! Un prisonnier ? Il faut que ce soit un personnage important pour qu'on lui ait affecté une garde armée. Pas un voleur de briques, sans doute ?

— J'en sais fichtre rien ! Un prisonnier, voilà tout, mais pas un voleur. D'ailleurs il ne nous cause guère de soucis. Une fois par jour, à tour de rôle, moi et mon compagnon, on va le promener comme un chien au bord du fleuve. Il ne cherche pas à s'évader. On lui parle, mais il ne répond pas. Aussi muet que cette cruche.

— Tu connais son nom ?

— Un collègue, à ce qu'on m'a dit, mais avec du galon. Il s'appelle, je crois, Lipith.

Shoukour s'aspergea le visage dans la cuve, se servit un gobelet de bière, rompit une galette d'orge et dit à Karim :

— J'ai pensé qu'on pourrait sans trop de risques délivrer Lipith. Il suffirait d'assommer les deux gardes. Je peux prendre l'affaire en main, si tu es d'accord.

— Je ne le suis pas ! répondit Karim. Ça mettrait la police sur les dents. Mieux vaut attendre. Nous savons que Lipith est vivant et où il se trouve. Le cas échéant, nous pourrions aviser.

Il venait d'apprendre que Warouk avait lancé contre les nomades une opération de grande envergure. Toutes les tentes étaient fouillées et des hommes arrêtés.

— Les nomades ? Décidément, ça tourne à l'obsession pour Warouk. Qu'est-ce qu'il peut bien leur vouloir ?

— J'ai ma petite idée, dit Karim, mais je préfère qu'elle se précise avant de t'en parler.

OceanofPDF.com

3

Le camp de Nippour

OceanofPDF.com

Troisième jour des fêtes de l'Akitou

Le jour se leva sur une ville encore bouleversée par la tempête du *sam*, alors que l'étoile Nounga venait de s'éteindre dans le rose de l'aube.

Le phénomène de la veille n'était pas le seul à avoir troublé la fête. Le chef de la police, devenu le *pahou* du roi et muni des pleins pouvoirs, avait fait fermer les portes de la ville et fouiller ceux qui voulaient en sortir.

Dans la soirée, une bataille rangée avait éclaté entre la police et les nomades, exaspérés par les perquisitions et les violences dont ils étaient victimes, sans en deviner les raisons. Ceux qui avaient installé leurs tentes dans le jardin botanique, à l'ombre des palmiers-dattiers, et qui avaient souffert de la tempête avaient été chassés, l'épée dans les reins, avec leurs familles, leurs ânes et leurs moutons.

Le couvre-feu décrété à son de trompes autour du Merkès et des *soukous* était resté sans effet. La plupart des lieux publics demeurés ouverts avaient réalisé de bonnes affaires, la tempête ayant séché le gosier de toute la population. Il aurait fallu une armée pour les contraindre à fermer boutique, ce qui aurait occasionné un soulèvement général car, à Babylone, on ne badinait pas avec les coutumes.

— À quoi rime cette comédie ? bougonnait le maître des scribes. Warouk est-il devenu fou ou grisé par sa promotion ?

— Ni l'un ni l'autre, dit Karim. Je suis persuadé qu'il sait ce qu'il fait.

— Eh bien, moi, j'avoue n'y rien comprendre ! De toute évidence, il recherche le sceau du criminel, que nous avons trouvé dans la main de ton père, que Shamash veille sur son âme ! Mais est-ce une raison pour inquiéter et bouleverser toute la ville ?

Balka partit d'un rire aigrelet.

— Pourquoi ris-tu, maître ? dit Karim.

— Je ris quand je regarde une certaine brique de ce mur, là, derrière toi.

— Vraiment ? Et qu'a-t-elle de particulier ?

— À toi, je peux le dire : j'ai arraché le bitume des joints, enlevé la brique et, derrière, j'ai caché le sceau. Ni vu ni connu. Les gardes de Warouk peuvent venir perquisitionner. Il faudrait qu'ils aient un sacré flair pour découvrir cette cachette !

— Je suis persuadé que Warouk connaît le nom du coupable, peut-être son complice, qu'il le protège, et que toute cette agitation n'a qu'un but : créer une diversion, tâcher de faire porter les soupçons sur des innocents. S'il s'intéresse à nous, c'est que nous sommes avec lui les seuls à savoir que le pectoral de Mardouk a disparu et que les deux crimes en sont la conséquence.

— Mais alors, s'écria Shoukour, pourquoi s'attaque-t-il aux nomades ?

— Pour laisser supposer que les coupables peuvent se trouver parmi eux, je suppose. Il me manque encore quelques éléments de l'énigme, mais je finirai bien par les trouver et, ce jour-là, je ne donnerai pas cher de la peau de Warouk.

Au lendemain de l'événement qui avait endeuillé le début des fêtes, Balka avait tenté d'entrer en relation avec le chancelier du palais royal afin d'obtenir du roi, par son intermédiaire, une audience susceptible de l'éclairer sur cette affaire.

On l'avait chaque fois éconduit en lui faisant croire que le roi était absent, tantôt à la chasse aux lions, tantôt en visite chez un gouverneur ou un prince de Mari ou de Samara. Il en vint à penser que les officiers royaux avaient reçu la consigne de faire échouer cette démarche. Après une troisième et dernière tentative, il n'en douta plus. On lui avait même fait comprendre que, s'il insistait, il pourrait se retrouver exilé dans les montagnes d'Assyrie.

Il avait pourtant persisté, avec l'intention de demander une entrevue à Warouk, devenu le *pahou*. Il avait exposé son plan aux deux *shangous*. Ils avaient été unanimes à lui déconseiller cette démarche qui, outre qu'elle serait vaine, risquait de lui être fatale.

— Et d'ailleurs, dit Karim, pour lui demander quoi, vénéré maître ? De retrouver les coupables ? Il te répondrait qu'il fait le nécessaire. De plus, ta curiosité lui paraîtrait suspecte, et les conclusions qu'il en tirerait pourraient te nuire.

— Tu as raison, fils d'Eabani, soupira Balka. Mais alors, que faire ?

— Attendre. Patienter. J'ai le sentiment que ces fêtes ne se termineront pas avant que cette affaire ne soit éclaircie. Alors, ne bougeons pas, du moins pour le moment.

— Attendre... patienter... grommela Shoukour. Tu n'as que ces mots à la bouche, Karim. Je te rappelle que ton père a payé de sa vie cette machination, et que cela ne semble guère t'émouvoir.

Karim posa brutalement le gobelet de bière qu'il s'apprêtait à porter à ses lèvres et se dressa d'un bond.

— Tu vas retirer ces propos, s'écria-t-il, ou je te les ferai rentrer dans la gorge ! Toi qui te prétends mon ami, comment peux-tu me faire ce genre de reproche ?

— As-tu assez répété que ton premier devoir est de venger ton père ? Eh bien, il semble que tu aies déjà oublié ta promesse.

Karim renversa son banc d'un coup de pied et, d'un air menaçant, s'avança vers Shoukour qui, les poings en avant, se mit en garde avec un mauvais rire.

— Viens, gringalet. Approche, si tu en as le courage !

Balka frappa la table avec son bâton en s'égosillant :

— Allez-vous arrêter, maudits garnements ! Vous viderez votre querelle plus tard. Vous êtes tous deux énervés, mes enfants, et je vous comprends, mais ce n'est pas une raison pour en venir aux mains. Toi, Shoukour, tu as été injuste, et toi, Karim, tu as mal réagi. Allons, mes enfants, réconciliez-vous ! Puisque vous avez pris cette affaire à cœur, il va falloir, plus que jamais, qu'une bonne entente règne entre vous.

Ils s'affrontèrent du regard. Karim tendit une main timide vers Shoukour qui la saisit et attira son compagnon contre lui pour l'étreindre, en lui demandant d'excuser une réaction qui ne faisait que témoigner de l'attachement qu'il vouait à leur cause commune.

— Cette réconciliation, s'écria Balka, me remplit le cœur de joie. Nous allons la sceller par une promesse. Jurez-moi de ne plus jamais vous dresser l'un contre l'autre. Allons, jurez !

Ils le jurèrent d'une seule voix en éclatant de rire. Ce vieil homme avait-il cru qu'ils allaient s'affronter ? Ce n'était qu'une parade de bateleurs !

— Puisque je vous vois de nouveau dans de bonnes dispositions, dit Balka d'un ton jubilatoire, nous allons sceller l'événement par une libation. J'ai gardé, dans le placard où je range ma subsistance, une bouteille de vin de Kouhouma.

— Il sera le bienvenu, maître ! dit Shoukour. Je commence à avoir la gorge sèche.

Peu après que le *sam* eut cessé de souffler, Karim se rendit chez Shamou à travers des quartiers populaires dévastés par l'ouragan. Les rues étaient tapissées d'un sable encore brûlant sous les sandales.

Elle était en train, armée d'une pelle et d'un balai de jonc, de déblayer sa terrasse en se demandant ce qu'elle allait faire de tout ce sable. Elle l'avait entassé dans un coin, entre le four et les étagères chargées de céramiques que la tempête avait renversées et brisées pour la plupart.

Elle lâcha ses ustensiles pour étreindre Karim et, balayant avec sa main la poussière qui saupoudrait encore la courte barbe, les moustaches et l'abondante chevelure de son ami, elle soupira :

— Je n'en puis plus. Que vais-je devenir ? Après le passage des gardes et le saccage de mon atelier, la tempête ! Et puis quoi encore ? Je crois que je vais suivre ton conseil et me réfugier chez ma tante Laliya, puisque ma maison est surveillée. Le chanteur des rues est toujours là. Je ne peux plus sortir pour aller chercher des provisions sans qu'il me suive. C'est insupportable !

— Tu as choisi la solution la plus raisonnable, Shamou. Je t'aiderai à déménager.

— Déménager ? Je ne compte pas m'éterniser chez ma tante ! Je n'emporterai que quelques vêtements, mes projets de dessins, mes mines et mes couleurs. Un voisin se chargera de ma chèvre. Tu pourras m'accompagner, si tu veux. Nous partirons cette nuit, pour plus de précaution.

Alors que l'étoile Nounga commençait à scintiller dans le bleu profond du ciel nocturne, ils s'enveloppèrent d'un manteau et, en sautant d'une terrasse à une autre, réussirent à tromper la vigilance des gardes et de leurs espions.

La tante Laliya ne parut ni surprise ni heureuse de voir surgir sa nièce. Elle lui demanda simplement ce qui l'amenait. Shamou donna comme prétexte qu'un pan de sa maison s'était écroulé dans la tempête ; elle allait le faire reconstruire, ce qui prendrait plusieurs jours. En attendant, plutôt que de loger dans une auberge...

La tante haussa les épaules.

— Tu sais bien que tu es ici chez toi et que tu pourras rester le temps qu'il faudra. Je dirai même que tu arrives au bon moment. Avec tous ces gens qui ont envahi la ville, je suis débordée. Tu m'aideras. Il faudra te méfier des nomades. Le bruit court en ville qu'ils volent et qu'ils pillent. Ils auraient même assassiné deux prêtres dans le temple de Mardouk, à ce qu'on dit.

Karim rencontrait cette femme pour la première fois. Obèse, elle ne pouvait se déplacer qu'en se balançant d'un pied sur l'autre. Elle était couverte de bijoux de pacotille et confite dans les onguents avec une curieuse odeur de clou de girofle. Elle lui demanda qui il était, sourit en apprenant qu'il appartenait au collège des *shangous* du temple de Mardouk. Laissant sa boutique à son petit esclave, elle pria Karim de l'aider à la traverser par l'allée aménagée entre les montagnes de marchandises pour la conduire à son appartement.

Il régnait dans l'arrière-boutique odorante comme une cassolette, calfeutrée de tapisseries d'Oumma et d'Eridou, une chaleur d'étuve dont elle ne paraissait pas incommodée. Elle se laissa tomber sur un lit bas aux montants ornés de têtes de chiens ou de loups, et demanda à Shamou de leur servir des galettes au cumin et un cruchon d'alcool de datte, sans demander à Karim si cette boisson lui convenait.

— Jeune homme, dit-elle, je ne t'apprendrai rien en te disant que ma nièce est une tête de mule. Sous prétexte qu'elle tient à son indépendance, cette sotte refuse de s'installer chez moi et de m'aider. Placé dans le quartier le plus commerçant de la ville, mon négoce marche bien. Trop bien même ! Je n'y tiens plus. Mais voilà, elle préfère vivre en artiste ! Je reconnais qu'elle a du talent. Je suis d'ailleurs sa première cliente pour ses céramiques, que beaucoup de mes chalands apprécient, mais elle gagne tout juste de quoi s'offrir des lentilles. Enfin, si ça lui plaît...

Elle vida d'un trait son gobelet, passa une langue gourmande sur ses lèvres rouges de fard et se resservit après avoir rompu une galette.

— Toi qui vis à l'Esagil, petit, dis-moi ce qu'on peut croire de cette histoire des deux prêtres qu'on aurait retrouvés morts dans le temple. Ça paraît invraisemblable.

— J'en ai été informé dans les premiers temps de cette affaire, dit Karim. L'une des victimes était mon père, l'*ourigalou* Eabani.

La tante voulut en savoir plus, mais Karim jugea prudent de se taire. Elle insista, disant qu'un autre bruit courait, selon lequel les coupables auraient volé des attributs de Mardouk. Karim lui répondit que ces rumeurs étaient sans fondement et qu'elle avait intérêt à ne pas s'en faire l'écho.

— En voilà des cachotteries ! s'exclama-t-elle. Nous verrons bien ce qu'il en est lorsqu'on sortira le dieu de son sanctuaire pour la grande procession.

Karim et Shoukour, leur algarade oubliée, avaient décidé Balka à les suivre pour une promenade dans les quartiers populaires de la ville orientale, histoire de se faire une idée de l'ambiance qui y régnait.

La foule, en cette fin d'après-midi, où la chaleur commençait à faiblir, se faisait de plus en plus dense, surtout aux alentours du Merkès et des *soukous*.

Les passants s'agglutinaient principalement dans le secteur réservé aux poteries et aux céramiques : celles de Gouti, frustes mais bon marché, celles du pays d'Elam et de Mari, véritables œuvres d'art aux formes délicates, aux décors et aux coloris somptueux. Les étalages de grandes jarres pour le vin et l'huile des potiers de Nippour alternaient avec les plats ornés de Kish, les cruchons et les gobelets de Lagash avec les vases à onguents d'Isin.

Déferlant comme les eaux de l'Euphrate sur la vaste esplanade du Merkès, une foule bariolée, venue de toutes les principautés du royaume, usait d'idiomes divers, les rudes accents des montagnards du Nord se mêlant au langage souple et chantant des gens du Pays de la Mer, au sud du royaume.

De temps à autre, lorsque des attelages d'ânes ou d'onagres tentaient de s'y frayer un chemin, des imprécations montaient de cette multitude. Les coups de fouet accompagnant hennissements et protestations se mêlaient au vacarme multiple et divers des chanteurs des rues et des joueurs de harpe.

Shoukour toucha le bras de son compagnon et lui dit à mi-voix :

— J'ai l'impression que nous sommes suivis. Cet homme au crâne rasé, qui porte une ceinture verte et examine une aiguière à l'étalage de l'Élamite, je l'ai déjà vu. Il se trouvait devant le temple de Ninourta lorsque nous avons quitté l'Esagil.

— Je l'avais moi-même remarqué, dit Balka. Pas de doute : ce n'est pas l'objet qu'il examine qui l'intéresse, mais nous.

— Filons ! dit Shoukour. S'il nous suit, je me charge de lui demander des comptes.

— Non, dit Karim, mieux vaut faire comme si de rien n'était. Si vraiment c'est à nous qu'il en a, nous trouverons bien le moyen de le semer dans cette foule.

Ils poursuivirent leur flânerie et constatèrent au bout d'un moment que l'homme à la ceinture verte avait disparu. En revanche, alors qu'ils allaient s'arrêter dans une taverne pour se désaltérer, deux gardes casqués de cuir leur barrèrent le chemin.

Balka leur demanda ce qu'ils voulaient. Ils répondirent qu'ils souhaitaient connaître leur identité.

— Je suis le maître de la Maison des Écritures, répondit Balka, et ces deux jeunes gens sont mes élèves.

— Alors, vous êtes bien ceux que nous cherchons. Vous allez nous suivre.

Balka protesta, disant que ce zèle pourrait leur coûter cher. Ils firent la sourde oreille et, après avoir tâté les vêtements des trois hommes pour vérifier qu'ils ne portaient pas d'armes, ils les escortèrent jusqu'au poste de garde près du Théâtre. On les poussa dans une cour ombragée de palmes où des suspects, assis le dos au mur, attendaient d'être interrogés, puis on les jeta dans un réduit puant, proche d'une porcherie, qui prenait jour sur une ruelle par une simple imposte, où on leur demanda de patienter.

— Si vous m'aviez écouté, bougonna Shoukour, nous n'en serions pas là.

Il ajouta, en voyant Balka, devenu blême, porter la main à sa poitrine :

— Maître, qu'avez-vous ?

— Ce n'est rien. Un peu de fatigue. Je n'aurais pas dû accepter de vous suivre, à mon âge et avec ma jambe malade. J'aurais même dû vous déconseiller cette promenade. Que Mardouk me pardonne.

Ils n'eurent pas longtemps à attendre.

Un officier de police à la poitrine ornée d'une plaque de bronze, de gros cabochons pendant à ses oreilles, le crâne lisse comme une coquille d'œuf, ouvrit la porte et jeta sur les trois prisonniers un regard dédaigneux. L'homme à la ceinture verte se tenait à quelques pas derrière lui, adossé à un mur de la cour, en train de savourer un fruit.

L'officier leur donna l'ordre d'ôter leurs vêtements. Ils obtempérèrent, non sans protester qu'ils ne dissimulaient rien. Un esclave les ramassa et les tendit à un garde qui les examina un par un. Il découvrit dans la ceinture de Shoukour la plaquette portant l'empreinte du sceau et la tendit à l'officier qui ricana :

— Tiens, tiens, vous m'avez menti. À qui appartient cet objet ?

— A moi, répondit Shoukour.

— Alors, c'est toi, le menteur ! Dis-moi donc où se trouve l'original.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez. J'ai trouvé cet objet dans la rue. J'ignore ce que représente cette empreinte et à qui elle appartient.

— Pour comble, vociféra l'officier, tu te moques de moi !

Il le souffleta, le poussa violemment contre le mur en lui serrant la gorge, et lui demanda s'il avait réalisé d'autres empreintes de ce sceau.

— N'insistez pas ! s'écria Balka. Je me porte garant de la sincérité de ce garçon. J'étais présent lorsqu'il a trouvé cette empreinte. J'ignore pourquoi il l'a glissée dans sa ceinture. Apparemment, ce morceau d'argile n'a aucune valeur.

Pointant un doigt vers Karim, l'officier s'écria :

— Je suppose que tu vas me faire entendre la même chanson et un mensonge de plus ?

Karim baissa la tête sans répondre. L'officier reprit, comme ivre de rage :

— Vous croyez me berner, mais je sais tout ou presque de ce qui s'est passé dans le temple de Mardouk ! L'officier de garde, Lipith, a parlé. Il a vu le sceau dans la main de ton père, Karim, et m'a assuré qu'il ignorait ce qu'on en a fait. Qui d'autre que vous aurait eu intérêt à le dissimuler, puisqu'il porte la signature de l'assassin ? Alors, gardez bien en mémoire ce que je vous dis : ce sceau, vous devez nous le restituer. Votre refus serait considéré comme une entrave à la marche de la justice, et vous vaudrait une condamnation sévère, même pour toi, vieil homme ! Vous avez deux jours pour rendre cet objet. Après quoi, vous n'aurez plus rien à redouter. Il est même possible que vous receviez des compliments et une récompense.

Il ajouta à l'intention de Karim :

— Je comprends que tu souhaites venger ton père, et je t'approuverais si tu ne risquais pas d'entraver notre enquête, mais je le répète : ce sceau nous est nécessaire pour démasquer le coupable. Il y va donc de ton intérêt. Le chef de la police t'en sera reconnaissant.

Il ajouta en reculant vers la porte :

— Quand vous aurez retrouvé cet objet, rapportez-le au siège de la police. Vous demanderez à parler à l'officier Gawra. C'est moi. J'ai pris la succession de Warouk, appelé, vous le savez sans doute, à d'autres fonctions. Filez ! Vous êtes libres.

L'homme qui s'avancait dans son palanquin porté par quatre colosses avait la tenue et l'allure du roi, mais ce n'était pas lui. Hammourabi était plus frêle, moins laid et arrogant que celui qui venait, en quittant le palais du Sud, d'emprunter la voie royale, encadré d'une centaine de gardes et précédé de joueurs de harpe, de flûte, de tambour et de cymbale.

L'intention du *pahou* Warouk était moins, semblait-il, de se substituer au souverain pour présider les festivités de l'Akitou que de parader dans ses nouvelles fonctions, en attendant que son maître daignât reparaître. Cette volonté inhabituelle et insolite de la part du chef de la police choqua certains notables, mais laissa la masse de la population indifférente, d'autant que cette promenade n'avait pas été annoncée par des crieurs publics, comme les grandes cérémonies, dont elle n'avait pas l'ampleur.

Warouk avait tenu à soigner sa tenue : tunique de soie rose délicatement brodée, écharpe de laine pourpre jetée sur une épaule et retenue à la taille par une ceinture faite de plaques d'argent gravées à laquelle était accrochée une épée courte au fourreau orné d'images symboliques. Il n'avait pas osé, pour cette simple sortie, arborer les attributs de la royauté. Il se fût fait huer.

Sous le parasol qui laissait dans l'ombre son visage coiffé d'une tiare torsadée tissée de métaux précieux, sous sa barbe et sa chevelure postiches crêpelées, on aurait eu du mal à le reconnaître.

Par la porte du Merkès, le cortège s'insinua dans l'épaisseur de la foule que les gardes devaient fendre et écarter avec leurs lances. Il se dirigea vers le temple consacré à Nabou, dieu des scribes et fils de Mardouk, une bâtisse de modestes dimensions aux structures rigides, à la façade de céramique d'un bleu intense, semée d'images de fauves saisis dans le mouvement de la marche.

Tandis que le cortège pénétrait dans la cour envahie par des éventaires de marchands d'images sacrées, les gardes s'alignèrent le long de la façade et devant la porte de cèdre bardée de bronze, sauf une poignée, qui se resserra autour du *pahou*.

Le palanquin immobilisé, Warouk en descendit et tendit le bras vers un esclave de sa suite, porteur de deux rondins de bois brut, et vers deux artisans qui l'accompagnaient. Il prit les deux bûches et, juché sur les premières marches du sanctuaire, parcourut la foule du regard en s'écriant :

— Gens de Babylone et des Quatre Régions, prêtez attention aux paroles que je vais prononcer, de par la volonté de notre bien-aimé souverain. Ce que je tiens dans les mains n'est rien d'autre qu'une matière vulgaire, sans autre pouvoir que de chauffer votre foyer. Ces deux artisans, choisis parmi les plus habiles et les plus inspirés de notre cité, vont s'attacher, en façonnant et ornant ces bûches, à leur donner vie et pouvoir. Elles figureront sur l'autel du bien-aimé Nabou afin que sa pensée créatrice, franchissant les frontières du royaume, aille informer le monde, par la magie de l'écriture, de la puissance de notre souverain, le grand roi Hammourabi, et réclamer la soumission de ses ennemis.

Il inclina la tête en signe de vénération et d'obéissance.

Un profond murmure de prières monta de la foule, alors qu'un prêtre de Nabou courbé par l'âge répandait une fumigation d'herbe sacrée, le *kankal*, autour de l'image majestueuse et hiératique du *pahou* qui, les yeux clos, tenait les deux rondins croisés sur sa poitrine.

Soudain, parti du fond de la cour, un brouhaha agita la foule. Il en monta des cris et des insultes :

— Warouk, tu n'es qu'un imposteur et un félon !

— Maudit sois-tu, toi qui envoies des gardes violer nos demeures et brutaliser nos femmes et nos enfants !

— Nous demanderons justice au roi !

Le *pahou* tendit les rondins aux deux artisans et, à pas lents, descendit les marches. Maître de lui, d'une démarche assurée, il fit s'écarter la populace et les notables pour s'avancer vers ces importuns. Il se trouva bientôt en face d'un personnage maigre, de grande taille, habillé comme un notable. Lorsque Warouk parvint à sa hauteur, il ne daigna pas s'effacer.

— Shansi ! marmonna Warouk. Que me veux-tu, et que me veulent ces gens ?

Il venait de reconnaître un des dignitaires de la principauté de Nippour, dont le souverain était réputé rebelle à l'autorité de Babylone. Shansi portait le titre de *shakanak*, gouverneur de la capitale du roi Ourenlil.

C'est par la bouche d'un jeune scribe attaché au service du prince de Nippour que Balka, quelques heures plus tard, apprit les motifs de ce tumulte et les propos que Shansi avait tenus au *pahou*.

— Il semble que Warouk, en tant que chef de la police, ait décidé de faire de nous des coupables dans l'affaire du temple de Mardouk. Pourquoi nous ? Malgré quelques différends avec votre roi, notre souverain a renoncé à tout comportement hostile à son égard. Nous n'avons pas les mêmes maîtres mais nous vénérons les mêmes dieux.

Shansi lui avait raconté que, le matin même, des gardes avaient fait irruption dans le camp des nomades de Nippour, installé dans un endroit malsain, infesté de mouches et de moustiques. Ils avaient fouillé les tentes, les oratoires, dénudé et violé des femmes et des enfants, molesté des hommes, craché sur des vieillards, puis étaient partis en emportant de la nourriture, du bétail et des bijoux.

« Que nous voulaient-ils ? Que cherchaient-ils ? Ceux qui les interrogeaient étaient battus avec le plat des sabres. Un de nos prêtres a failli en mourir. »

Shansi avait ajouté : « L'homme qui dirigeait ces perquisitions, je le reconnaîtrais entre mille : une sorte de brute au crâne rasé, au nez proéminent, qui portait de gros cabochons aux oreilles. »

— Je le connais, moi, dit Balka au jeune scribe. C'était Gawra, le nouveau chef de la police, le second et l'homme à tout faire de Warouk.

Il restait une ou deux heures avant la nuit et le retour des trois *shangous* à l'Esagil.

— Il ne serait pas prudent, dit Balka, de rester groupés. Je vais aller flâner sur le Merkès pour acheter quelques bâtonnets d'encens.

— Moi, dit Shoukour, je vais rôder autour de la briqueterie pour trouver un moyen de faire évader Lipith. Son témoignage, le moment venu, pourra nous être précieux.

Karim n'avait pas de but précis pour terminer sa soirée, sinon aller retrouver Shamou. Sa présence lui manquait. À la seule idée de la prendre

dans ses bras, de la dénuder, de pétrir entre ses mains cette lourde pâte de chair odorante et de la tenir sous lui, il perdait la tête.

Il y avait foule devant l'éventaire où la tante Laliya et son jeune esclave tenaient tête à une clientèle exigeante et qui marchandait avec âpreté. En se glissant entre des étalages de tapis, de céramiques et de bijoux de pacotille jusqu'à l'arrière-boutique, il trouva Shamou agenouillée devant un petit oratoire dédié aux dieux tutélaires, en train d'agiter des bâtonnets d'encens et de réciter des prières.

— Toi, enfin ! s'écria-t-elle. J'étais inquiète. D'où viens-tu ?

Il lui raconta son arrestation, l'interrogatoire que Gawra lui avait fait subir ainsi qu'aux deux autres *shangous*, les mauvais traitements dont ils avaient été l'objet.

— La surveillance se resserre autour de nous, dit-il, mais le pire a été évité. Gawra aurait pu nous retenir prisonniers. C'est alors que tu ne m'aurais pas revu de longtemps.

— Es-tu sûr qu'on ne t'a pas suivi jusqu'ici ?

— Comment l'être, dans cette foule ? L'essentiel est que je sois libre et que tu sois, toi, en sécurité. Le fait d'être entré dans cette boutique n'a rien de suspect. Il me tardait de te retrouver. Depuis combien de temps n'avons-nous pas fait l'amour ?

Elle éclata de rire.

— Depuis deux jours ! Mais, comme toi, il me semble que ça fait des semaines. Viens, nous allons rattraper le temps perdu.

Karim quitta la boutique de la tante Laliya peu avant le début de la nuit. Comme il lui restait un peu de temps avant de regagner l'Esagil, il décida d'aller flâner dans le camp des nomades.

Il occupait un espace de terrain dans une palmeraie courant le long des remparts, avec en son milieu un large puits et des cuves remplies d'eau dans lesquelles s'ébattaient en criant des enfants nus. Un chameau, animal rare dans les parages, mâchonnait des herbes d'un air digne. Du linge séchait sur des cordes tendues entre les arbres. Au seuil des tentes de peau, des femmes pétrissaient des galettes d'orge et allumaient leur four en soufflant avec une tige de roseau sur les brindilles. Peu d'hommes ; ils devaient vaquer en ville, en quête de quelques larcins.

Karim ne s'attendait pas à passer inaperçu, sa tenue le désignant comme étranger. Après avoir fait une courte promenade et constaté que tout paraissait calme, il s'apprêtait à rebrousser chemin, quand un homme l'interpella. Long et maigre, coiffé d'un turban, sa barbe noire et frisée lui descendant au nombril, il portait accrochée à sa robe, contre sa poitrine, une plaque métallique qui semblait attester de fonctions policières, et avait au poing une lance à hampe rouge, ornée, sous le fer, d'un gland à franges dorées.

— Que fais-tu là ? demanda-t-il.

— Rien d'important, répondit Karim. Je me promène. Est-ce interdit ?

— Ça dépend. Il est des promeneurs que nous ne souhaitons pas revoir, comme ceux qui nous ont rendu visite hier et ce matin. Tu es armé ?

Karim montra sa ceinture vierge de toute arme.

— Bien, dit l'homme. Il n'empêche, tu m'as l'air d'un drôle de promeneur. Si tu cherches quelqu'un, je pourrai peut-être t'aider. Sinon, mieux vaut filer. Nos gens sont nerveux. Mais, avant, dis-moi qui tu es.

— Karim, élève de Balka, maître de la Maison des Écritures. À vrai dire, j'aimerais rencontrer le gouverneur Shansi, votre *shakanak*, s'il daigne accorder audience à l'humble *shangou* que je suis, indigne de baiser ses pieds.

— Suis-moi. Tu n'as pas l'air d'un mauvais bougre. Je vais essayer de te rendre ce service, mais je te préviens, ne t'attends pas à ce qu'il te fasse des sourires. Ce n'est pas dans sa nature, et les événements d'aujourd'hui lui tireraient plutôt des grimaces.

Le garde guida Karim à travers le camp où la lumière rasante du soir éparpillait des fleurs de feu sous les tentes et où le vent répandait des odeurs de poisson et de volaille grillés. Les tentes du prince de Nippour, de son harem et de ses officiers occupaient le vaste quadrilatère formé par une palmeraie et protégé de l'extérieur par de hautes cloisons de roseaux tressés. Il en montait une musique de harpe accompagnant des voix de femmes.

Les appartements du prince se présentaient comme un dédale de tentes où couloirs, salles, cours, oratoires, écuries s'imbriquaient en une ordonnance mystérieuse. On passait d'un oratoire orné de tapisseries à une étable où s'alignaient des vaches, d'une salle de repos où brûlait une cassolette aux écuries où résonnait le braiment des ânes et des onagres.

Le garde introduisit le visiteur dans un réduit. Pour le faire patienter, une jeune esclave lui servit du vin, des galettes, et l'agaça en usant de ses charmes. Il la repoussa et se contenta de quelques gorgées de vin.

Son attente fut de courte durée. Un esclave souleva un pan de toile et lui fit signe d'approcher. Allongé sur un lit bas aux montants sculptés de têtes de béliers, Shansi était entouré de grosses femmes brunes qui jouaient de la harpe et chantaient des airs inspirés d'anciennes légendes de Nippour. L'air absent, il picorait des dattes dans une coupelle et crachait les noyaux dans un vase de bronze.

Le gouverneur congédia d'un geste son harem, ne gardant près de lui, par prudence, que l'homme qui avait guidé Karim. D'un ton abrupt, il demanda à son visiteur ce qu'il attendait de lui. Comme ce dernier hésitait, il lui jeta d'un air excédé :

— Tu souhaitais me voir ? Te voilà satisfait ! Je t'écoute. Tu es, à ce que je viens d'apprendre, un *shangou* du collège des scribes de Mardouk. Eh bien, parle ! mais je te préviens : je ne suis pas d'humeur à entendre des sornettes ou des flatteries.

Un peu décontenancé par ce préambule, Karim s'inclina et s'éclaircit la voix.

— J'ai appris, dit-il, l'altercation qui t'a opposé à Warouk, dans la cour du temple de Nabou, et l'attitude audacieuse que tu as adoptée. J'ai de bonnes raisons pour l'approuver.

— Quelles raisons ? Aurais-tu, toi aussi, à te plaindre de ses excès de pouvoir ?

Sûr de la discrétion et de la loyauté de Shansi, Karim évoqua les brimades que le chef de la police lui avait fait subir, ainsi qu'à son maître et à son ami : les filatures, les perquisitions, l'interrogatoire d'Agoum...

— Je compatis à vos malheurs, Karim, mais vous n'êtes pas les seuls, et j'avoue ne pas comprendre les motifs de cette hargne de la part de Warouk.

Karim poursuivit en racontant l'affaire du temple : la nuit tragique, le double assassinat, le vol du pectoral, le sceau retrouvé dans la main d'Eabani...

— Une collusion semble évidente, ajouta-t-il, entre Warouk et le ou les criminels. Dans quel but ? C'est ce qui reste à élucider. Nous n'en sommes pour l'heure qu'aux hypothèses.

— Quant à moi, dit Shansi, j'ai acquis une certitude : Warouk cherche à me mêler à cette affaire. Il a beau jeu ! Je ne t'apprendrai rien en disant que

les gens de Nippour, qu'il tient pour une race maudite de nomades pillards, tolérés aux fêtes de l'Akitou mais mal acceptés par la population, constituant des coupables sur mesure. En s'en prenant à nous, Warouk détourne l'attention de ses complices.

— Nous possédons le sceau qui pendait au cou de l'assassin de mon père, mais nul ne sait ce qu'est devenu le pectoral. Je suppose que seul Warouk pourrait nous fournir la réponse.

— Je pense de même, mais va le lui réclamer ! Tes révélations me sont précieuses, Karim, mais nous ne sommes guère plus avancés. Tu peux te retirer, mais sache que ma maison t'est ouverte. Je serai heureux de t'y revoir, quand tu le jugeras utile ou nécessaire. Je ferai part de ta visite à notre bien-aimé souverain, le prince Ourenlil. Je suis persuadé qu'il demandera à te rencontrer.

De retour à l'Esagil, Karim présenta son rapport à Balka, sans rien omettre. Il le trouva au réfectoire, en train d'attaquer avec une joyeuse humeur une carpe grillée aux herbes.

— Assieds-toi, dit le maître. Si tu as faim, tu te sers. Il y en a pour deux. Shoukour, lui, est allé se coucher. Ce pauvre garçon est épuisé après avoir tenté de nouveau, en vain, d'entrer en contact avec Lipith. Il te racontera. Allons, tiens-moi compagnie et goûte ce poisson !

Après avoir écouté Karim sans interrompre son repas, Balka vida un gobelet de bière et lui dit :

— Le prêtre Doungui, l'adjoint de l'*ourigalou* Eabani, ton père, s'était lié d'amitié avec le prince de Nippour, Ourenlil. Il était originaire d'un village de pêcheurs du Tigre, aux environs de la capitale. C'est par lui que j'ai appris que les relations sont tendues entre Ourenlil et Hammourabi, suite à une expédition de notre armée, dans les années passées, contre la ville rebelle de Nippour. Hammourabi l'a prise d'assaut et a capturé des centaines de prisonniers qu'il a vendus comme esclaves. Pourtant, il a montré sa clémence en renonçant à saccager et à brûler la ville, comme il l'a fait de Mari, il y a quelques années, au cours de ses guerres de conquête. Il n'empêche, les rapports entre les deux souverains sont restés difficiles. On prête même à Ourenlil l'intention de se venger. De là à supposer qu'il soit l'auteur de l'attentat du temple...

— J'aurais aimé, dit Karim, avoir un entretien avec ce prince, que l'on dit débonnaire, mais je n'ai pas eu l'audace, vermine que je suis, de la solliciter. Peut-être en aurais-je appris davantage.

— On ne t'aurait pas permis de le rencontrer. Il doit se cacher pour éviter de tomber aux mains de Warouk. Encore heureux qu'il ait pu maintenir la présence de ses gens. Si Warouk ne les a pas chassés, c'est qu'il aurait alors éveillé l'attention du roi et aurait eu à rendre des comptes.

Il ajouta en crachant sur le sol :

— Maudit soit Warouk ! Que les chiens de Mardouk lui arrachent la peau !

Karim toucha à peine au poisson, préférant rompre une portion de galette d'orge qu'il trempa dans du miel.

Il perçut le bruit sourd des portes du temple de Mardouk que les esclaves refermaient sur les derniers fidèles. Le grand prêtre Amani, après avoir songé à clore, avant les processions, le sanctuaire souillé par un attentat, y avait renoncé pour ne pas susciter de troubles. On s'était contenté de voiler la statue monumentale de Mardouk afin de dissimuler l'absence de l'attribut divin. On ne la dévoilerait que lorsque la copie du pectoral serait prête. Un orfèvre auquel on avait imposé le secret y travaillait jour et nuit.

Karim songea que Shamou devait l'attendre avant la fermeture de la boutique, et que rien ne le retenait, lui, à l'Esagil. Il avait eu sa part d'émotions pour cette troisième journée de fêtes, et pouvait aspirer à un peu de tendresse et à un repos réparateur. Lorsqu'il avait quitté le réfectoire, Balka somnolait, les coudes sur la table. Il avait appelé un serviteur pour lui confier le soin de ranger la vaisselle et de conduire le vieil homme à sa cellule.

Il allait franchir la porte de l'enceinte qu'un esclave s'apprêtait à fermer quand il vit venir à lui un jeune nomade qui accrocha le bas de sa tunique comme pour implorer une aumône. Il allait le chasser quand le garçon lui dit à voix basse :

— Je viens de la part du vénérable Shansi. Il souhaite te rencontrer de nouveau. Tu le trouveras dans le *soukou*, chez le Syrien, le marchand de laine installé dans l'allée de droite, passé la porte de Nabou.

Karim s'engagea dans la Voie processionnelle, obliqua à droite vers le Merkès et s'arrêta quelques instants sous l'auvent d'un marchand d'oiseaux

pour vérifier qu'on ne le suivait pas. Rassuré, il pénétra dans le *soukou* en se mêlant à un groupe d'Élamites et découvrit sans peine la boutique du Syrien.

À sa grande surprise, il la trouva fermée. Il s'engagea dans une venelle, pénétra dans la cour, où un chien enchaîné lui montra les dents. Il colla l'oreille contre une porte donnant sur l'arrière-boutique, d'où venaient des bruits de voix et l'aigre lamentation d'une femme.

Il cogna du poing sur le battant. Une femme glissa un regard par le guichet avant de pousser le verrou. Elle était en larmes, son visage labouré de coups d'ongles pour attester de son chagrin.

— Shansi était un ami, balbutia-t-elle. Entrez. Vous n'avez rien à craindre. Il vous attendait.

Une lampe à la main, elle le précéda dans l'escalier menant à la terrasse. La première chose que Karim aperçut en émergeant fut un corps allongé, la gorge ouverte. Il n'eut aucune peine à reconnaître le *shakanak*. Il avait dû se débattre car la murette et le sol étaient maculés de sang.

Devançant ses questions, le Syrien s'avança vers Karim et lui dit :

— Nous ne nous sommes aperçus de rien et nous n'avons vu personne. Les agresseurs ont dû passer par les maisons voisines. As-tu idée de qui pouvait lui en vouloir à ce point ?

— Sûrement pas des voleurs. Il a encore ses bijoux.

— Alors, qui, et pourquoi ? Shansi était un bon client et un ami de longue date. Sais-tu au moins ce qu'il attendait de toi ou ce que tu pouvais attendre de lui ?

— Je l'ignore, mais ce que je te conseille, c'est de quitter Babylone au plus tôt, avec ta famille, si tu tiens à la vie. Cette nuit même, si c'est possible.

— Et toi, dit le Syrien, que vas-tu faire ? Tu sembles aussi menacé que lui.

— Pour le moment, déguerpir ! Débarrasse-toi du cadavre sans plus tarder. Envoie tes esclaves le jeter dans l'Euphrate. En le gardant chez toi, tu risques de passer pour le coupable. Que Mardouk vous protège, toi et les tiens, et nous aide à faire justice. Adieu !

Il inspecta les alentours, prit son élan et sauta d'un bond sur la terrasse de la maison voisine. Il la traversa et fit de même à plusieurs reprises avant de se retrouver à l'extrémité orientale du *soukou*, au-dessus d'une étable à chèvres et d'une grande cour où des hommes mangeaient et buvaient autour

d'un feu. Il se glissa dans le grenier à fourrage, descendit dans la cour par une échelle et, d'une allure naturelle, la traversa avant de se retrouver à quelques pas de l'entrée du camp des nomades.

La nouvelle de cet assassinat n'avait pas dû transpirer. La ville de tentes paraissait calme, à cette première heure de la nuit.

En se glissant dans la foule, il reprit la direction de la place où se situait la boutique de la tante Laliya, où Shamou devait l'attendre dans les transes. Il y pénétra par la porte de la cour, donnant sur une venelle plongée dans l'ombre.

Shamou se jeta dans ses bras en lui reprochant d'avoir tardé à la rejoindre. Elle ajouta en le faisant asseoir près d'elle, au bord du lit :

— Des gardes sont venus dans l'après-midi. Deux hommes armés. Ils voulaient s'assurer, disaient-ils, que ma tante ne cachait pas des produits de contrebande. Elle l'a pris de haut et leur a répondu qu'elle n'avait rien à se reprocher et que, s'ils insistaient, elle se plaindrait au prévôt des marchands. Elle a pris à témoin des clients, dont certains étaient des fidèles, et des marchands voisins. Elle a déclenché un tel tapage que les deux gardes sont repartis sans insister. Ils reviendront, j'en suis persuadée. Cette nuit peut-être. Qu'en dis-tu ?

Karim n'en pensait rien. Écrasé de fatigue et d'émotion, il somnolait, sa tête contre l'épaule de sa compagne. Elle lui ôta ses vêtements, l'allongea sur le lit et, après s'être elle-même dévêtue, se coula contre lui.

De la chambre voisine montait le ronflement paisible de la tante Laliya.

4

Le prince rebelle

OceanofPDF.com

Quatrième jour des fêtes de l'Akitou

Shoukour se jeta sur le gigot d'agneau, s'en découpa une large tranche qu'il arrosa copieusement d'une sauce aux épices, et ne s'interrompit que pour avaler de généreuses rasades de vin. Après lui avoir raconté les événements de la soirée, Karim s'était contenté d'un bol de lait de chèvre et d'une pâtisserie au miel. Il s'impatiait.

— Chaque chose en son temps ! protesta Shoukour. Tu as eu tes émotions, j'ai eu les miennes. Je déteste parler la bouche pleine. Patiente un peu !

Il avait rempli sa mission : tenter de prendre contact avec Lipith.

Profitant de la chute du jour et du repas des gardiens, il était parvenu, en se dissimulant derrière des monceaux de briques, à s'approcher de la cabane où le prisonnier, du moins le croyait-il, était enfermé. Il avait gratté à la porte. N'obtenant pas de réponse, il avait glissé un œil dans la cellule ; elle était vide, le lit était à sa place, le bagage du prisonnier placé dessus.

Il avait poursuivi sa prospection dans la cabane voisine, avec plus de succès. Un autre garde, nommé Limsha, qui avait assuré la ronde avec Lipith le soir de l'attentat, y était enfermé. Il avait dit à Shoukour : « Si c'est mon chef que tu cherches, tu arrives trop tard. On est venu l'embarquer ce matin. Si tu tiens à le voir une dernière fois, le mieux est de te poster sur le pont. Tu auras des chances de le voir passer au fil de l'eau. Mon tour ne tardera guère. Je vais être interrogé demain matin. Qui que tu sois, bonne chance, et rendez-vous sur l'Hamou, quand notre heure sera venue ! »

Le prisonnier faisait allusion au fleuve qui mène de la mort à l'au-delà, paradis ou enfer.

— Il paraissait, dit Shoukour, résigné à son sort et prendre cette perspective sans émotion. Que Mardouk veille sur lui ! Il n'a pas cherché à savoir ce que je voulais à son chef, comme si tout ça lui était indifférent. Je l'ai entendu chantonner, tandis que je me retirais : « Ne regarde pas le destin en face/Si tu ne veux pas mourir foudroyé... » Tu connais cette chanson, toi qui sais tant de choses ?

— Mon grand-père me la chantait. Il l'avait apprise dans sa jeunesse, alors qu'il était esclave d'Abdul. Ce prince d'Arabie n'avait rien trouvé de plus persuasif pour lui suggérer, ainsi qu'à ses compagnons de captivité, de rester soumis et de ne pas rêver d'évasion. Il n'a cessé de la chanter que le jour où, mourant après une chasse au lion, Abdul le fit libérer.

— On pourrait, dit Shoukour, remplacer *destin* par *Warouk*.

Ils attendirent que Balka eût fait ses ablutions rituelles et récité ses prières au pied de la statue de Mardouk pour l'informer du meurtre du gouverneur Shansi, dans la demeure du Syrien. Le vieillard parut ébranlé. Il resta immobile et muet puis se mit à grignoter une grappe de dattes en alignant les noyaux devant lui, comme s'il disposait des soldats avant une attaque.

— Mes enfants, dit-il d'une voix lasse, je ne sais plus que dire ni que faire. J'ai l'impression que nous naviguons sans but précis, et dans la brume. Pouvons-nous poursuivre nos investigations en semant les cadavres sur notre route, en attendant qu'il s'agisse des nôtres ? Avons-nous vraiment le devoir de poursuivre, sachant que nous avons la police de Warouk, pour ainsi dire, sur nos talons ? J'avoue que je suis las et désabusé. J'ai le sentiment que nous sommes allés trop loin et que cette affaire nous dépasse.

— C'est au contraire, dit Shoukour, une raison de continuer. Je n'irai pas jusqu'à dire que cette affaire m'enchante, mais j'en retire beaucoup d'intérêt et, je dois l'avouer, un certain plaisir. Nous y risquons notre vie, soit, mais nous nous sommes proclamés soldats de la vérité – gloire à Shamash ! – et nous n'avons pas le droit de faillir à notre mission. Quant à moi, si vous renoncez, je poursuivrai seul.

— Tu me fais injure, protesta Karim, en croyant que je puisse baisser les bras ! Je te rappelle ma promesse de venger mon père. Rien ne pourrait me décourager. Quant à toi, maître, aussi décidé que tu le sois à faire éclater la

vérité et à venger Mardouk de l'affront qu'on lui a fait, tu devras t'en tenir aux consignes que nous aurons décidées et que nous suivrons à la lettre.

— Soit, soupira Balka. De toute manière, je n'aurais pas tenu longtemps. Ma hanche me fait souffrir et j'ai perdu le souffle de ma jeunesse. Que Mardouk et notre vénéré Nabou vous protègent.

La légère averse qui s'était abattue sur la ville durant cette nuit de Nisan faisait scintiller les hautes cimes des palmiers et monter des pavés et des dalles une légère buée avec des exhalaisons de poussière humide et de crottin.

Dès l'aube, Neti, le nouvel *ourigalou* du temple de Mardouk, avait pris, sur son char à quatre roues, attelé d'un quadriges d'onagres, la direction de l'Esagil pour faire ses premières dévotions au dieu Mardouk.

Avant de se présenter au sanctuaire, il se livra en grelottant, dans la cour encore déserte, aux ablutions rituelles qui, désormais, lui seraient imposées. Si j'échappe au mal de poitrine, se dit-il, c'est que la bonne déesse Goula veille sur ma santé, comme les meilleurs de nos médecins. Signe néfaste : tandis qu'il se laissait bouchonner par un esclave de sa suite, il éternua trois fois.

Encore transi, il se laissa conduire dans le sanctuaire plongé dans une pénombre que traversaient des vols de colombes et de chauves-souris. Les lueurs diffuses des lampes perpétuelles fixées aux murailles par des crochets de métal tremblotaient au moindre souffle. Contre le mur du fond se dressait la statue massive du dieu, ses épaules de diorite noire dessinées par la première clarté du jour filtrant des nuages bas par une imposte. Le regard de pierre verte et de coquille blanche avait perdu son éclat. Seuls quelques bijoux scintillaient sur ses bras et ses jambes dans la clarté des lampes. Le haut du thorax de la statue était toujours voilé, afin de cacher l'absence du pectoral.

Un mauvais frisson agita les épaules de Neti. Il entendit avec déplaisir décroître le raclement de sandales des gardes et des esclaves sur les dalles de pierre blanche. Seul, agenouillé face à l'effigie du dieu, les poings croisés sous son menton, il débita à voix basse les litanies sacramentelles :

— Seigneur tout-puissant et miséricordieux du Ciel et de la Terre, maître de la cité, rempart du royaume, seigneur de tous les sanctuaires, que tes décrets m'accordent la force et la santé, afin que je puisse vénérer ton

sanctuaire. Mets la vérité dans ma bouche et fais que mon cœur abrite de bons sentiments. Ordonne que ma vie soit sauvegardée. Que tous les dieux de l'univers te rendent hommage comme je le fais ce jour, et que...

Il s'interrompit de nouveau pour éternuer et s'apprêta à reprendre sa litanie en se reprochant d'avoir omis des passages, celui notamment où il est question de la création de l'être humain par le dieu, en mélangeant à l'argile vierge le sang du démon Kingou. Cette cérémonie improvisée, mal préparée, lui laissait l'impression de n'avoir pas plus d'importance que la poussière de ses sandales. Il lui sembla que le visage de la parèdre de Mardouk, la bonne déesse Sarpanitou, qui trônait aux pieds du dieu, se plissait d'un sourire ironique.

Il poursuivit d'une voix atone :

— Sarpanitou, la plus éminente des déesses, la plus brillante des étoiles, toi qui sais également punir et pardonner... punir et pardonner... punir...

Pris d'un vertige, il vacilla et s'interrompit. Les formules rituelles lui restaient dans la gorge ou lui échappaient. Il venait d'apercevoir, dans une flaque de jour, entre les joints des dalles, une trace terne, comme du sang séché. Il la gratta de l'ongle, regarda la fine poussière retomber sur ses genoux, et bredouilla :

— ... toi, bonne déesse, qui prends les mains de celui qui souffre, récompenses le juste et abats l'adversaire qui méprise ta puissance, accorde la clémence à ton serviteur, et que la lumière...

Il sentit un voile lui tomber sur les yeux et se laissa glisser, inanimé, sur le sol.

Les négociants, les baladins, les musiciens et les chanteurs des rues avaient du mal, ce matin-là, à attirer le chaland et à maintenir une ambiance joyeuse dans les quartiers du commerce. De retour de la ville orientale où il était allé porter un message de Balka au maître des *shangous* du temple d'Ishtar, l'esclave Goudour en était revenu avec une triste impression : on ne parlait que de perquisitions de domiciles, de rafles et de cadavres retrouvés dans les rues.

Goudour rejoignit le maître et ses deux *shangous* dans le petit jardin suspendu du rempart occidental, celui d'où la vue s'étend sur le fleuve, le pont, et les quartiers misérables de la ville occidentale. Sur l'horizon des palmeraies, un voile de pluie flottait, entre deux risées de soleil.

— On parle, dit-il, d'une échauffourée qui aurait eu lieu aux abords du camp de Nippour, aux premières heures du matin. Des gardes auraient incendié des tentes et volé du bétail. J'ai aperçu la fumée au-dessus du *soukou* et entendu des cris. J'ai tenté de m'approcher, mais les rues étaient barrées par des gardes. On a retrouvé dans le fleuve le cadavre d'un homme égorgé. Il pourrait s'agir du gouverneur de la ville de Nippour, le *shakanak* Shansi.

— C'était bien lui, dit Karim.

— Warouk perd la tête ! ajouta Shoukour. Qu'est-ce qu'il cherche ? À provoquer un soulèvement, une guerre civile ? Quel intérêt pourrait-il en retirer ?

Balka congédia Goudour, se laissa tomber sur un banc et dit d'une voix sourde, en grattant le sable avec la pointe de son bâton :

— Quel rapport Warouk a-t-il pu établir entre l'attentat du temple et les fêtes de l'Akitou ? Pourquoi s'acharne-t-il contre Ourenlil et ses nomades ? Et cette défaillance de Neti, ce matin, devant la statue de Mardouk ? Comment expliquez-vous tous ces événements ? Quel lien entre eux ?

Il se leva et, entre deux merlons dentelés, parcourut le fleuve du regard comme s'il cherchait à déceler au-delà, dans les lointains du désert, une réponse à ses obsessions.

— De plus, ajouta-t-il, ce qui ne laisse pas de me surprendre, c'est le silence et l'inertie du roi. Il ne peut ignorer l'attentat, pas plus que les troubles qui lui ont succédé. Son lieu de résidence, le palais du Nord, n'est pas à une distance telle qu'il ne puisse, de ses jardins, entendre les rumeurs venant de la ville. Pourquoi laisse-t-il Warouk, avec le titre de *pahou*, se conduire en tyran ? N'y a-t-il, dans son entourage, que des créatures à la dévotion de ce monstre ? Et son épouse, pourtant réputée pour sa sagesse et son sens de la justice, pourquoi ne l'informe-t-elle pas de ces événements ?

Après cette courte promenade intra-muros, ils s'apprêtaient à redescendre quand Goudour vint les prévenir qu'une compagnie de gardes venait de faire irruption dans la cour de l'Esagil et que le chef de la police, Gawra en personne, demandait à parler à Balka.

Ce petit homme, presque un nain, mais râblé, nerveux, doté d'une tête énorme par rapport à son corps, se démenait face au grand prêtre Amani, un beau et grand vieillard. Il tournait autour de lui en faisant des gestes, comme un danseur sacré autour d'une stèle votive.

— Que nous veux-tu, demanda Balka, et pourquoi tous ces hommes ? Sommes-nous en état de siège ?

— Ça pourrait venir ! bougonna le nabot. Nous allons devoir effectuer une nouvelle perquisition. Si nous trouvons ce que nous cherchons, je ne donne pas cher de ta peau et de celle de ces deux-là, qui t'accompagnent !

— Et que cherches-tu ?

— Tu le sais aussi bien, sinon mieux, que moi ! Un bijou auquel mon supérieur tient beaucoup. Il collectionne les sceaux-cylindres, en or de préférence. Ne me dis pas que tu l'ignoris.

Il désigna d'un revers de menton Karim et Shoukour.

— Laisse notre maître en paix ! s'écria Shoukour. C'est un citoyen irréprochable.

Gawra fonça sur lui, pointa son glaive sur sa gorge.

— Toi, petit *shangou* de merde, tu as intérêt à te taire si tu ne veux pas te faire tirer les oreilles et botter les fesses ! Puisque tu fais le malin, tu vas sonner l'appel de tous les gens qui vivent et travaillent dans cette enceinte. Fais-toi aider de ton compagnon. Le temps de compter jusqu'à vingt, je veux que tout le personnel soit rassemblé dans la cour. Exécution !

Quand tous les gens de l'Esagil furent réunis, du maître des Sceaux au simple jardinier, Gawra donna l'ordre de visiter de fond en comble tous les bâtiments, sans omettre le temple de Mardouk. Les gardes n'y allèrent pas de main morte, notamment dans la bibliothèque où, au grand désespoir de Balka, ils jetèrent au sol et piétinèrent le contenu des placards et des étagères.

Il gémissait :

— Gawra, de grâce ! Pas ces tablettes : la *Légende d'Etana*, que j'ai eu tant de mal à me procurer ! Le *Poème du Juste souffrant*, cadeau de la reine ! Fais arrêter ce saccage ! C'est un sacrilège ! Je m'en plaindrai au roi !

Il arrêta le geste d'un garde qui s'apprêtait à briser sous sa sandale un recueil d'invocations à Nabou, le dieu des scribes, que tous ses élèves devaient apprendre par cœur, avant même d'avoir taillé leur premier stylet. Il serra le précieux document contre sa poitrine. Gawra le lui arracha des mains en s'écriant :

— Le sceau contre ces tablettes ! Je compte jusqu'à trois !

— Je te répète que j’ignore où il se trouve ! C’est Lipith qui l’a emporté, à ce qu’on dit.

— Lipith... Pauvre Lipith... Il doit naviguer en ce moment sur le fleuve des enfers... Trois !

Il jeta les tablettes contre le mur, où elles se fracassèrent.

Balka se laissa tomber à genoux en gémissant, ramassa quelques débris entre ses mains, comme on puise de l’eau, se barbouilla le visage avec la poussière ocre.

— Cesse de gémir, vieil homme ! s’écria Gawra. Garde tes larmes pour d’autres occasions où elles seront plus justifiées. Et ça ne tardera guère.

Au sortir de la Maison des Écritures, l’attention de Gawra fut attirée par le bruit d’une querelle venant de la cellule de Shoukour. Il s’y rendit précipitamment au moment où les gardes en sortaient en poussant le *shangou*, la lance dans les reins.

— Tu es une forte tête, toi ! dit le chef des gardes. Peut-on m’expliquer ce qui s’est passé ?

Un garde s’était saisi d’une statuette du dieu Nabou, œuvre d’art taillée dans du bois de cèdre, peinte de couleurs vives et incrustée de quelques pierres précieuses. Il s’apprêtait à s’en emparer, quand Shoukour lui avait sauté à la gorge en s’écriant :

« C’est le seul souvenir qui me reste de ma famille ! Je t’interdis d’y toucher ! »

Il y avait eu des cris et un pugilat. Les gardes avaient dû s’y mettre à trois pour maîtriser le robuste *shangou* et le jeter dehors. Le chef se fit expliquer l’algarade. Tourné vers le garde qui avait tenté de s’approprier la statuette, il lui dit d’un ton sévère :

— Je vous avais prévenus, tous autant que vous êtes, que je ne tolérerai pas de vol ! Tu sais ce qui t’attend : le fouet et la prison. Quand à toi, *shangou* de merde, je vais te calmer à ma manière. À genoux !

Le visage tuméfié par les coups, deux mains pesant sur ses épaules, Shoukour fut contraint d’obtempérer. Sur un ordre de Gawra, deux gardes lui maintinrent les mains dans le dos. Le chef ôta de sa ceinture sa cravache et lui en cingla violemment le torse.

— Avoue ! s’écria le nabot. Avoue que tu es complice du voleur du sceau et que tu connais la cachette de cet objet ! Avoue !

Pour toute réponse, un sourire se dessina sur les lèvres de Shoukour. La cravache siffla de nouveau et cingla son visage. Le sang commençait à

poindre, sans que le *shangou* réagît autrement que par ce même sourire qui paraissait figé sur ses lèvres.

— Tu es un obstiné, dit Gawra, mais je le suis plus que toi. Lorsque nous reviendrons te chercher pour te livrer au tortionnaire, tu te montreras sans doute plus bavard. Laissez-le !

— Si un jour je te retrouve, murmura Shoukour, les dents serrées, tu pourras faire ta dernière prière. Maudit sois-tu !

Gawra, d'un coup de pied, le fit rouler sur le sol.

On avait allongé Shoukour sur son lit et on lui avait fait boire une tisane pour calmer sa douleur. Ensuite, Balka l'avait fait conduire à l'infirmierie et avait marmonné quelques prières conjuratoires.

— Tu m'as fait très peur, dit-il. J'ai vu le moment où cette brute te frappait avec son épée. Mais aussi, pourquoi l'as-tu provoqué avec une telle insolence ? Tu te serais excusé, il t'aurait épargné. Ta dernière menace risque de te coûter cher. Il ne la pardonnera pas. Si vous aviez été seuls, il t'aurait tué.

— L'essentiel, ajouta Karim, est que tu aies pu conserver ta statuette de Nabou.

— J'aurais été capable de tuer pour la garder !

Shoukour ajouta :

— Nous n'avons pas intérêt à aller nous promener en ville, et pas davantage à rester ici. Désormais, nous ne sommes en sécurité nulle part, sauf peut-être...

Il proposa à Karim, en attendant au moins la fin des festivités du mois de Nisan, d'aller se cacher dans une cabane située hors les murs, sur la berge d'un canal traversant la grande palmeraie d'Ananeh, au nord de la ville. Il tenait ce modeste bien de sa famille, qui avait déserté sa demeure urbaine pour faire commerce de bois de construction avec les forestiers des monts Zagros, à l'est du royaume. Il s'y rendait de temps à autre avec des amis et des filles pour des parties de chasse ou de pêche et des orgies. Cette banale cahute de roseaux souvent malmenée par le *sam* était entourée d'un jardin potager en friche et d'une vigne morte.

Karim ne partageait pas ce projet.

— Notre place est à Babylone, dit-il. Pars si tu veux. Moi, je reste, par respect pour la mémoire de mon père, et pour le venger. J'ai fait cette

promesse et je m'y tiendrai. Ce n'est pas dans ta cabane que je pourrai agir. L'Esagil est en revanche un excellent poste d'observation pour les événements.

— Fort bien, soupira Shoukour. Je me plie à ta volonté, mon frère. Tu es plus sage que moi. Nous resterons donc.

— Souffres-tu beaucoup ? demanda Balka.

— Suffisamment pour maudire ce chien de Gawra, mais pas assez pour rester au lit.

— Te lever ? Je te l'interdis. Tu as sûrement de la fièvre.

— Oui, dans le cœur, mais c'est une bonne fièvre : celle qu'engendre la colère.

L'idée venait de Balka.

Elle était si simple que les deux *shangous* s'étonnèrent de ne pas l'avoir eue avant lui. Après s'être assuré que la scène n'avait pas de témoin, il sortit le sceau-cylindre de sa cachette de brique, le prit entre le pouce et l'index et le fit tourner dans la lumière pour en examiner les détails.

Il hocha la tête et dit, l'air rayonnant :

— Mes enfants, nous avons peut-être la clé de l'énigme. Pourquoi n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Je vous ai bien dit que mes facultés mentales se dégradaient !

Karim et Shoukour s'interrogèrent du regard.

— Je ne vous apprendrai rien, poursuivit Balka, en vous disant que ce sceau a été fabriqué par un orfèvre. Mais où, par qui et pour qui ? Triple problème et, peut-être, triple raison de renoncer. Est-ce votre avis ?

— Renoncer ? dit Karim. Jamais !

— Il nous reste l'après-midi, ajouta Shoukour. Avec un peu de chance, ce soir nous connaissons l'identité du criminel.

— À la bonne heure ! Pourtant, de la chance, il en faudra. Celui qui se chargera de cette mission courra de grands risques et cela prendra du temps. Il devra rendre visite aux orfèvres du *soukou* et du Merkès pour leur montrer non un moulage du sceau, dont les détails ne sont pas suffisamment précis, mais l'original.

— Je m'en charge ! dit Karim. Si quelqu'un doit prendre des risques, c'est moi ! Toi, avec tes balafres, tu te ferais vite remarquer.

Comme à regret, Balka lui confia le sceau. Karim l'enveloppa d'une étoffe noire, l'entoura d'un fil et demanda à Balka de le glisser dans la

touffe de cheveux nouée d'un ruban qu'il portait sur la nuque, en veillant à ce qu'il ne puisse s'échapper.

Restait à sortir du palais sans attirer l'attention.

On confia à l'esclave Goudour le soin d'examiner les issues principales de l'Esagil. Elles étaient gardées par des hommes que Gawra y avait laissés en faction. Descendre des remparts avec une échelle était dangereux et illusoire. Restait l'ouverture par où, au mois de Tishri, l'automne venu, on faisait rentrer le bois de chauffage et des jarres de naphte pour les lampes. Cette porte basse, bardée de verrous pour éviter les vols, donnait sur une ruelle peu passante courant entre le temple de Mardouk et l'enceinte de la ziggourat, avant d'aboutir d'une part sur le quai proche du pont, et de l'autre sur la voie processionnelle.

— Es-tu certain que cette porte n'est pas gardée ? demanda Karim.

— Je m'en suis assuré, répondit Goudour.

Déguisé en esclave d'une tunique qui lui descendait aux genoux, pieds nus, l'anse d'une petite jarre au poing, Karim parvint sans peine à traverser la Voie sacrée et à gagner le canal pour le suivre jusqu'au Merkès, en s'arrêtant tous les cent pas pour vérifier qu'il n'était pas suivi.

Ce n'était pas une mission facile : des orfèvres, on en comptait une centaine dans la ville. En éliminant ceux qui fabriquaient et vendaient de la pacotille, il en restait une trentaine. Beaucoup de visites pour un seul après-midi.

Après avoir sorti le sceau de sa cachette, le faux esclave déclarait à l'orfèvre, en prêtant à celui qui l'envoyait une identité factice :

— Mon maître, Untel, a trouvé cet objet devant sa porte. Si c'est toi qui l'as fabriqué, tu pourras peut-être me dire à qui il appartient, afin de le lui restituer.

C'était, chaque fois, la même réponse :

— Ça ne sort pas de mon atelier. Va voir chez mon voisin.

Des heures avaient passé quand il s'arrêta devant une boutique du *soukou* tenue par un vieil Élamite auquel il exposa sa requête :

— Mon maître a trouvé cet objet devant sa porte.

L'orfèvre examina le sceau à travers une lentille de cristal et hocha la tête.

— Bel objet, fit-il. Nous ne sommes pas nombreux à fabriquer des cachets de cette qualité, en or massif. Le détail est d'une rare précision. Hum... Je ne vois que l'Assyrien Azirpal pour faire un aussi beau travail.

Tu le trouveras entre le temple d'Ishtar et le Théâtre. Si tu échoues, reviens me voir. Je peux te faire une offre d'achat. Parles-en à ton maître.

Karim le remercia et repartit, l'espoir au cœur.

Il trouva sans peine la boutique de l'Assyrien, mais elle était fermée. Prudemment, il s'informa auprès du tavernier voisin, qui lui répondit :

— Azirpal ? Tu tombes de la lune ! Ça fait trois jours qu'il a décampé sans dire où il allait. Dommage : c'était un bon client. Il venait chez moi tous les jours. Tu n'es pas le premier à le demander.

— Pourquoi et comment est-il parti ?

— Ça, mon garçon, je n'en sais rien. Il a dit à sa femme qu'il était convoqué au siège de la police et qu'il n'allait pas tarder à revenir. Elle l'a attendu jusqu'à la nuit avant de fermer la boutique. Elle ne l'a pas rouverte. Depuis, plus rien ! Reviens demain, on ne sait jamais.

Karim prit le chemin du retour en se disant que la dernière chance qui subsistait de lever le voile du mystère venait de sombrer piteusement. Il restitua le sceau à Balka, qui le replaça dans sa niche de brique.

— Warouk a pensé à tout, soupira-t-il. Il semble qu'il ait à cœur de déjouer tous nos projets et qu'il lise dans nos pensées. S'il ne s'est pas encore débarrassé de nous, c'est sans doute qu'il craint, en allant trop loin, de déclencher un scandale. Le roi comprendrait mal qu'il cherche à t'éliminer, toi, le plus vénérable et le plus illustre maître des scribes de sa capitale.

— Je crains, répondit Balka, que ses scrupules, s'il en a, ne finissent par céder. Il est déjà allé trop loin en lâchant Gawra et ses hommes dans ce lieu sacré. Il n'en restera pas là ! Peu m'importe de mourir, même après de mauvais traitements, mais je regretterais que la solution du mystère qui repose sur nous trois nous échappe. Je dois vous aider à faire éclater la vérité, pour mon roi et pour Shamash, dieu de la lumière !

Le maître ajouta :

— Mes enfants, je ne sais plus que faire. J'en suis au point où je ne dors plus et où, à chaque heure de chaque jour, cette affaire m'obsède. J'ai parfois l'impression que ce qui me reste de raison va m'abandonner.

— Je sais quoi faire, moi, dit Karim. Il faut demander audience au prince de Nippour. J'ai le sentiment qu'il daignera me recevoir, qu'il m'écouterà et, peut-être, qu'il nous apprendra des détails utiles.

— Je n'aime guère ce personnage et les gens qui l'entourent, dit Shoukour. Les nomades sont des bandits dont Babylone a toujours eu à se protéger. Pourtant, si cette démarche peut être utile, tu as ma bénédiction.

— J'y ajoute la mienne, dit Balka.

OceanofPDF.com

Avant de tenter une démarche auprès du prince Ourenlil, Karim avait rendu visite, avec les précautions d'usage, à Shamou. Elle n'avait pas bougé de sa cachette depuis qu'elle avait abandonné sa demeure, et s'y ennuyait. Elle lui avait dit :

— On étouffe dans ce cocon ! Il n'y a que le soir où je peux respirer un peu d'air frais sur la terrasse, et encore, cachée sous un auvent. Rassure-toi, j'y reste peu de temps, car les nuits sont froides. Hier soir, ma tante est venue m'y retrouver. Sais-tu ce qu'elle m'a proposé ? De rester avec elle et, d'ici quelques années, de prendre sa succession ! Je suis sa seule famille, m'a-t-elle dit, et il lui en coûterait de laisser cette affaire florissante à n'importe qui pour en faire n'importe quoi.

— Et que lui as-tu répondu ?

— Qu'elle avait encore une bonne santé, bien des années à vivre et à s'occuper de sa boutique, et que je réfléchirais. Je gagnerais davantage, c'est vrai, mais tu me vois en train de marchander avec les chalands pour un plat à gâteau ou un vase de nuit ?

Shamou avait poursuivi :

— Mon atelier, mon tour, mes pinceaux et mes couleurs me manquent, Karim. Le jour, je travaille à des projets de décoration. La nuit, machinalement, mes mains font le geste de pétrir et de modeler. Je me réveille en sursaut et il me semble revoir ces maudits gardes qui ont violé mon domicile et tout saccagé. Il y avait là des pièces dont j'étais fière, et certaines dont j'ai toujours refusé de me débarrasser, tant elles me tenaient à cœur.

Elle avait ajouté, en le prenant dans ses bras :

— Ta présence surtout me manque, mon cher amour. Je t’attendais, hier soir, sur la terrasse, moite de désir. Reviens cette nuit, je t’en supplie. Je te ferai des caresses que tu ne pourras jamais oublier. Si je tarde trop à revenir chez moi, je mourrai d’ennui.

— On ne meurt pas d’ennui, Shamou. Les affaires qui nous préoccupent trouveront bientôt leur terme, et rien ne m’empêchera de t’épouser, si tu y consens toujours. J’en aurai fini cette année avec l’école des scribes. Je trouverai sans peine du travail chez un armateur, un négociant en bois ou même au palais du roi, et tu m’auras tous les jours à toi.

— Nous aurons des enfants ?

— Rien ni personne ne pourra nous l’interdire. Nous irons faire brûler de l’encens, tous les jours, sur l’autel d’Ishtar et nous appellerons notre premier enfant Tammouz, comme son fils. Car ce sera un garçon, tu me le promets ?

Elle avait éclaté de rire.

— Comment pourrais-je te le promettre, innocent, sans risquer de me parjurer ? En revanche, je prierai pour que ton vœu soit exaucé.

On respirait l’odeur des feux de bois à cent pas du camp de Nippour. Karim y pénétra en suivant le chemin qui longeait l’enceinte orientale et faisait, avec les fossés, le tour des remparts.

Quand il eut déclaré au poste de garde son intention d’obtenir une audience du prince et qu’il se fut présenté comme l’envoyé du maître des scribes de l’Esagil, l’officier de garde hocha la tête et lui fit signe de le suivre.

Des femmes entourées d’enfants nus et de chiens étaient occupées à égorger un mouton. À quelques pas de là, sous les basses branches d’un dattier, un vieillard aveugle dévidait d’une voix pathétique des contes et des légendes, accompagné d’une harpe dont jouait un adolescent aux yeux de faon, au crâne rasé, qui sourit lorsque Karim passa près de lui, et le suivit longtemps des yeux.

Son guide le mena vers une tente de modestes dimensions précédant le labyrinthe où, la veille, l’avait guidé Shansi, l’officier principal du prince. Il chassa les gosses agglutinés devant la tente et réclamant du bel étranger un « petit shée », une piécette, et lui demanda abruptement l’objet de sa visite.

Lorsque Karim eut décliné ses qualités et fait part de sa requête, l'homme se leva et lui demanda de patienter.

Il revint quelques instants plus tard.

— Le prince daigne te recevoir, dit-il, mais tu devras être respectueux, concis et bref dans tes questions. Il a de gros soucis et n'est pas de bonne humeur. As-tu une arme sur toi ?

Il palpa prestement son visiteur, aboya des menaces en brandissant sa cravache pour éloigner les quelques gamins qui n'avaient pas fui, puis dit à Karim :

— Je dois te bander les yeux et te lier les mains. C'est la règle. Précaution indispensable.

Au cours du trajet menant à la demeure du prince, Karim eut l'impression qu'on lui faisait faire beaucoup de chemin pour rien afin de l'égarer. Il passait de l'ombre au soleil, d'une odeur de sauterelles grillées à celle de la bouse. Il était persuadé d'avoir déjà entendu à deux reprises le même chant de flûte des montagnes.

Sans lui enlever son bandeau ni lui délier les mains, l'officier le fit patienter dans une sentine qui puait la peau de chèvre mal tannée. Karim commençait à perdre patience quand des bruits de sandales flagellant l'herbe sèche se firent entendre. Deux hommes vêtus de tuniques brunes et armés comme des guerriers d'une lance, d'une épée plate et d'un arc porté en bandoulière vinrent le prendre pour le conduire à l'audience du prince.

L'endroit où l'on fit entrer Karim, une tente de vastes dimensions, semblait-il, était baigné d'une fragrance entêtante de fumigations et d'une odeur que Karim ne parvint pas à définir et qui rappelait vaguement celle de la pourriture.

Après lui avoir délié les mains et ôté son bandeau, on le fit asseoir sur un tapis moelleux.

Il était seul. Occultés du sol au plafond par des tapisseries, les murs de toile ne laissaient filtrer aucun bruit venant de l'extérieur et maintenaient dans le local une chaleur oppressante. Au fond, dans une niche vaguement éclairée par une lampe posée sur un trépied de bronze, se dressait la statue d'une sorte de dieu de la dimension d'un homme normal, assis, jambes croisées, avec pour tout vêtement une tunique attachée à une épaule par un cabochon de cristal et laissant la poitrine à demi nue sans aucun attribut visible, si ce n'est, semblait-il, un rameau de sauge.

Karim se demanda de quel dieu cette statue pouvait bien être la représentation. Enlil, dieu tutélaire de Nippour ? Son fils, Ninourta ? Quelque divinité de rang inférieur, comme il y en avait une multitude à Babylone ?

Il en était là de ses supputations quand une voix faible mais distincte sortit de la niche :

— Ainsi, tu es Karim, élève de Balka et fils d'Eabani, que les dieux le protègent ? Si j'ai accepté de te recevoir, c'est qu'un de mes fils a été lui-même enseigné par ce maître dans l'art de l'écriture, et qu'un autre de mes fils, après avoir fait ses débuts de scribe dans son collège, a étudié les sciences et la médecine à la Bit-Mouni. Mais, dis-moi : Balka porte-t-il toujours cette grosse loupe sur le front ?

— Seigneur, bredouilla Karim, mon maître n'a jamais eu ce défaut physique.

— Fort bien ! Je voulais simplement éprouver ta loyauté. Tu es donc bien le fils d'Eabani. Je comprends à ta voix que tu n'es guère rassuré. J'affirme que tu n'as rien à craindre de moi. Au contraire. Seules ont peur les créatures indignes de regarder la vérité en face.

— Pardonnez-moi, seigneur Ourenlil, mais si ma voix vous paraît mal assurée, c'est qu'il m'est difficile de m'entretenir avec un personnage qui ne daigne pas se montrer.

Un éclat de rire lui répondit, puis la voix reprit :

— Mais tu ne vois que moi, Karim ! Ce que tu sembles prendre pour l'effigie d'un dieu, c'est moi, le prince de Nippour. Approche-toi. Ma voix est faible et je t'entends mal. Prends ce rameau de sauge, symbole de ma sagesse, en signe d'amitié.

Au comble de la confusion, Karim se répandit en excuses :

— Pardonne à l'humble *shangou* que je suis, indigne de paraître devant toi, lumière de Nippour, étoile du matin, bienfaiteur du monde, gloire des...

La voix sévère l'interrompit :

— Cesse de débiter ces inepties de courtisan ! Réserve-les à ton roi. Il adore qu'on l'encense. Et pardonne-moi de ne pas me lever pour te témoigner mon affection. Mes jambes sont comme mortes. Je souffre depuis des mois d'une gangrène qui, peu à peu, risque de gagner tout mon corps, mais je mourrai avant. J'ai eu l'imprudence de descendre de mon char pour affronter un lion dans les monts Zagros. J'ai fini par le tuer, mais les blessures qu'il m'a faites aux jambes ne guériront jamais. Je crains de ne

pas voir l'étoile Nounga se lever sur Babylone au prochain mois de Nisan, et de ne pas être présent pour les fêtes de l'Akitou, comme je le fus chaque année, depuis ma jeunesse.

— Seigneur, ce que tu me dis là me navre.

— C'est pourtant la vérité. Les dieux me punissent ainsi de mes vices et de mes fautes. Je suis heureux que tu aies décidé de venir jusqu'à moi. Je crois avoir deviné ce qui a motivé cette demande d'audience : les événements qui agitent Babylone sans doute, et ce qui t'y rattache : le meurtre de ton père. Ai-je raison ?

— La vérité parle par ta bouche, seigneur.

— Tu vois ! L'infirme que je suis est bien informé. Shansi, mon *shakanak*, qui était mes yeux et mes oreilles, a payé de sa vie sa curiosité et la tienne. Tu l'as rencontré hier, à ce qu'on m'a dit.

— C'est exact, seigneur Ourenlil. Je devais avoir un entretien avec lui chez le Syrien, mais je n'ai trouvé que son cadavre.

— Shansi était mon meilleur conseiller et mon ami. Tout ce que je sais de ces événements, c'est à lui que je le dois. Quelques heures avant sa mort, il m'a appris le complot monté contre moi. Toute cette agitation volontaire autour de ma personne n'a qu'un but : laisser croire que je ne suis présent aux festivités que pour fomenter un complot destiné à renverser Hammourabi. Il est vrai que nous n'avons pas, depuis la guerre qu'il m'a livrée, les rapports courtois auxquels j'aspire. Il n'a réussi qu'à me ravir quelques centaines de prisonniers pour en faire des esclaves, mais ma principauté est intacte et le restera tant que je vivrai.

— Je te conjure, seigneur Ourenlil, de ne pas faire retomber cette accusation sur notre roi. Il semble avoir renoncé à ses rêves de conquête pour ne s'occuper que de la prospérité de sa ville et de son royaume, améliorer le sort des agriculteurs, fertiliser la terre, creuser des canaux, faire reculer le désert...

— Tu ne m'apprends rien ! En revanche, j'aimerais comprendre les véritables raisons du complot qu'on a fomenté contre moi et mon peuple. Qu'en as-tu appris toi-même ?

— Peu de chose et, pour ainsi dire, rien, seigneur, mais je peux t'aider à élucider ce mystère, si tu me gardes ta confiance.

Karim lui parla de l'échec de l'enquête destinée à retrouver l'orfèvre fabricant du sceau, de la disparition de Lipith, de la perquisition de la veille, de la brutalité de Gawra et de ses hommes...

— Seigneur, ajouta-t-il, je crains pour ta vie. Le *pahou* Warouk ne reculera devant rien pour laisser entendre que les troubles qui agitent Babylone sont dus à ta présence et que l'initiateur de l'affaire du temple ne peut être que toi. En se débarrassant de toi, il se libérerait de toute suspicion. Dans quel but ? C'est ce que j'ignore encore !

— Je suis à l'abri de ses manœuvres criminelles, Karim. Il suffirait que je lève la main pour que la centaine de soldats qu'abrite ce camp prennent les armes. Une bataille rangée dans Babylone, tu imagines cela ? Warouk (que le grand serpent des enfers, Iluyanka, l'avale tout cru !) aurait des comptes à rendre à Hammourabi, et je ne donnerais pas cher de sa peau.

Ourenlil ajouta :

— On m'a parlé de Neti, le nouveau grand prêtre, qui a repris les fonctions de ton père. Il serait complice de Warouk. Je connais cette créature pour l'avoir eue à mon service il y a trois ans. Il est aussi franc qu'un scorpion et capable de tout pour accéder aux hautes fonctions dont il se croit digne. J'ai dû m'en défaire, si bien qu'il ne me porte pas dans son cœur.

Après avoir fait signe que l'entretien était terminé, il dit à Karim :

— Prends cet anneau. Il n'a aucune valeur, mais il te permettra, lorsque tu reviendras, d'éviter les tracasseries qu'on t'a fait subir.

Il ajouta, en passant l'anneau au doigt de Karim :

— Lorsqu'on aura fait la lumière sur cette affaire, je te ferai une proposition. Tu pourrais t'installer dans mon palais de Nippour. Sur mes vingt enfants, il m'en reste huit. J'aimerais leur faire enseigner l'écriture. Les scribes que j'ai recrutés sont des ânes. Tu aurais le titre de maître de la Maison des Écritures et de quoi subvenir à tous tes besoins, avec une belle maison au bord du Tigre et des esclaves. Réfléchis. Tu as le temps de te décider, mais prends garde à ta vie ! Elle ne tient qu'à un fil. Je sais des gens, dans cette ville, qui souhaiteraient te voir flotter, comme mon cher Shansi, dans l'Euphrate avec la gorge ouverte.

Il ajouta :

— Que vas-tu faire du temps qui te reste avant la nuit ?

— M'arrêter à la première taverne venue et m'offrir un bon repas. J'ai l'estomac creux.

Ourenlil saisit deux planchettes de bois et les fit claquer. Il donna au serviteur qui se présenta des instructions pour que l'on traitât son visiteur comme un hôte de marque.

— Pardonne-moi, dit-il, de ne pas te tenir compagnie. En raison de ma santé, je suis tenu à un régime draconien, et je ferais un piètre convive.

OceanofPDF.com

Neti passa une main tremblotante sur son front humide de sueur froide. Le poids des lourds vêtements sacerdotaux dont on l'avait revêtu ajoutait à la gêne occasionnée par la chaleur et lui donnait l'impression de flotter dans la buée brûlante d'un hammam. Lorsque son regard se portait sur l'effigie colossale de Mardouk, il lui semblait que le dieu aux yeux de pierre allait soudain quitter son trône, s'avancer vers lui et l'écraser de sa masse de diorite.

Derrière lui s'étaient rassemblés, pour cette cérémonie d'intronisation, outre les collègues des prêtres, des devins et des exorcistes, bourdonnants comme un essaim, ceux des *sangas*, *shangous*, *masmashous*, *ramkous* et *mahous* attachés au service du temple. Derrière eux se tenait Balka, maître des *shangous*, assisté des professeurs d'écriture, de l'intendant de l'école, Agoum, et du chef des esclaves, Goudour.

En dépit du chasse-mouche qu'il agitait nerveusement et de l'éventail d'apparat qu'un jeune esclave balançait au-dessus de sa tête, Neti paraissait, comme lors de sa première visite au temple, en proie à un malaise dont la chaleur n'était pas la seule responsable. Il se tourna vers le *sanga* Moumou, son secrétaire, qui balançait la cassolette répandant une fumigation d'aloès, et lui dit :

— Je n'en puis plus. Quand cette cérémonie se terminera-t-elle ?

— Patience, murmura Moumou. Elle touche à sa fin.

Durant une heure, sans observer la moindre trêve, Neti avait lu les textes sacrés et chanté la gloire éternelle de Mardouk et de sa parèdre Sarpanitou. Il avait senti, à plusieurs reprises, sa voix s'étrangler dans sa gorge et ses jambes fléchir.

Au malaise physique qu'il éprouvait s'ajoutait une angoisse qui, déferlant en lui par vagues, lui coupait les chemins de la mémoire. Des murmures de réprobation s'élevaient dans l'assistance lorsqu'une omission se produisait dans le récitatif.

Dès son entrée dans le temple, il avait cru à une hallucination en constatant que le pectoral du dieu, la « bêche », était en place, alors que beaucoup, dans son entourage, le croyaient disparu.

Il lui restait, sur la fin de la cérémonie, à procéder aux invocations propitiatoires. Moumou dut le lui rappeler et lui souffler le début :

— O Mardouk, en vérité, tu es le plus glorieux des dieux...

Neti se leva lourdement sur ses jambes ankylosées, répéta machinalement cette première phrase et poursuivit :

— ... le plus glorieux des dieux. Ton destin est sans pareil et ton commandement est tout-puissant. Tu restes notre sauveur. Nous te remettons par cette cérémonie la souveraineté de cette ville...

— ... de ce royaume et de l'univers, souffla le *sanga*.

— ... de ce royaume et de l'univers. N'écoute pas la voix de Tiamat, déesse des enfers ! Écrase les reptiles qu'elle sème sous tes pas. Toi seul dois régner, toi qui as créé l'homme à ton image !

La suite de l'invocation rituelle avait trait à la lutte que le dieu de Babylone aurait de nouveau à mener, armé d'une masse, d'un arc, d'une épée resplendissante et d'un immense filet, contre les créatures de Tiamat : dragons géants, hommes-scorpions et monstres marins. Il aurait de même à se battre contre les cités demeurées insoumises, les princes rebelles de Kish, Sipar, Our, Nippour, qui faisaient régner l'insécurité jusque dans les murs de Babylone.

Neti fit un effort intense afin de se dominer. Il savait ce qu'une nouvelle défaillance signifierait pour lui.

5

La colombe et les vautours

OceanofPDF.com

Cinquième jour des fêtes de l'Akitou

Les prières et les incantations de l'intronisation achevées, les cérémonies de purification se poursuivirent dans l'enceinte sacrée de l'Esagil.

La foule des prêtres passait d'un bâtiment à l'autre, certains procédant à des aspersions d'eau puisée dans l'Euphrate, d'autres se chargeant d'oindre, pouce par pouce, avec de l'huile de cèdre, les montants des portes que le dieu et sa parèdre auraient à franchir. D'autres enfin répandaient de toutes parts un brouillard d'encens, si bien que l'Esagil ressemblait à une gigantesque cassolette. Rien n'avait été épargné, afin que la souillure et le sacrilège dont le sanctuaire avait été l'objet fussent sinon oubliés, du moins occultés.

Conformément au cérémonial, Neti s'était retiré sur une terrasse, en compagnie du *sanga* Moumou et de quelques dignitaires du clergé.

L'étoile Nounga s'éteignit, l'aube pointant au-dessus des remparts de l'Est. Sur le chemin de ronde roulaient déjà des chars de parade empanachés de plumes d'autruche. Le premier rayon éclairant le visage de Neti accusait ses traits et les deux rides profondes qui encadraient sa bouche et tiraient ses lèvres vers le bas. Ceux qui le connaissaient bien disaient qu'en trois jours cet homme robuste avait vieilli de dix ans, comme si ses nouvelles et prestigieuses fonctions, loin de le stimuler, lui avaient fait comprendre la vanité des honneurs.

Il avait surpris les assistants, lors de l'investiture, par son manque d'assurance et de conviction, le son rauque de sa voix brisée à plusieurs reprises et les défaillances de sa mémoire. Moumou affirmait que, de trois

nuits, il n'avait pas dormi, et que toute nourriture lui répugnait. Persuadé qu'un démon avait dû se glisser dans la peau de son maître, il avait convoqué un exorciste. Neti l'avait renvoyé dans une bouffée de colère froide.

Neti avait été, il est vrai, soumis à des épreuves pénibles.

Levé deux heures avant l'aube, accompagné d'une escorte, il avait, l'estomac creux, la tête vide, traversé la ville pour gagner le temple dans le froid nocturne. Nu sur le parvis, agité de frissons, il s'était soumis une nouvelle fois à la coutume de ces bains purificateurs dont il sortait au bord de la syncope, en se demandant comment faisait son prédécesseur, Eabani, pour assumer, malgré son âge et sans faillir, un rituel aussi éprouvant. Peut-être, se disait-il, parce qu'il avait, à défaut d'une santé comparable à la sienne et de sa jeunesse, la foi et la rigueur morale dont lui-même se sentait dépourvu.

Mais aussi, quelle idée avait eue son protecteur, le *pahou* Warouk, de le hisser, en dépit de ses réticences, à cette charge suprême, lui qui n'avait guère brillé par sa foi et ses qualités dans les instances religieuses de Babylone, pas plus que naguère dans l'entourage du prince de Nippour.

La flamme qui tremblotait dans le vent du désert, en haut de la montagne sacrée, s'éteignit. Le soleil rasant dégagea peu à peu de la pénombre l'élan de la gigantesque rampe de la ziggourat qui, partant du centre du parvis, s'élevait jusqu'au premier étage. Depuis la cour de l'Esagil, on n'en voyait que l'extrémité, qu'un prêtre minuscule comme un insecte redescendait lentement en balançant une lampe.

Une main se posa sur l'épaule nue de Neti. Une voix se fit entendre à son oreille :

— Tout est prêt pour le sacrifice, seigneur, dit Moumou. Nous n'attendons que ton bon vouloir.

Des esclaves du temple avaient traîné au milieu du parvis un bouc de belles dimensions, des bribes de foin encore dans sa gueule, et qui avait suivi docilement ses gardiens. Sa tunique roulée autour des reins, le

hiérodoule affecté au sacrifice vérifiait de la pointe du pouce le fil du couteau de bronze affûté sur la margelle du puits voisin.

En ressassant les mots de l'invocation qu'il allait devoir prononcer, Neti avait du mal à détacher son regard de cet animal immonde, puant et stupide, chargé de tous les péchés, fautes et crimes du genre humain.

— Il est temps, seigneur, répéta Moumou.

Il lui jeta un manteau sur les épaules et le précéda vers l'autel du sacrifice, une large pierre plate de basalte gravée sur tous ses bords d'invocations, avec un sillon destiné à laisser couler le sang jusqu'à la cuve.

Le bouc commençait à bêler lamentablement et à donner des signes de nervosité, comme s'il flairait sur la pierre l'odeur du sang. Il fallut le tirer par une corde et cravacher son arrière-train pour qu'il fît ses derniers pas. Plusieurs esclaves furent nécessaires pour le hisser sur l'autel, le renverser sur le flanc et lui lier les pattes.

Il se débattait encore, maintenu par des mains fermes, lorsque le sacrificateur, après lui avoir plongé son couteau dans la gorge et lui avoir ouvert le ventre, en retira le foie qu'il tendit à l'aruspice, un vieillard barbu au front ceint d'un bandeau tissé d'or. Un esclave apporta une tablette de bois sur laquelle le vieux prêtre déposa, à côté de l'organe encore palpitant de vie, un foie factice, en terre vernissée, sur lequel étaient inscrits les signes du code divinatoire.

Le devin se pencha sur l'un, puis l'autre, le nez au ras de la chair et de la terre, comme pour les flairer. Son index courut sur l'organe puis sur l'objet, au-dessus desquels il dessina de vagues signes. Après avoir marmonné quelques mots que nul ne put comprendre, il se mit à psalmodier, ses bras décharnés dressés vers le soleil, proclamant que le dieu Mardouk assurerait le destin de Babylone jusqu'à la fin des temps et accorderait une longue vie au roi Hammourabi et à son épouse.

Les prêtres de toutes catégories accueillirent ces révélations avec des cris de joie et des larmes. Le bas clergé et les serviteurs agitèrent des palmes et entonnèrent le cantique qui allait faire le tour de la ville :

*Gloire à notre roi Hammourabi !
Longue vie au plus puissant souverain du monde
Qui puise sa puissance à l'eau des deux fleuves...*

Lorsque Amani, grand prêtre du collège de Mardouk, s'avança pour lui présenter, dans une coupelle d'or, le sang du sacrifice, Neti eut un geste de recul.

Il avala une gorgée et la vomit.

OceanofPDF.com

Karim ne se lassait jamais du spectacle du fleuve qui, le matin, montrait une animation que la chaleur du jour atténuerait.

Ce matin-là, au sortir d'une nuit passée dans les bras de Shamou, à lui témoigner la constance et l'ardeur de sa passion, il était vidé de ses forces et peu assuré dans ses décisions dont les sursauts se perdaient dans une sorte de brume. Il se reprocha cette impardonnable faiblesse : avoir mêlé l'amour à sa mission.

Avant de regagner l'Esagil, où l'attendaient ses comparses, il s'assit, le dos contre le mur de briques bleues longeant l'Euphrate, et grignota le pain à l'ail que Shamou lui avait préparé.

Près du quai, un pêcheur au cormoran ramait lentement dans son étroite barque de roseaux, ses oiseaux juchés à l'avant, sur une perche. L'aube avait libéré les *kelek*, ces vastes radeaux de bois posés sur des outres en peau de chèvre venus des lointaines collines de l'Assyrie, dont le passage était annoncé à son de trompe. Les bateliers allaient faire débarker leurs grumes à l'entrepôt de l'Aïnbourshabou, avant de remonter à pied vers leur village. Venus de l'autre rive, des pêcheurs se querellaient, au risque de faire dériver la large couffe de jonc qui traînait un filet où frétilait une prise abondante. Une *nave* où s'entassaient des chargements de dattes et de légumes, halée de la berge par des esclaves, peinait à s'extraire d'une nappe de vase.

Lourdement chargées de bastes de linge, de jeunes lavandières saluèrent Karim au passage d'un signe de la main et d'un sourire. Il suivit de l'œil un vol de colombes qui traversait le ciel.

Karim s'arracha à regret à ce spectacle dont la vue, en lui faisant oublier une nuit agitée, le réconciliait avec lui-même.

Une idée lui était venue alors que, la veille au soir, il allait rejoindre Shamou : rendre visite à un grand personnage de l'Esagil, Nourashou, le maître et le gardien des Sceaux. Il se reprochait, de même qu'à ses deux amis, de n'y avoir pas pensé plus tôt. Il pourrait, en y mettant les formes – car Nourashou était réputé strict dans ses fonctions et d'un abord abrupt –, obtenir ce que sa tournée chez les orfèvres n'avait pu lui révéler : le nom du propriétaire du mystérieux sceau-cylindre.

Le maître le fit attendre si longtemps qu'il crut bien que cette audience lui serait refusée. Il était pourtant seul, à cette heure matinale, dans l'antichambre qui communiquait avec le cabinet par une lourde porte de cèdre.

Quand le scribe attaché au service des Sceaux le pria d'entrer, Nourashou était assis, jambes repliées sous lui, devant une longue table basse encombrée de tablettes d'argile auxquelles il paraissait prêter beaucoup d'attention.

Sans daigner lui adresser un regard ni répondre aux salutations respectueuses de son visiteur, il bougonna :

— Que veux-tu, Karim ? Sois bref ! Je n'ai que peu de temps à te consacrer.

Il écouta, sans y attacher beaucoup d'intérêt, semblait-il, l'exposé que Karim lui fit de la situation. De temps à autre, pour marquer son impatience, il grattait son crâne couvert de croûtes rosâtres qui suintaient. Il coupa son interlocuteur au milieu d'une phrase en lui jetant :

— Bien sûr, je suis au courant de cette affaire ! Bien sûr, je sais qu'on a assassiné ton père et qu'il est normal que tu souhaites connaître le nom du coupable ! Mais qu'y puis-je ? Il y a là, sur ces étagères, des milliers de sceaux, de cachets, de lettres de créance... Il faudrait des jours pour retrouver celui que tu cherches. Crois-tu que j'en aie le temps ?

Il ajouta, avec un signe bref de la main :

— Tu peux te retirer. Je souhaite que tu réussisses, mais ce sera sans moi, je le crains.

— Je me permets d'insister, maître. Si tu ne m'aides pas, j'échouerais et le meurtre de mon père restera impuni. Je pensais que cette injustice te révoltait. Je constate qu'il n'en est rien.

Piqué au vif, Nourashou s'écria :

— Ce n'est pas un *shangou* de dernier ordre qui va me dicter ma conduite ! Ton insolence passe les bornes ! Sais-tu qu'il me suffirait de lever la main pour qu'on t'administre une volée de verges ?

— Ça ne changerait rien, maître vénéré. Des menaces de cet ordre, j'en ai reçu plusieurs, sans me faire renoncer à ma résolution. À l'heure qu'il est, je devrais être mort. C'est peut-être par respect pour mon père qu'on m'a épargné.

Nourashou parut ébranlé. Il marmonna en se grattant le crâne :

— Si seulement... si seulement je possédais le corps du délit, le sceau que ton père tenait dans sa paume, peut-être pourrais-je découvrir à qui il appartient.

— La police de Warouk aimerait bien mettre la main dessus, mais il se trouve dans une cachette sûre. En revanche, je puis le dessiner de mémoire, avec tous ses détails. Si tu consens à me confier une tablette...

Nourashou accepta de mauvaise grâce. Il jeta une tablette aux pieds de Karim qui, après avoir choisi un roseau convenablement biseauté et vérifié le moelleux de l'argile, entreprit d'y graver l'image de l'aigle aux ailes déployées et des montagnes qui formaient en traits sommaires le fond du décor.

Lorsqu'il eut sous les yeux cette image fidèle et qu'il l'eut examinée à la loupe, le visage du maître se contracta. Il se frotta vigoureusement le crâne.

— Cela ne me dit rien. Des sceaux avec des aigles ou des vautours, j'en ai des dizaines, et tous à peu près de la même facture. Ta démarche a été inutile. Je le regrette. Maintenant, laisse-moi.

— Pardonne à mon audace, maître, insista Karim. Je sais qu'il te suffirait d'un court moment pour satisfaire ma curiosité. Je ne partirai pas d'ici sans que tu m'aies donné satisfaction. Si tu persistes à me refuser cette faveur, tu pourrais le regretter.

— Des menaces ! Comment oses-tu ?

— Un de mes frères est employé au service des douanes. Il serait surpris d'apprendre que tu te livres à la contrebande des vins d'Assyrie, dont ta cave est pleine, et tenu d'en référer à ses supérieurs, lesquels se feraient un devoir d'en informer le roi. Imagine le scandale ! Ce serait la prison, peut-être la mort. De toute manière, tu serais déshonoré à jamais. Eh bien, que décides-tu ?

— Karim, soupira Nourashou, ce que tu me demandes là est lourd de conséquences pour moi. Oui, je sais à qui appartient ce sceau, mais te

révéler son nom risque de me coûter la vie. J'ai eu, le lendemain de l'attentat du temple, la visite d'un officier de Warouk m'ordonnant, au nom de son maître, de ne révéler à personne le nom du personnage à qui appartient cet objet. Tu seras surpris, comme je le fus moi-même.

Il lâcha, dans un souffle :

— Il s'agit du nouveau grand prêtre de Babylone, Neti.

Ébahi par cette révélation, Karim remercia le maître des Sceaux et lui promit le secret.

Il se retrouva, les jambes flageolantes, dans la cour de l'Esagil, inondée du soleil de la matinée, alors que des esclaves s'occupaient à nettoyer la pierre d'autel des traces de sang laissées par le sacrifice de la bête immonde, dont on avait jeté la dépouille dans le fleuve.

Il approchait de la Maison des Tablettes, où Balka et Shoukour devaient l'attendre, quand un officier de la garde s'avança et lui dit :

— Tu vas me suivre, Karim. Gawra désire te voir.

Un char de parade, attelé de deux onagres pomponnés et doté d'un parasol aux couleurs chatoyantes, vint chercher Balka, à la fin de la matinée, pour le conduire aux cérémonies marquant ce cinquième jour de la fête du Nouvel An.

Il n'avait pu envisager, malgré son âge et ses infirmités, de se dérober à ces festivités, les premières qui allaient se dérouler en présence du roi, enfin sorti de son isolement volontaire. Le maître des scribes avait dû revêtir sa tenue cérémonielle : une tunique blanche à ceinture de fils d'or et d'argent, une écharpe de soie et une tiare en forme de turban.

Il se serait bien passé de cet intermède. Karim n'avait pas reparu depuis la veille au soir et Shoukour, souffrant d'une fièvre consécutive à ses blessures, requerrait sa présence.

Le char, escorté d'une poignée de gardes en grande tenue, le conduisit, pour une première halte, au temple de Nabou, le dieu des scribes, situé près de la porte de Sin, entre les fortifications du Nord et la porte d'Ishtar.

Le grand prêtre de Nabou, Sharka, son bâton sacerdotal au poing, vint au-devant de lui et l'aida à descendre de son char. Il était accompagné des maîtres des scribes de cités voisines : Borsipa, Akkad, Kish et Sipar, tous dans la même tenue que Balka, et abrités par des parasols portés par des esclaves.

Ce n'est pas sur le parvis du sanctuaire dédié au dieu Nabou qu'allait se dérouler la cérémonie, mais sur une rive du fleuve, à un endroit creusé dans le limon de la berge où l'argile et les roseaux, support et instruments de l'écriture, se rejoignent.

Sur la route du sud, la chaleur était atroce. Des nuées de moustiques et de moucheron mêlés à la poussière harcelaient les attelages et

importunaient les fidèles. Il montait de la rive envahie par les herbes un concert stridulant de criquets et de cigales.

Non loin de Borsipa, dont les hautes murailles tremblaient comme de la gelée dans une buée de chaleur, le cortège fit halte devant l'autel où se dressaient les effigies de modestes dimensions du dieu Nabou et de sa parèdre, Tasmétou.

La cérémonie précédant celle de l'après-midi, consacrée au souverain, fut de courte durée : quelques oraisons, l'immersion dans les eaux de l'Euphrate d'une tablette votive destinée à se concilier les faveurs du dieu, quelques hymnes chantés par un groupe d'esclaves...

Alors que Balka, en boitillant, remontait sur son char, Sharka le rattrapa par une manche de sa tunique et lui dit :

— Un officier de police vient de m'apprendre une nouvelle qui m'a bouleversé. Je sais les bons rapports que tu avais avec le gardien des Sceaux, Nourashou.

— Certes. Que lui est-il arrivé ?

— On a retrouvé son corps au début de la matinée, dans son cabinet. Il a été égorgé.

Balka chancela.

— Qui donc avait intérêt à commettre ce crime ?

— Les soupçons se sont portés sur un de tes *shangous* : Karim. Il a été arrêté alors qu'il sortait de la Maison des Sceaux. Il paraît qu'il avait l'air bizarre et la démarche mal assurée. Eh bien, mon ami, qu'as-tu ?

Accroché à la balustrade du char, Balka balbutia :

— Karim ? C'est impossible. Je le connais trop bien pour le croire capable d'un tel acte. D'ailleurs, il ne porte jamais d'arme sur lui et répugne à la violence. Je pense à une machination. Ce ne serait pas la première.

— Peut-être a-t-il voulu venger la mort de son père, ce qui serait dans l'ordre des choses.

— Il ne l'aurait pas fait d'une manière aussi cruelle. Cet acte ne lui ressemble pas.

Peu avant la tombée de la nuit, tout Babylone se porta en direction de l'Esagil et se massa sur les chemins de ronde courant sur les quatre côtés de l'enceinte fortifiée pour assister à la confession publique du roi.

Parti du palais du Nord, le cortège royal avait emprunté la Voie sacrée qui, parallèle au fleuve, traverse la ville, bordée de maisons de notables et de marchands, aux façades ornées de tapisseries et d'insignes du dieu Mardouk. La foule se pressait de chaque côté de l'artère, contenue par des cordons de la police et de l'armée.

Lorsque le char royal aux dimensions imposantes apparut, traîné par un attelage de douze bœufs blancs aux cornes dorées, orné de fleurs, chargé de statuettes des dieux de Babylonie et des plus belles créatures du harem, des acclamations montèrent de la multitude, avec des ululements de femmes, des chants et, ici et là, des quolibets et des sarcasmes.

Entouré de colosses à demi nus brandissant des cassolettes ou portant de vastes parasols à franges de glands dorés, le roi se tenait debout, le visage dissimulé sous une barbe postiche d'un noir de charbon, revêtu d'une tunique de soie constellée de pierres précieuses, coiffé d'une tiare conique scintillante de bijoux.

Le regard fixé sur la façade arrière de l'Etemenanki enveloppée d'orange par les dernières clartés du jour, il répondait à l'enthousiasme de son peuple par un simple geste de la main. Musique en tête, précédé de soldats aux casques coniques, armés de lances, des corps constitués au milieu desquels plastronnait Warouk, debout sur un char attelé de quatre chevaux, le cortège royal pénétra dans l'Esagil par la porte de Ninourta, accueilli par un déferlement d'ovations et de vociférations montant des quatre coins de l'enceinte.

Le char du roi s'arrêta devant la statue du dieu Mardouk, sortie pour l'occasion de son sanctuaire, et se rangea face à la tribune destinée aux dignitaires, sous laquelle, assis au milieu du collège des prêtres, trônait, les traits crispés, le nouvel *ourigalou* : Neti.

La coutume voulait que l'*ourigalou* dépouillât le roi des insignes de sa puissance : barbe postiche, sceptre, armes, pour les déposer aux pieds du dieu en signe d'humilité et de soumission. Puis il devait, à titre symbolique, appliquer un soufflet sur la joue du roi et lui pincer une oreille. Après quoi, à genoux, bras écartés, le roi devait confesser ses péchés contre sa foi et ses injustices contre son peuple.

C'est alors qu'éclata le plus grand scandale qui, de mémoire de Babylonien, eût jamais affecté la vie de la grande cité.

Lorsque le roi se fut dépouillé de sa tiare et de sa barbe postiche, une rumeur profonde se répandit dans l'enceinte sacrée. Ce n'était pas le roi

Hammourabi qui se présentait à la foule mais un personnage en qui on reconnut sans peine son remplaçant, le *pahou* Warouk. Parmi les collègues de prêtres, de scribes et les corps de notables fusa la même indignation.

Elle atteignit son comble lorsque l'on vit Neti, ayant arraché les attributs du faux roi avec une violence inhabituelle, lui parler âprement, visage contre visage, le souffleter et lui tirer l'oreille avec une énergie surprenante.

Il y eut, dans le groupe des prêtres, un mouvement de panique auquel répondirent de toutes parts clameurs et insultes. De qui se moquait-on ? À quoi rimait cette parodie de confession publique ? Pour éviter tout débordement qui eût mis en danger la vie du *pahou*, un cordon de soldats, le glaive au poing, se posta autour de lui.

Indifférent à son geste sacrilège, Warouk sauta sur la pierre sacrificielle et s'écria :

— Gens de Babylone, le roi Hammourabi est indigne de veiller plus longtemps sur cette cité ! Son règne est un tissu de faiblesse, de lâcheté et de mensonge. Il a laissé des princes rebelles, des tribus nomades s'installer dans nos murs et se livrer à des pillages et à des crimes, sans réagir à ces provocations. Enfin, il vous a menti en refusant de vous révéler que le dieu Mardouk, béni soit son nom !, est dépourvu, en ce jour où nous célébrons sa fête, de l'instrument de sa puissance. Oui, gens de Babylone, on a volé cet emblème et le roi ne vous en a rien dit ! Cet objet est une vulgaire copie. Le vrai pectoral, symbole de la puissance de notre dieu, je jure de le retrouver et de punir les coupables !

Comme si la colère montant de la foule lui était indifférente, Warouk, imperturbable, bras écartés, descendit de l'autel où des esclaves conduisirent pour l'immoler un taurillon blanc comme les neiges des monts Zagros.

Lorsque Warouk chercha des yeux Neti, il avait disparu et personne ne put lui dire où il se trouvait. Le visage ravagé par la colère, il arracha une lance des mains d'un soldat et la brisa sur son genou en criant qu'il fallait le retrouver et qu'il prendrait des sanctions contre ceux qui l'avaient laissé s'échapper.

La cérémonie s'acheva dans le tumulte, une partie de la population restant fidèle à son roi légitime, l'autre jugeant qu'il avait failli aux devoirs de sa charge en acceptant cette parodie. Il fallut faire appel à la police et à

l'armée pour disperser la foule et éviter que les échauffourées qui éclataient ne dégénèrent en batailles.

La foule évacuée, les portes de l'Esagil se refermèrent sur la nuit et le silence.

OceanofPDF.com

Shoukour attendait avec impatience le retour de Balka.

Le maître arriva précédé du chef des esclaves, Goudour, portant sur l'épaule un morceau du taurillon sacrifié, dégoulinant de sang, qu'il jeta sur la table du réfectoire. Malgré la fièvre, Shoukour s'était hissé sur la terrasse pour assister à la cérémonie et avait été témoin du scandale qu'elle avait déclenché. Lorsqu'il avait vu arriver Balka, il était encore sous le coup de l'indignation.

— Que signifie cette comédie ? s'écria-t-il. J'ai cru vivre un cauchemar.

— Tu n'étais pas le seul ! répondit Balka. Ce que cela signifie ? Par ce coup d'État, Warouk vient de jeter le masque ! Qu'a-t-il bien pu faire pour duper ainsi la population et mettre l'autorité royale au pied du mur ? Je suppose qu'il a mûri de longue date le projet destiné à déposer Hammourabi pour s'emparer de sa couronne.

Il ajouta :

— Nous allons vivre des jours terribles, je le crains.

Shoukour demanda des nouvelles de Karim. Balka n'avait rien d'autre à lui apprendre que ce que lui avait révélé Sharka lors du culte célébré sur la rive du fleuve : l'assassinat de Nourashou dans la Maison des Sceaux, les soupçons qui pesaient sur Karim, et pour finir son arrestation. Pris dans le flot de la cérémonie royale, il n'avait pu en apprendre davantage.

— Ce qui m'intrigue, dit-il, c'est l'attitude de Neti au cours de la cérémonie du dépouillement du roi. Tout le monde a remarqué la hargne qu'il a manifestée à Warouk et ses gestes brutaux, contraires aux symboles qu'ils doivent exprimer. Je m'attendais à ce qu'il lui crache au visage, ce qui aurait porté le scandale à son comble. Quelle explication donner à cette scène ?

— On peut y voir, de la part de Neti, une réaction contre une promesse mal tenue, une trahison ou un abus de pouvoir... Que sais-je ?

— Nous en saurons sans doute davantage dans les heures ou les jours qui viennent. Avec la fièvre qui agite la ville et les troubles qui se préparent, la vérité finira bien par éclater.

Trop éloigné de l'autel du sacrifice d'où Warouk avait lancé l'annonce de son coup d'État, Shoukour n'en avait rien entendu, si ce n'est quelques échos indistincts répercutés par les murs. Il demanda à Balka de lui en révéler le détail.

— Warouk a profité de la faiblesse d'Hammourabi, resté trop longtemps éloigné de son peuple et trop occupé à rédiger son code, pour prendre le pouvoir. J'ai la conviction qu'il a manigancé le vol de l'insigne de Mardouk pour jeter le trouble dans le peuple, compromettre la suite des festivités et se poser comme un sauveur. Quant au double crime dont le ou les malfaiteurs se sont rendus coupables, il pourra le faire passer pour un événement inattendu. Si Warouk met tant de volonté à retrouver le sceau, c'est qu'il constitue la signature du criminel et que, le criminel dévoilé, il devrait lui-même, en tant qu'instigateur, en supporter les conséquences.

— Reste à savoir, dit Shoukour, s'il a agi de son propre chef ou au service d'un prince étranger.

— Cette hypothèse n'est pas à exclure, dit Balka. Il semble que la fièvre ait stimulé tes facultés mentales. Il est vrai que notre nation est menacée de tous côtés par les convoitises ou les désirs de revanche de princes et de rois qu'Hammourabi a soumis au temps de ses guerres de conquête. Ces rancœurs sont longues à s'éteindre.

— Celles des nomades, notamment. À en croire Karim, Ourenlil n'a pas oublié que notre souverain est venu l'assiéger dans sa ville de Nippour pour la piller, la saccager et en tirer un tribut de prisonniers, dont il a fait des esclaves. Que ce prince veuille se venger, quoi de plus normal ?

— Ourenlil n'est pas en cause, protesta Balka, j'en mettrais ma main au feu ! Les faux soupçons de Warouk ne sont qu'une manœuvre destinée à détourner l'attention de ses propres méfaits. Les tribus nomades dont il est entouré sont remuantes et pas exemptes de reproches, il faut en convenir, mais de là à supposer qu'Ourenlil ait songé à tramer un complot contre Hammourabi, il y a loin.

Ils se firent servir leur repas du soir sur la terrasse, dans la première fraîcheur de la nuit, mais n’y touchèrent que du bout des lèvres. La place de Karim restait vide.

Les rumeurs qui montaient de la ville n’étaient pas celles des jours précédents, alors que la joie s’exaltait autour des feux où brûlaient des effigies de démons, dans tous les lieux publics et jusque sur le parvis des temples. C’était comme un halètement ponctué de ululements de femmes, d’éclats de querelles venant des quais, de piétinements de soldats se portant sur les points chauds. Cette nuit, Babylone dormirait d’un mauvais sommeil. Cette ambiance délétère faisait l’affaire du *pahou* qui venait de se proclamer roi, en songeant qu’on effectue les meilleures pêches en eau trouble.

Et il avait ferré une grosse prise.

Qu’en sera-t-il de la suite des cérémonies ? se demandait Balka. Et comment le roi et son entourage de fidèles réagiront-ils devant cette prise de pouvoir ?

Il avait appris de Goudour, après que ce dernier fut allé aux nouvelles, qu’Hammourabi s’était enfermé dans son palais, entouré de la reine, de son fils aîné, Samsouilouna, de ses astrologues, devins et favoris, avec, pour assurer sa sécurité, les vétérans des forces armées qui lui avaient gardé leur fidélité. Isolé au milieu des scribes qui l’aidaient à rédiger son code et des graveurs qui allaient le reproduire sur un énorme bloc de diorite afin de lui conférer l’éternité, parviendrait-il à se venger de la tentative d’usurpation menée, et réussie semblait-il, par un *pahou* à l’autorité abusive ?

Balka dit à Shoukour, en grappillant des dattes dans la coupe à fruits :

— J’ai fait un rêve étrange, la nuit passée. Les hommes-scorpions de la déesse Tiamat avaient triomphé de Mardouk après une bataille sur une rive du fleuve Houbour. Mais Nabou, le fils de notre dieu, après avoir cherché son père toute une nuit dans les brumes et les roselières du fleuve, écrasait sous ses semelles la vermine qui assurait sa garde et le hissait sur ses robustes épaules pour le ramener à la lumière – ainsi le peuple de Babylone se réveillerait en ignorant cette rupture dans le règne du dieu.

— Qu’il en soit ainsi dans les jours qui viennent, dit Shoukour, et que, de nouveau, Mardouk règne sans partage sur la cité, avec son représentant légitime, notre vrai souverain, Hammourabi.

Ils allaient apprendre, quelques heures plus tard, par l’esclave d’une commerçante du Merkès, la dame Laliya, une nouvelle qui les stupéfia :

Shamou, la compagne de Karim, avait été enlevée par des gardes pour être conduite on ne savait où.

— Elle s'est envolée, dit l'esclave, comme une colombe.

Par-dessus les murailles bordant l'Aïnbourshabou, montant du parvis de la ziggourat, venaient les bruits d'un chantier. On y dressait, au bas de la rampe géante menant au premier étage, les structures des estrades où, le lendemain, seraient présentés à la population les mystères de la Création.

— On ne tardera pas, dit Balka en bâillant, à édifier une autre structure : celle où monteront les traîtres et les criminels.

6

La fête des Fous

OceanofPDF.com

Sixième jour des fêtes de l'Akitou

Ce matin, de bonne heure, un même cri, tombant du sommet de l'Etemenanki, des terrasses des temples et de la porte d'Ishtar, se répercuta aux quatre coins de la cité. Le dieu Mardouk était privé de ses pouvoirs ! Qui allait les lui restituer et permettre que les fêtes se poursuivent ?

Une légion de prêtres venus de tous les temples s'était répandue dans la ville avec des lamentations, en répétant les propos convenus. Devant les cent portes de la ville, de part et d'autre du fleuve, des caravanes venues d'Assyrie, d'Élam et d'Akkad avaient monté leurs tentes depuis la veille et se livraient à leurs dévotions particulières. Les dernières étaient arrivées par le fleuve, sur des barques et des radeaux lourdement chargés.

C'était la foule ordinaire du Nouvel An, celle qui, selon la légende, salue la victoire du dieu suprême sur les forces du mal.

Malgré d'ultimes poussées de fièvre qu'il méprisa, le premier souci de Shoukour fut d'aller rôder autour de la Maison des Sceaux, près de laquelle on avait arrêté Karim. Balka lui avait déconseillé cette promenade dangereuse, mais il n'en eut cure. S'il y avait un espoir, aussi mince fût-il, d'obtenir des nouvelles de son compagnon, il ne pouvait le négliger.

Il poussa ses investigations jusqu'à la demeure de Laliya, la tante de Shamou. Assise sur un monceau de tapis de prière, la grosse dame s'éventait le visage. Il lui demanda si elle avait, depuis la veille, des nouvelles de sa nièce.

— J'aimerais en avoir ! répondit-elle d'une voix larmoyante. Qui sait où elle est et ce qu'on a fait de cette pauvrete ?

Elle raconta qu'un officier de police et deux gardes étaient venus l'appréhender au milieu de l'après-midi, au moment du cortège. Elle avait fait la bête en leur disant qu'ils frappaient à une mauvaise porte. Ils l'avaient giflée, avaient fouillé la maison et fini par la trouver sur la terrasse, cachée sous des nattes de roseaux.

— Ils l'ont emmenée avec eux, pleurnicha la tante. Qu'est-ce qu'elle a pu faire, cette innocente colombe, pour mériter un tel traitement ?

Shoukour, la sueur au front, la fièvre grondant encore à ses tempes, pénétra dans une taverne pour étancher sa soif.

Il se dit que tenter de recueillir des nouvelles de Karim dans la foule qui avait envahi ces quartiers revenait à chercher une paillette d'or dans le fleuve. La bière fraîche lui fit du bien et lui remit les idées en place. Il semblait évident que Karim, arrêté par les gardes, devait se trouver dans la prison du palais, au nord de la ville, et que le seul moyen d'avoir de ses nouvelles était de s'y trouver lui-même.

Il se prit à rire. Cette idée lui paraissait aussi absurde qu'évidente. Cependant, peu à peu, elle s'imposait à lui.

En longeant le canal, puis en franchissant la monumentale porte d'Ishtar, il aboutit aux premières avancées du palais où résidaient, outre les services du roi, ceux de la police, aux mains de Warouk et de son adjoint, Gawra.

L'entrée principale était gardée par des soldats armés de pied en cap, abrités du soleil par des guérites. Un officier à écharpe rouge discutait avec un dignitaire. Shoukour s'approcha d'eux et s'excusa poliment d'interrompre leur entretien.

— Je souhaite, dit-il, parler au roi.

— Et à quel titre, jeune homme ? répondit en souriant l'officier.

— Je suis un *shangou* de la Maison des Écritures. J'ai des choses importantes à lui révéler.

— Tu vas me les dire à moi d'abord. Après, nous aviserons.

— Je regrette : c'est personnel. Seul le roi peut entendre ce que j'ai à lui dire.

— Et moi, ce que j'ai à te conseiller, c'est de passer ton chemin ! Tu as trop bu. Ton haleine sent la bière. Allons, mon garçon, file avant que je ne me fâche.

Shoukour se redressa fièrement, protesta qu'il n'avait bu qu'un cruchon de bière, qu'il en faudrait bien davantage pour l'enivrer, et qu'il maintenait sa requête.

— Ma patience a des limites ! lui lança l'officier. Je te laisse le choix : tu files ou je te fais arrêter.

— Vous n'oseriez pas ! On n'arrête pas un *shangou* sans en référer au maître des Écritures.

— Tu crois ça ? On va bien voir.

L'officier prit l'étrange visiteur au collet et le conduisit au poste de garde où il dut révéler son identité et sa condition.

— Bouclez cet importun ! dit-il. Ou il est ivre, ou il est fou. Je ne crois pas qu'il soit dangereux, mais on ne sait jamais, avec les événements que nous traversons. Ne le brutalisez pas. Quand il aura cuvé sa bière ou retrouvé la raison, vous me le ramènerez.

On disait les pires choses sur les prisons du palais, mais Shoukour n'aurait pu imaginer un tel labyrinthe de briques et des conditions de survie aussi inhumaines pour les prisonniers.

Par d'interminables couloirs et des escaliers larges de deux coudées, suintants d'humidité, on le conduisit à un cachot qui semblait creusé au centre de la terre. À supposer, se dit-il, que Karim fût dans cette immense bâtisse, jamais il ne parviendrait jusqu'à lui. Il avait misé sa sécurité sur un projet dérisoire.

La cellule où on le jeta ne prenait jour que par une étroite imposte donnant sur les fossés. L'entrée ouvrait sur une vaste rotonde en forme d'arène où étaient regroupés les cachots, avec au centre un poste doté de deux gardiens. Replié sur lui-même dans un coin, grelottant, la fièvre fulgurant sous son crâne, il se dit que, si sa captivité devait se prolonger, il laisserait ses os dans cette sentine gluante d'humidité.

Il venait à peine de s'endormir quand la porte vermoulue tourna en grinçant dans sa crapaudine de pierre. Un esclave déposa sur le sol une platée de fèves et une jarre d'eau. Il lui dit avec un accent du Sud :

— C'est bien toi, Shoukour, le *shangou* de la Maison des Écritures ? Alors, tu dois connaître le maître des scribes, Balka ?

— Je suis son élève, pour la dernière année. Le connais-tu toi-même ?

— J'ai eu l'honneur d'être affecté au service des *shangous* il y a quelques années, avant d'être revendu pour une faute vénielle au gouverneur de cette prison. Balka est un homme un peu rude mais au cœur

juste et généreux. Dieu le garde longtemps en vie ! Je ne peux pas te parler plus longtemps. Je n'ai d'ailleurs pas le droit d'adresser la parole aux prisonniers. Mon nom est Aziz, et je suis originaire de l'Arabie.

Il ajouta :

— Il semble que tu aies la fièvre. Si ça m'est possible, je t'apporterai une tisane qui te calmera. En attendant, mange, bois et tâche de dormir.

Lorsque, un moment plus tard, Aziz revint avec une petite jarre de tisane, Shoukour lui demanda :

— Connais-tu, parmi les prisonniers, un certain Karim ?

— On nous l'a amené hier, mais dans un triste état. Il a été battu, mais s'en tirera. J'ignore les raisons de sa présence, de même que de la tienne, d'ailleurs. Tu le connais ?

— Il est, lui aussi, l'élève de Balka, et mon meilleur ami. J'aimerais lui donner de mes nouvelles. Peux-tu te charger d'un message ?

Aziz se gratta la joue en grimaçant.

— Je risque gros, mais je peux essayer.

Shoukour lui demanda son couteau, tailla un morceau d'étoffe dans le bas de sa tunique et s'entailla le poignet. À l'aide d'une brindille de palme arrachée à son grabat et qu'il trempa dans son sang, il signala sa présence à son codétenu avec un mot rassurant.

La réponse ne se fit guère attendre. Elle lui parvint d'une manière identique et par le même intermédiaire. Shoukour apprit avec stupeur que le maître des Sceaux avait révélé à son compagnon le nom du voleur assassin de son père, et qu'il s'agissait de Neti. Shoukour s'apprêtait à rédiger un nouveau message quand un gardien ouvrit la porte et demanda à Aziz, d'un ton rogue, à quoi rimaient ces allées et venues et ces conciliabules.

— Je m'efforce de reconforter ce malheureux, répondit Aziz. Il est malade de la fièvre et cuve sa bière. Je crains qu'il ne s'agite et ne nous cause des ennuis.

— Nous ne le garderons pas longtemps. Il va falloir vider ces cellules. Nous en aurons besoin avec ce que nous allons ramasser cette nuit, dans les tavernes et dans les rues, d'ivrognes et de brigands.

Au sortir de la prison, encore tremblant de fièvre, remis à l'officier qui le renvoya avec une tape dans le dos, Shoukour, aveuglé par la lumière, se frotta les yeux.

La ville semblait cuire à l'étouffée sous un brasier de soleil. À cette heure de l'après-midi, une couleuvre n'aurait pu traverser la Voie sacrée sans risquer d'être rissolée, mais la foule y déambulait sous des vagues de parasols multicolores. Elle allait de la porte d'Ishtar à celle de Mingira, s'assemblait par endroits pour voir et écouter des groupes d'acrobates, des charmeurs de serpents, des danseurs et des musiciens.

La fête des Fous, qui allait marquer un renversement des valeurs et le retour au chaos originel, n'allait pas tarder à ouvrir ses vannes à un délire général.

Du lever au coucher du soleil, la ville serait livrée à une anarchie convenue. Les serviteurs deviendraient les maîtres, les esclaves eux-mêmes, recouvrant leur liberté, en useraient et en abuseraient. Chacun, se libérant de ses contraintes ordinaires, s'abandonnerait aux plaisirs qui lui étaient refusés la veille et le lui seraient le lendemain. Cette situation insolite ne manquerait pas d'engendrer querelles et échauffourées, lorsque certains en prendraient trop à leur aise.

Le maître de la ville, ce ne serait plus ni le dieu, ni le roi, ni le chef de la police, mais un personnage connu seulement de la pègre, un criminel dans l'attente de son supplice, un nommé Hounini, élu roi des Fous. Ce serait pour lui l'occasion de jouir sans frein d'un pouvoir éphémère. Il en profiterait à sa guise sachant que, les fêtes du Nouvel An terminées, il serait pendu après avoir subi le supplice des verges.

Pour la circonstance, revêtu de vêtements et d'insignes royaux factices, il aurait droit à un char de parade qui le promènerait par toute la ville. Il pourrait à son gré faire ripaille dans les tavernes, s'enivrer, s'offrir les plus belles créatures des maisons closes et même choisir sa favorite parmi les prêtresses d'Ishtar.

Lorsque Shoukour retourna à l'Esagil en longeant les murs pour y trouver une étroite frange d'ombre, il vit des auvents de palmes dressés sur le parvis du temple de Mardouk, au milieu d'une animation bruyante. Il n'en fut pas surpris : chaque année, la même cérémonie profanatrice mais tolérée se déroulait dans l'enceinte.

Au milieu de la matinée, la porte d'Ezida s'était ouverte à son de trompe pour livrer passage à l'attelage de quatre onagres conduisant Hounini, le roi des Fous, entouré de sa cour de bouffons et de bouffonnes, à ses premières

libations. Ce n'était que le début d'une longue suite d'orgies auxquelles la foule se mêlerait sans retenue.

Le roi des Fous trônait sous un dais en peau de chèvre, les pieds dans une cuve de bronze dont des esclaves renouvelaient l'eau pour lui garder sa fraîcheur.

Hounini, prince du Chaos, obscur criminel, brute pêchée dans le vivier sordide des prisons, semblait conscient à la fois des derniers honneurs qui lui étaient rendus et de la précarité de sa gloire. Il semblait s'amuser beaucoup mais buvait peu, ayant devant lui une longue perspective de beuveries, et pas de cette liqueur d'agave qui, après quelques gorgées, eût fait de lui une loque inconsciente. Une fille à peine nubile sur les genoux, il picorait quelques dattes, les lui présentait du bout des lèvres, et savourait la bière à petites gorgées, en plaisantant avec ses proches.

Peu avant le milieu du jour, le roi des Fous, une grappe de filles accrochée à lui, abrité du soleil par un parasol que tenait un esclave noir, franchit de nouveau la porte d'Ezida pour s'engager sur la Voie sacrée. Il fit fouetter le quadrigé auquel on avait fait ingurgiter une mixture susceptible de le stimuler et de lui faire supporter un périple harassant. À travers la foule qui s'écartait en hurlant, une course folle s'engagea jusqu'au Merkès d'où, à l'approche du cortège burlesque, montaient des acclamations et des chants profanes :

*Maître du Chaos, délivre-nous
De la misère et des contraintes.
Fais de cette journée un creuset
Où se consumera la tyrannie des rois et des dieux !*

Après le départ du char vers les foules du Merkès, Shoukour se rendit dans la cellule de Balka. Il trouva Goudour allongé en travers de la porte, somnolent, et demanda à voir le maître.

— Je ne te le conseille pas ! répondit l'esclave. Il se repose et il est d'une humeur massacrant. Il m'a demandé d'interdire sa porte à quiconque, fut-ce le roi en personne, sous peine d'être fouetté. Je regrette, c'est la consigne. Reviens avant la nuit. Il consentira peut-être à te recevoir.

Shoukour se retira, le cœur plein d'amertume. Il avala un cruchon de bière avant de repartir vers le Merkès en traînant la jambe, la tête abritée par

un large chapeau de jonc. Pour se frayer un chemin dans la multitude qui progressait dans la même direction il dut jouer des coudes.

Une impulsion subite, tout aussi absurde que l'idée qui lui était venue le matin, le poussait vers le roi des Fous. Il avançait en marmonnant, un peu ivre de bière et accablé par la chaleur que la presse ajoutait à celle du soleil plombant la ville.

Il lui fallut un long moment pour retrouver le cortège du roi des Fous.

L'attelage avait marqué une pause sur le parvis du temple de Sin, déesse de la Lune, aux limites sud du Merkès. Déjà éméché, Hounini palabrait, debout devant ses onagres écumants, insultant les prêtresses qui, groupées devant la porte du sanctuaire, demeuraient insensibles à ses sarcasmes et à ses avances. Des femmes intervinrent comme il s'apprêtait à uriner contre un oratoire garni de statuettes et orné de fleurs, où se consumaient des bâtonnets d'encens.

Shoukour parvint à s'approcher de lui et tenta d'attirer son attention et sa confiance en lui disant :

— Ne tiens pas compte de l'avis de ces pimbêches, Hounini ! Si tu as envie de soulager ta vessie, fais-le sans crainte. N'as-tu pas tous les droits, même celui de faire injure aux dieux ?

— Voilà qui est parler ! s'écria Hounini en lui tapant sur l'épaule. Je vais suivre ton conseil. J'accepte de mourir, mais pas d'un éclatement de la vessie.

Il urina en vacillant, dans les murmures de réprobation des femmes et les rires des hommes. Il dit en se rajustant :

— Je vais maintenant pouvoir boire à ma guise. Merci, l'ami ! Je t'invite sur mon char. Nous allons boire à la mort de Warouk, que Tiamat l'emporte dans son enfer !

— À la mort de Warouk et des gens de sa clique !

— Et que le destin te soit clément ! Tu as, toi aussi, eu affaire à ce brigand ?

— Il a fait de ma vie un enfer.

— Dis-moi qui tu es, mon ami.

— Un simple *shangou*, de l'école du maître des Écritures. Mon nom est Shoukour.

— Ainsi, tu es du collège des scribes ? C'était mon rêve, dans ma jeunesse. Le destin en a décidé autrement.

Ils montèrent sur le char. Hounini lui fit servir du vin de datte et lui dit :

— Je n'ai guère de temps à te consacrer, Shoukour, car, tu vois, je suis très occupé par mes nouvelles fonctions. Je t'accorde trois souhaits, mais d'abord j'aimerais savoir ce qui te fait haïr Warouk.

— C'est une longue histoire. Je l'abrègerai en te disant qu'il a fait emprisonner un *shangou*, mon meilleur ami, Karim, et s'apprête à le faire exécuter, alors qu'il est innocent de ce dont on l'accuse. S'il était en ton pouvoir de le faire libérer, je t'en serais reconnaissant jusqu'à la fin de mes jours.

— Ta reconnaissance, je n'en ai que faire ! Tu sais ce qui m'attend. Ce que tu me demandes est impossible. En revanche, je peux faire beaucoup pour toi. Et d'abord, nous allons boire, dans la même coupe, cette merveille : du vin *shikarou*, de l'Élam. J'en rêve depuis longtemps. Ton deuxième souhait ? J'écoute.

Shoukour trempa ses lèvres dans la coupe que lui tendait le roi des Fous, lequel but à son tour avec une expression extatique.

— Je souhaite, dit Shoukour, avoir une entrevue avec Neti.

— Neti, murmura Hounini. Qui est-ce ?

— Un personnage avec qui j'ai un compte à régler. C'est l'*ourigalou*, le nouveau grand prêtre de Mardouk, un complice de Warouk dans le coup d'État d'hier.

— J'ai entendu parler de cette affaire. Le grand prêtre, dis-tu ? Je crains qu'une nouvelle fois tu ne m'aies demandé l'impossible ! Choisis parmi ces filles qui m'entourent celle qui te plaira. Elle sera à toi jusqu'à la fin des fêtes. Je pourrais même t'offrir une prêtresse. Quant à te faire rencontrer ce Neti, j'avoue que j'en doute.

— Si tu refuses, c'est que ton pouvoir n'est qu'une parodie.

— Si tu crois ça, c'est que tu n'es pas mon ami ! Enfin, tant que je suis encore lucide, je vais essayer. Et ton troisième souhait ?

— Garder ton amitié et ta confiance.

— Tu les as sans réserve !

Hounini héla l'un des gardes chargés de suivre son périple, et lui ordonna de se rendre au palais royal pour prier le grand prêtre de le rejoindre au coucher du soleil dans la taverne du Serpent d'Or, où il comptait finir la soirée et passer la nuit.

— S'il refuse de venir, dis-lui que les chiens de Mardouk lui dévoreront le ventre et que je me charge de faire maudire son nom par tout le peuple de Babylone. Va, et apporte-moi la nouvelle qu'attend mon protégé.

— S’il fait mine de prendre cette invitation à la légère, dit Shoukour, tu ajouteras qu’on aimerait lui faire contempler l’image d’un aigle planant sur des montagnes. Il comprendra, et je serais fort surpris qu’il envoie paître ton émissaire.

Il ajouta :

— Pardonne-moi, Hounini, d’avoir abusé de ton temps et de ta complaisance, mais je dois m’absenter. Nous nous retrouverons ce soir, à la taverne du Serpent d’Or.

— Que Mardouk te protège ! répondit Hounini. J’espère qu’il me restera assez de lucidité pour te reconnaître.

Shoukour passa les quelques heures qui le séparaient de la soirée à dormir, les mains sur la bourse de cuir glissée dans sa ceinture, sous un néflier qui venait de revêtir ses premières feuilles.

À la tombée du jour, moins harcelé par la fièvre, il se dirigea vers la taverne à l’enseigne du Serpent d’Or, située dans le quartier des Élamites, pour la plupart marchands de vin et de liqueurs. Il s’y fit servir une brochette de poisson, une écuelle de pois et une jarre de bière. Il se sentait un appétit féroce, aiguïlé par la perspective de rencontrer Neti et, de nouveau, le roi des Fous.

Il ne s’attendait pas à voir le grand prêtre paraître juché sur un char et entouré de sa garde, mais il fut surpris de constater que, sans doute pour passer inaperçu, Neti avait revêtu une tenue de bourgeois en promenade, caché la moitié de son visage sous une barbe postiche, et qu’il n’était escorté que de deux esclaves désarmés.

Shoukour s’inclina en murmurant les salutations d’usage dues à cet important personnage. Il remercia son visiteur du bout des lèvres et l’invita à quitter ce lieu bruyant et à se retirer dans le jardin attenant, où ils seraient plus à l’aise pour engager la conversation. Ils préférèrent l’un et l’autre rester debout et bavarder en faisant le tour du bassin où, sous une nuée de manne, bâillaient des carpes.

— Je te trouve bien impertinent, mon garçon, dit Neti. Ton message avait un ton comminatoire qui ne convient pas à des rapports entre un grand prêtre de Mardouk et un modeste *shangou*. Néanmoins, je consens à t’écouter. Qu’as-tu d’important à me dire ?

— Tu le sais parfaitement, et tu connais mieux que personne les raisons qui ont incité ton maître, Warouk, à nous harceler, mon compagnon Karim, moi, et quelques autres. Tu as un aigle et des montagnes pour symbole, alors que tu aurais dû choisir un vautour planant sur des marécages.

— Trêve d'impertinence, Shoukour ! Je te le répète : qu'attends-tu de moi ?

— Que nous parlions d'un certain objet qui te manque et que tu aimerais récupérer : celui qui, durant la nuit précédant les fêtes, a été arraché par une victime au cou de son assassin.

Neti interrompit sa marche et laissa échapper un rire qui sonnait faux. Il balaya le sol de la pointe de sa sandale et dit, en reprenant son sérieux :

— Parlons franc ! Tu veux parler du sceau que l'on m'a dérobé pour faire croire à ma culpabilité ?

— Ne me prends pas pour plus sot que je ne suis ! Ce sceau était bel et bien à toi. Tu as fait assassiner le maître des Sceaux, Nourashou, mais, avant de mourir, il a pu révéler à mon compagnon, Karim, une réalité qui t'accuse.

— Je suppose que ce sceau est en ta possession et que tu comptes le monnayer ?

— Il est si bien caché qu'il faudrait détruire la Maison des Écritures de fond en comble pour le retrouver. Le couteau sur la gorge, je n'en révélerais pas la cachette. Quant à me croire capable d'en tirer profit, tu me fais injure ! Nous sommes trois à savoir où il se trouve. Si l'un de nous disparaissait, l'objet en question serait remis à la justice du roi. Ton complice Warouk et toi devriez alors répondre de votre sacrilège et de vos crimes devant le tribunal. Quant au pectoral, nous ignorons ce qu'il est devenu. Tenter de faire accuser de ce forfait le prince de Nippour serait une erreur grossière. De cela aussi, tu devras répondre.

— J'insiste, Shoukour. Remets-moi cet objet et ta fortune est faite !

Shoukour se retourna, pointa le doigt sur Neti et lâcha d'une voix âpre :

— Si tu crois vraiment que c'est l'intérêt qui me guide, restons-en là ! Demain, ton sceau sera entre les mains du roi. Je veux parler d'Hammourabi, bien entendu, pas de son *pahou*.

Neti se laissa tomber sur un banc, les mains crispées sur ses genoux.

— Vas-tu enfin, murmura-t-il, me dire ce que tu veux ?

— Tu as fait emprisonner illégalement Karim et sa fiancée, Shamou. Ordonne leur libération. Demain, avant le milieu du jour, il faudra que tu les

ramènes ici, toi-même, sans armes et sans gardes. Le sceau te sera remis, je t'en donne ma parole, et l'affaire sera close. Tu n'auras plus désormais affaire qu'à la déesse des enfers ou à ton maître, Warouk. Il semble que vos rapports soient tendus, comme beaucoup ont pu le constater lors de la cérémonie d'hier, à l'Esagil.

— Warouk ! Que Tiamat lui arrache la peau ! Dans cette affaire, il s'est servi de moi et n'a accordé aucune gratitude à ma complaisance. Si tu veux savoir où se trouve le vrai pectoral, pas cette grossière copie qui figure sur la poitrine du dieu, c'est à lui qu'il faut le demander. Il s'apprête à répandre le bruit qu'il est parvenu, et lui seul, à le retrouver. Pour lui, ce serait la gloire assurée.

Il ajouta en se levant :

— Il faut me croire, Shoukour : le meurtre des deux prêtres, Eabani et Doungui, était un accident inattendu. Ils se sont trouvés là au mauvais moment et l'ont payé de leur vie.

— Tu n'as pas agi seul, je suppose ? Qui t'a ouvert les portes ?

— Un esclave du temple. Warouk l'a soudoyé puis l'a fait disparaître pour éliminer un témoin. Tu vois qu'il ne recule devant aucun moyen pour parvenir à ses fins.

Il ajouta :

— Karim et sa compagne seront présents demain, ici même, je t'en donne l'assurance. Je vais peut-être te surprendre, Shoukour, mais cette confession m'a soulagé. Depuis la nuit du temple, je vivais comme un somnambule, avec l'impression, à tout moment, que Warouk allait se débarrasser de moi en m'envoyant rejoindre l'esclave, mon complice, dans l'Euphrate...

Il était trop tard pour rejoindre l'Esagil où, le spectacle des mystères de la Création terminé, on avait dû fermer les portes. Shoukour se mit en quête de son joyeux compagnon, Hounini. Il le trouva non loin de la taverne du Serpent d'Or, juché sur une estrade, en train de tenir contre Warouk et sa clique des propos d'ivrogne. Il s'avança et, parvenu au bas de l'édifice, lui fit un signe de la main.

— Viens jusqu'à moi, mon jeune ami, s'écria le roi des Fous, et dis-moi si mon aide t'a été utile !

— Elle l’a été et je t’en sais un gré infini. Désormais, tu peux disposer à ta guise de l’humble serviteur que je suis pour toi. Si tu me demandes de décrocher la lune, je grimperai au sommet de l’Etemenanki et je te la rapporterai !

— Je me moque de la lune, Shoukour ! Toi qui connais les Écritures, tu me raconteras les belles histoires que tu as lues sur tes tablettes, pour que je ne meure pas dans l’ignorance des merveilles de ce monde. Mais d’abord, nous allons mettre à profit ce qui nous reste de nuit pour jouir de mes pouvoirs. Y es-tu prêt ? Alors, prends place près de moi !

Il aboya des ordres, fit servir à Shoukour un gobelet de liqueur de datte, vida lui-même, d’un trait, celui qu’une fille lui tendait et s’écria en tapant dans ses mains :

— Que font les danseuses ? Si elles dorment, réveillez-les ! De même pour les musiciens ! Cette fête est sinistre !

Son visage s’épanouit en voyant les danseuses s’avancer, nues sous leurs voiles que le vent de la nuit faisait palpiter. Il réclama une danse du Pays de la Mer, cette contrée du Delta où les femmes étaient réputées pour leur beauté, le hâle de leur peau et l’ardeur de leurs étreintes. Un chanteur se dressa au milieu des musiciens et lança le premier couplet de la *Nuit des roses* :

*Ana, fille des vents et de la nuit,
Prête son corps au désir qui m’étreint.
L’herbe douce sera notre couche...
Et les roseaux notre ciel de lit...*

Une grande fille brune, les cheveux noués en natte sur sa nuque, se détacha du groupe des danseuses.

Son large visage, ses yeux noirs de khôl étirés vers les tempes, ses joues aux pommettes saillantes, couleur de brique crue, rappelaient une déesse de Nimroud dont les artistes avaient célébré la beauté dans l’ivoire. Soulignés par les arpèges des harpes, le crépitement métallique des crotales et des sistres, la mélodie sauvage du hautbois et le grondement sourd du tympanon, son corps se contractait, se redéployait, ondulait de la tête aux talons, comme s’il s’offrait, avec des tournolements qui, peu à peu, abandonnaient au vent ce qui restait d’étoffe sur elle, jusqu’à la laisser apparaître nue, sans une ombre sur son pubis.

— Cette fille te plaît ? demanda Hounini.
— À qui ne plairait-elle pas ? répondit Shoukour.
— Eh bien, je te souhaite beaucoup de plaisir. Je te l'offre. Elle est à toi pour la nuit.

OceanofPDF.com

7

Neti devant ses juges

OceanofPDF.com

Septième jour des fêtes de l'Akitou

Les mystères de la Création, présentés dans la cour de l'Esagil, se poursuivirent jusqu'au milieu de la nuit, à la lumière des torches et de myriades de lampes à huile de pierre, en présence d'une foule houleuse qui, ayant la permission d'insulter les dieux, les déesses et les personnages légendaires paradant sur l'estrade, ne s'en privait pas.

Elle s'en prenait même, cette foule cosmopolite, au roi Hammourabi, auquel on reprochait son absence, le laxisme de son administration et le mépris qu'il semblait manifester à ces fêtes rituelles, alors que des menaces d'invasion subsistaient, notamment du côté de Nippour. On vilipendait allègrement Warouk, qui en prenait à son aise dans ses fonctions de *pahou* et se voyait comme l'incarnation du dieu de la cité.

Alors que la nuit allait basculer dans le septième jour des fêtes, le dernier épisode des mystères s'ouvrit dans un roulement de tympanons et des éclats de cymbales.

Des esclaves qui portaient au sommet du crâne une touffe de cheveux teints au henné traînèrent sur l'estrade deux mannequins de paille revêtus d'une robe décorée de scorpions et de serpents, comme s'ils venaient de les pêcher dans les marécages des enfers. En faisant mine de les flageller avec des tresses de jonc, ils les firent s'agenouiller et leur lièrent les mains dans le dos, devant un billot sur lequel était posée une hache de bronze.

Un prêtre s'avança jusqu'au bord de l'estrade et s'écria :

— Malheur à toi, Namtar, dieu de la peste ! Malheur à toi, Lamashou, tueuse de nouveau-nés ! L'heure du châtiment a sonné. Que cette hache qui va vous trancher la tête nous préserve de vos méfaits !

Deux esclaves appelés à jouer le rôle de bourreaux inclinèrent la tête des mauvais dieux sur le billot et, dans le roulement des tympanons et le grondement de la foule, la leur détachèrent d'un coup de hache, libérant les jarres qui, en se brisant au niveau du col, répandirent à flots un liquide couleur de sang.

Une voix monta de la foule :

— Bientôt, ce sera ton tour, Warouk !

— Rends-nous notre roi, usurpateur ! reprit une autre voix.

D'autres vociférations se mêlèrent au bourdonnement sourd de la multitude, dans laquelle se dessinaient des mouvements de vagues. Warouk, impassible, sans bouger d'un pouce de son trône, se contenta de sourire.

Lorsque les esclaves eurent soufflé les torches et les lampes de l'estrade, ne laissant dans la cour que la lumière nécessaire à faire s'écouler le public sans bousculades, Neti s'approcha de Warouk, le tira par le fond de sa tunique pour attirer son attention et lui dit :

— Seigneur, il faut que je te parle.

— Tu ferais mieux de me faire apporter à boire. J'ai la gorge sèche comme de la paille. Ce que tu as à me dire, est-ce si important ? Ça ne pourrait pas attendre le matin ?

— Non, seigneur. C'est de la première gravité. Nous avons des mesures à prendre cette nuit même.

— Soit ! bougonna Warouk. Rejoins-moi dans une heure à mon domicile, et ne me fais pas attendre. Outre que la soif me dessèche le gosier, je tombe de sommeil.

— Ce n'est pas seulement de sommeil que tu risques de tomber, murmura Neti.

— Que dis-tu ?

— Rien, seigneur. Je vais demander qu'on te porte de la bière.

Warouk occupait, dans l'enceinte du palais, une vaste demeure dont une partie était affectée à ses services et une autre au secteur pénitentiaire. On ne pénétrait dans ce vaste quadrilatère enclos entre de hautes murailles de brique que par la grande porte de la façade et une poterne sur le flanc oriental. Un poste de garde et un guichetier surveillaient les entrées et les sorties, de jour et de nuit, même lorsque les portes étaient closes.

Les appartements du *pahou* occupaient, sur la partie occidentale, des bâtiments bordant une vaste cour à usage de jardin. Doté d'un bassin en pierre de Ninive encadré d'iris des marais, ombragé de palmiers et de grenadiers, orné de pelouses bordées de sauge, de coriandre et de basilic, envahi par des colombes et des oiseaux chanteurs multicolores, ce jardin abrité des ardeurs du soleil donnait des images de paradis terrestre.

Neti se présenta au palais peu après son maître.

Il le trouva sur la plus haute terrasse, abrité par un auvent de toile qui le protégeait de la première fraîcheur de la nuit, allongé dans une cuve, de l'eau jusqu'à la barbe et la tête renversée sur le rebord comme s'il dormait.

— C'est toi, Neti ?

— C'est moi, seigneur.

— Qu'as-tu donc de si grave à me révéler ? Je parie que tu as décidé de me présenter des excuses pour ta conduite d'hier, au cours de l'hommage à Mardouk ? Tu sais que j'aurais pu te faire saisir par mes gardes et emprisonner ?

— Je le sais, seigneur, et je t'en demande pardon. Ce n'est pas de cet incident que je souhaite t'entretenir, mais d'une affaire plus grave.

Une fille du harem apparut sur la terrasse, portant un plateau chargé de cruches de boissons fraîches, de tranches de pastèque et de pâtisseries. Elle le déposa sur un guéridon et se retira avec une courbette.

— Ordonne à Siduri de se parfumer et de m'attendre, dit-il. Je la rejoindrai sans tarder.

Il ajouta :

— Neti, en attendant, tu vas me tenir compagnie. Goûte ces prunes confites. C'est un délice.

— Je crains, dit Neti, que ce que j'ai à te révéler ne te coupe l'appétit.

Il lui raconta son entrevue avec Shoukour et la proposition qui lui avait été faite. Dans la lumière de la lampe, le visage de Warouk s'assombrit. Il frappa l'eau de son bain du plat de la main, proféra un juron, s'arrosa le crâne et la barbe, puis se redressa lentement.

— Tu vois, soupira-t-il, où nous mène ta maladresse. Une fois de plus, ce soir, tu as agi comme un sot. Tu avais à ta portée cet insolent... Comment l'appelles-tu ?

— Shoukour, seigneur.

— Et tu l'as laissé filer ! Tu n'étais donc pas accompagné ?

— Si, seigneur, de deux gardes vêtus en esclaves, avec un poignard dans la ceinture, mais j'étais comme pris à la gorge. Si j'avais porté la main sur lui, ses complices, qui connaissent la cachette de mon sceau, seraient allés le porter à Hammourabi.

— Hammourabi ! s'écria Warouk. Que me chantes-tu là ? Tu sembles ignorer qu'il n'a plus aucun pouvoir. Le maître de l'armée et de la police, c'est moi ! Si j'en donnais l'ordre, ce que je ferai peut-être demain, il se retrouverait sur le chemin de l'exil.

— Puis-je me permettre de te rappeler que tu n'es maître que d'une partie de l'armée, pas la plus importante, et que ta police donne des signes de mauvaise volonté ? Ouvre les yeux ! Ton pouvoir a des limites.

— Maudit chien ! rugit Warouk. Quand cesseras-tu de me provoquer et de m'humilier ?

— T'informer de la situation, est-ce vouloir te nuire ? Il ne t'en coûte rien de faire libérer ce petit *shangou*, Karim, et sa compagne, Shamou, qui n'est guère dangereuse. Si tu y consens, nous n'aurons plus rien à craindre. Si tu refuses, nous aurons les pires ennuis. Avec ce sceau entre les mains, les juges me condamneront, mais je ne serai pas seul à payer. Tu sais qu'ils ont le sens de l'honneur et sont pour la plupart restés fidèles au roi légitime. Il serait dangereux de prétendre acheter leur complicité.

Warouk s'ébroua, enjamba le rebord de la cuve. En le voyant nu, son torse massif envahi jusqu'aux épaules d'une toison rousse, Neti sourit en songeant que certains le comparaient au dieu du Pays des Cèdres, un géant un peu sot, Houmbaba.

Warouk appela une esclave pour l'éponger et remporter le plateau, auquel il avait à peine touché.

— Tu as raison, j'en conviens, marmonna-t-il. Mais ne nous avouons pas vaincus. Je vais donner l'ordre de faire libérer ces deux prisonniers et de les remettre à ce maudit Shoukour dans le lieu convenu. Je te charge de récupérer le sceau, puis de les faire arrêter. Surtout, ne me dis pas que ta conscience te l'interdit ! L'enjeu est trop important pour nous deux.

— Bien, seigneur, dit Neti, il en sera fait selon ta volonté.

Shoukour se frotta les yeux en bâillant, pressa ses tempes douloureuses et regarda autour de lui d'un air ébahi.

La cour étroite où il se trouvait, il ne la reconnaissait pas. Ces murs de pisé, ce gros prunier planté au milieu, cette porte ouvrant sur une cuisine où brillait la lumière d'un four, cette odeur de fiente, ces volailles qui picoraient le sol en caquetant autour de sa natte, tout cela lui était étranger.

La fille dormait encore, allongée sous une couverture. Il lui secoua l'épaule. Elle tourna vers lui un visage gras de sommeil, où le fard avait coulé. Sans un mot, elle se leva et, en frissonnant, enfila sa tunique de danseuse.

— Sais-tu où nous sommes ? demanda Shoukour. Dans ta maison, sans doute. Ton lit n'est pas très confortable.

— Ce n'est pas ma maison, et je ne sais pas où nous sommes ! répondit-elle. Nous étions ivres tous les deux quand tu m'as entraînée. Nous sommes entrés dans la première cour qui se présentait, voilà tout.

— Bah ! C'est sans importance. En tout cas, merci pour ta compagnie. Je me souviendrai de cette nuit, si la mémoire me revient. Tu m'as épuisé. J'espère que moi-même, je ne t'ai pas déçue.

Elle se contenta de tendre la main.

— Si je t'ai donné du plaisir, cela mérite bien une petite récompense.

Il porta la main à sa ceinture pour chercher sa bourse et ne la trouva pas.

— On m'a volé pendant que je dormais ! s'écria-t-il. Et je crois savoir qui. Il te faudra te contenter de la monnaie que j'avais sur moi et de ma gratitude.

Elle le couvrit d'insultes puisées dans le vocabulaire des bas quartiers, et lui reprocha d'avoir abusé d'elle en sachant qu'il n'avait pas de quoi s'offrir ses faveurs.

— Adieu, lui lança-t-elle, et que les chiennes des enfers te rongent les couilles !

La journée commençait mal pour le *shangou*, d'autant qu'il avait l'impression qu'un étau lui serrait le crâne au moindre geste et à la moindre grimace.

Il alla s'arroser d'eau à une cuve, au milieu des pigeons, et se sentit mieux. Il entra dans l'étable où une vieille femme était occupée à traire sa chèvre et lui demanda dans quel quartier il se trouvait. Ce ne devait pas être loin d'un temple car il entendait, tombant d'une terrasse, l'appel d'un prêtre.

— À ta droite, lui répondit-elle, tu as le Théâtre, et à ta gauche le temple d'Ishtar. Tu es dans le quartier des batteurs de cuivre. Si tu n'entends pas le bruit qu'ils font, c'est que tu es sourd.

— Il me semblait que c'était dans ma tête. Il faut dire que j'avais un peu bu.

— Un peu ? Ben, mon garçon, tu as un sacré toupet ! Vous teniez à peine debout tous les deux, mais, une fois allongés, quel vacarme ! Je n'en ai pas dormi de la nuit.

Elle ajouta, en lui tendant la cuvette d'argile où elle recueillait le lait de sa chèvre :

— Tiens, bois. Il est tout chaud. Ça te remettra peut-être les idées en place.

Shoukour retrouva sans peine le canal où, dans les premiers feux du jour, les maraîchers et les paysans des villages voisins déchargeaient leur marchandise, que des chiens venaient renifler.

Il allait s'engager dans la Voie sacrée, très peu animée à cette heure, quand il devina qu'on le suivait. Non des gardes de Warouk, mais deux hommes, des guerriers qui portaient les longues tuniques brunes des nomades de Nippour et de larges ceintures de cuir, aux cheveux noirs et crépus, rabattus à l'arrière de la tête. Ils n'étaient armés que d'un poignard et d'un glaive au fourreau à franges, en peau de chèvre.

Il s'apprêtait à prendre la fuite pour trouver refuge à l'Esagil quand les deux hommes l'en dissuadèrent. En l'interpellant d'une voix amicale, ils lui dirent qu'ils ne lui voulaient pas de mal et souhaitaient simplement lui parler.

— Nous ne t'avons pas quitté de la nuit, en nous relayant pour dormir un peu, dit l'un des guerriers. Tu ne nous as pas vus car tu étais ivre, ainsi que cette vile créature qui t'accompagnait. Tout ce que nous voulons, c'est te conduire jusqu'à notre camp. Le prince Ourenlil, notre seigneur, souhaite te parler. Ton ami, Karim, n'a pas eu à se plaindre de lui, et toi tu ne regretteras pas de nous avoir obéi. Il y va de ta propre existence et de celle de ton ami.

— Je suppose que vous ne me laissez pas le choix ? soupira Shoukour.

— Non, répondit l'autre guerrier, mais c'est dans ton intérêt.

Le camp des nomades s'éveillait dans la dernière fraîcheur de la nuit, lorsque Shoukour y fit son entrée. Des hommes nus, longs et maigres faisaient leurs ablutions autour d'une cuve en se frottant le corps avec des pains de savon. Une femme portant une odorante panier de galettes d'orge sortant du four lui décocha un sourire. Entre deux tentes, une vieille jetait du grain aux volailles en les appelant d'une voix aigre. Des enfants jouaient en riant à se battre avec des roseaux à massettes.

— Viens ! dit une voix dans son dos. Je suis Shanri, un officier du prince. En acceptant de suivre nos guerriers, tu as fait un bon choix. Ourenlil a appris l'entretien que tu as eu, cette nuit, avec Neti. Il te félicitera de lui avoir tenu tête.

— Tu étais donc présent ? s'étonna Shoukour.

— C'est un des pouvoirs que m'ont accordés nos dieux : être présent partout ! Je plaisante à peine. Si tu n'as pas remarqué ma présence, c'est que j'étais déguisé en femme, avec un masque, à cause de ma barbe. Je t'ai même servi du vin.

Shanri ajouta :

— Laissons au seigneur Ourenlil le temps de finir sa toilette. En attendant, tu pourras te restaurer. Je vais donner des ordres.

Comme on l'avait fait pour Karim, on lui banda les yeux et on lui lia les mains dans le dos pour une promenade jusqu'au logis du prince. Ourenlil était allongé sur un lit de camp, ses jambes tuméfiées, aux chairs éclatées, luisantes d'onguents qui dégageaient une odeur de pourriture et d'herbes aromatiques. Il fit signe à ses médecins de se retirer.

— Pardonne-moi, dit-il, de t'avoir imposé cette visite. Elle était nécessaire, pour ta sécurité comme pour la mienne. Je ne suis pas ton ennemi, tu l'as compris.

— Si mes ennemis me traitaient de cette manière, je ne me plaindrais pas et souhaiterais en avoir beaucoup ! Ton vin *ashikou* est un délice.

— Je tenais à te faire comprendre que le rendez-vous que tu dois avoir avec Neti au milieu du jour, à la taverne du Serpent d'Or, pour la restitution des prisonniers, est un piège !

— Ça par exemple ! s'écria Shoukour. Comment l'as-tu appris ?

— Innocent ! Crois-tu que Neti se laisserait berner aussi facilement ? Il sera là, avec les deux captifs, mais la taverne sera occupée et cernée par des

gardes sans uniforme. Quand tu lui auras remis le sceau, il repartira pour la prison du palais avec trois prisonniers au lieu de deux, et la certitude de n'être plus inquiété.

— J'y ai pensé, dit Shoukour, mais nous avons les empreintes du sceau.

— Des empreintes... Les juges n'en tiendront pas compte. Sans l'original, ils ne peuvent statuer.

— Alors, que me proposes-tu ?

— Cela va de soi : un contre-feu. Je veux dire que, s'ils viennent à notre rencontre avec des renforts, nous ferons de même. Neti va se présenter avec dix ou vingt hommes au plus, tant il est sûr de son affaire. Nous en aurons cinquante, et bien armés. Je reconnais que c'est un coup de dés improbable et dangereux, mais je ne connais pas d'autre solution. S'il faut se battre, eh bien ! nous nous battons. Et les farouches guerriers que sont mes nomades n'y rechigneront pas.

Shoukour resta un moment songeur.

— J'ajoute, dit le prince, que tu n'as pas le choix.

— Puis-je savoir, seigneur, les raisons qui t'ont fait embrasser notre cause ? Quel intérêt peux-tu tirer de la réussite de cette intervention ?

Ourenlil éclata de rire.

— Permets-moi de te dire que ton ami Karim est plus subtil que toi ! Il a dû comprendre, lui, ce qui m'incite à vous aider. Nos intérêts sont liés. Suppose que le coup d'État fomenté par Warouk réussisse. Il ne me resterait plus qu'à replier mes tentes, à regagner mes domaines de Nippour et à attendre qu'il vienne m'y assiéger. Cette perspective figure dans ses projets. Il tient à reprendre les guerres de conquête entreprises naguère par Hammourabi et à mieux exploiter ses victoires. Il commencera par nous, je le sais grâce aux confidences de quelques amis que j'ai dans son entourage.

Il ajouta en agitant une sonnette d'argent :

— Maintenant, tu vas me laisser, je te prie. Je dois me livrer à mes dévotions et recevoir mes officiers. Repose-toi. À voir ta figure, tu en as besoin. La nuit que tu as passée avec Hounini et cette putain ne t'a pas réussi. Tu vois, je suis informé de tes faits et gestes. Bonne chance, mon ami.

Shoukour trouva Balka de fort méchante humeur, en train de se tordre de douleur sur sa couche. Le maître congédia l'esclave qui lui massait les reins et les cuisses et bougonna :

— Ah, te voilà, maudit chien, traître ! J'ai cru que vous m'aviez abandonné, toi et Karim. Pour Karim, je sais ce qui lui est arrivé, mais toi ? Tu es allé faire la fête, sans doute ! Décidément, tu as le vice dans la peau. Estime-toi heureux que je sois dans cet état, sinon tu tâterais des verges !

— Maître, protesta Shoukour, j'ai tenté hier de te rencontrer mais ton esclave me l'a interdit !

— Soit. N'en parlons plus. J'étais fatigué et d'une humeur de fauve. As-tu des nouvelles de Karim ?

— Il est vivant et tu le reverras sans doute ce soir, mais permets-moi de m'élever contre tes reproches ! Oui, j'ai participé à la fête ! Oui, je fus le compagnon de débauche du roi des Fous, mais c'était à mon corps défendant. Grâce à lui, notre affaire est en bonne voie. Je sors de la tente du prince de Nippour...

Il lui raconta sa nuit, en évitant de mentionner ses ébats avec la danseuse. Balka l'écouta en grommelant et lui demanda de l'aider à descendre de la table de massage.

— Pardonne-moi ma sévérité. Ta tactique était audacieuse, mais l'essentiel est qu'elle ait réussi. Tu es moins sot que je ne le croyais. Je vais te remettre l'objet, mais, pour éviter que tu ne le perdes ou que tu ne te le fasses voler en traversant la ville, tu ne sortiras d'ici qu'au milieu du jour. Va te reposer. Si tu voyais ta tête !

Une course de chars avait pris possession de la Voie sacrée lorsque Shoukour arriva sur ses abords. Habillé en hiérodoule, esclave du temple de Mardouk, doté d'une fausse barbe et discrètement escorté de deux robustes esclaves, il se rendit à son rendez-vous, le sceau cousu dans sa ceinture.

Il resta quelques instants à l'ombre des murs de l'Esagil pour assister au spectacle.

Des rois et des princes de Mésopotamie, des montagnes d'Assyrie et du Zagros, des Pays de la Mer et de l'Arabie, avaient envoyé leurs plus belles cavales pour cette épreuve récompensée par une statuette d'ivoire et d'or massif de la déesse Ishtar.

Il arriva au moment où se produisait un incident dramatique. Le quadriges portant les couleurs d'un prince d'Arabie était sur le point de dépasser celui du roi de Mari quand il se retourna. Un des chevaux avait dérapé et entraîné le reste de l'attelage dans sa chute, envoyant le char contre le mur, où il avait éclaté. Projeté au milieu de la piste, le conducteur avait tenté de se relever, mais n'avait pu échapper à l'ouragan qui fonçait sur lui. Déchiqueté, broyé, laminé par les sabots des chevaux et les roues des chars, il ne restait de lui qu'un tapis informe et sanglant.

Au sortir de la Voie sacrée, Shoukour se retrouva dans des quartiers où régnait l'animation ordinaire.

Avant de pénétrer dans la taverne du Serpent d'Or, il fit, avec les deux esclaves, le tour du pâté de maisons sans remarquer de détail insolite. Rien ne semblait trahir la présence des hommes de Neti, pas plus que de ceux d'Ourenlil. Une rumeur de fête venait du quartier du Théâtre, où le roi des Fous devait se donner en spectacle. Il aurait aimé le rejoindre, mais s'éloigner du lieu du rendez-vous aurait été imprudent et dangereux, les rues qu'il devait emprunter pour s'y rendre étant pour certaines des repaires de la pègre et des coupe-gorges.

Il pénétra dans l'auberge et, traversant la grande salle, se rendit au jardin. Assis sur ses jambes repliées, sous un cerisier en fleurs, il ôta sa barbe postiche et se fit servir un gobelet de liqueur de datte.

À peine y avait-il trempé les lèvres que des hommes pénétrèrent dans le jardin et s'alignèrent contre un mur, comme de simples clients. Il reconnut parmi eux l'un des guerriers nomades qui, dans la matinée, lui avaient fait un brin de conduite, et qui cligna des yeux avec un sourire.

Il reconnut, dans un autre de ces hommes, Shanri, l'officier qui l'avait accueilli la veille dans le camp de Nippour et qui, s'approchant, lui annonça qu'un palanquin voilé, porté par quatre colosses, venait de s'arrêter devant la taverne. Karim et Shamou, vêtus de vêtements neufs, en étaient descendus et se tenaient par la main pour traverser la grande salle.

Lorsque Karim aperçut Shoukour, il se jeta dans ses bras en pleurant et lui dit à mi-voix :

— Tiens-toi sur tes gardes. Neti ne vient pas seul. Cette entrevue pourrait bien être un piège.

Shoukour le rassura :

— Tout a été prévu. Ourenlil veille sur nous.

Neti était descendu du palanquin suivant celui des prisonniers. Il ordonna au serviteur qui l'accompagnait de vider le jardin des gens qui venaient de s'y installer, afin qu'il fût seul avec son négociateur. Il dit à Shoukour, avec un mince sourire :

— Pardonne-moi de n'avoir pas prévu de cérémonie avec des musiciens et des danseuses. As-tu l'objet avec toi ?

Shoukour défit sa ceinture, en déchira un coin et en sortit le sceau. Le visage de Neti s'illumina. Il accrocha le sceau à son cou et dit, en désignant Karim :

— Tu vois, j'ai tenu parole. Je t'ai ramené ton ami.

— Je le constate, mais dans quel état ! Tu l'as fait torturer ?

— Comme nous le faisons de presque tous nos prisonniers, sauf des ivrognes qui font du tapage, ou des voleurs de poules, mais ton ami n'a pas eu beaucoup à souffrir : quelques coups de fouet, trois ou quatre ongles arrachés, des coups bénins à la figure... Dans quelques jours il n'y paraîtra plus.

— Ainsi, nous voilà quittes.

— Pas encore, mon garçon. Mon idée était de vous laisser libres, comme je te l'avais promis, mais tu connais Warouk ! Il a décidé de vous garder, sauf la fille qui, elle, ne lui porte pas ombrage. Quelques jours seulement, avant de vous chasser de la ville. Il faut le comprendre : il craint que vous ne puissiez tenir votre langue. Crois bien que je regrette cette décision, mais on ne conteste pas sa volonté sans risquer sa vie, tu le sais. Ainsi donc, toi et ton ami, vous allez me suivre.

— Et si nous refusons ?

Neti éclata d'un mauvais rire.

— J'ai amené avec moi de quoi vous convaincre.

— À malin, malin et demi ! Je ne suis pas venu seul, moi non plus.

— Si tu veux parler de ces deux misérables serviteurs qui t'ont accompagné, ils seront faciles à neutraliser.

— Tu n'y es pas ! Il y a, dans cette taverne et sur les terrasses, une cinquantaine de guerriers d'Ourenlil, et pas des mauviettes. Que je fasse un signe et tu en verras surgir de partout. Regarde vers la terrasse. Selon toi, qui sont ces hommes qui nous observent ? Jette un coup d'œil dans la salle : il y a une vingtaine de nomades, la main sur la garde de leur épée. Alors, Neti, traître, parjure, tu peux te retirer, mais seul. Va lécher la main de ton maître et lui dire de prier Mardouk afin qu'un miracle lui épargne le châtement qui le guette !

Neti, le visage empourpré par la colère, grommela :

— Tu t'en tires à bon compte, mais ta chance ne durera pas ! Tu auras de nouveau affaire à nous, et cette fois-ci, tu n'auras droit à aucune indulgence.

Shanri s'avança vers eux et dit à Neti :

— Nous n'en avons pas fini avec toi. Tu vas me suivre. Le prince de Nippour a deux mots à te dire.

— Ourenlil ? protesta Neti. Qu'a-t-il à gagner dans cette affaire ?

— Plus que tu ne penses.

Il fit signe à ses guerriers. Ils surgirent de la salle et, entourant Neti ivre de fureur, l'entraînèrent au-dehors. Il y eut des clameurs, le bruit d'une altercation et d'une lutte, les hommes de Neti ayant pris les armes pour défendre leur maître.

— Karim, dit Shanri, tu vas raccompagner cette jeune femme chez sa tante. Qu'elle prépare son bagage et quitte la ville au plus tôt, si elle tient à sa sécurité. Tu nous rejoindras ensuite à notre camp. Toi aussi, Shoukour. Je vous laisse une heure.

Conduit sous escorte au camp des nomades, Neti avait été jeté dans une tente gardée, lance au poing, par quelques solides guerriers. Il se morfondait depuis près d'une heure quand des serviteurs du prince virent le chercher. Il se laissa sans protester bander les yeux, attacher les mains et pousser dehors.

On lui fit effectuer une courte promenade avant de l'introduire dans une tente de vastes dimensions où régnait une chaleur suffocante. Quand on l'eut libéré de son bandeau, il parut surpris de voir Karim et Shoukour, accroupis entre des cassolettes fumantes, devant l'étrange statue d'un dieu dont il ne put reconnaître l'identité.

— Neti, dit la statue d'un ton ironique, bienvenue chez le prince de Nippour ! Tu ne sembles pas reconnaître ton vieux maître : Ourenlil. Il est vrai que, depuis le temps où tu travaillais comme scribe dans mon palais, de l'eau a passé sous les ponts des deux fleuves et que nous avons changé. Tu as maigri, à ce qu'il semble. Les soucis, sans doute, mais ils ne font que commencer.

Il fit un signe en direction d'un scribe pour qu'il donne à Neti une tablette d'argile et un stylet.

— Tu vas écrire ta confession, ajouta le prince. Évite les effets de style. Sois bref, concis, et sans phrases ni mots à double sens, s'il te plaît. Tu vas nous raconter tes exploits : pour le compte de qui et comment tu as dérobé le pectoral de Mardouk, puis assassiné Eabani et Doungui.

— Tu m'accuses à tort ! protesta Neti. Tu ne peux rien prouver de ce que tu avances !

— As-tu oublié le sceau ? Pourtant tu le portes de nouveau au cou et il suffirait à te confondre. Écris !

— Je m'y refuse. Tu viens de signer ton arrêt de mort, Ourenlil ! À l'heure qu'il est, la police de Warouk est sur ma trace et ne tardera pas à me retrouver.

— Elle ne se risquera pas jusque dans notre camp. Ça lui est interdit, tu le sais. D'ailleurs, nous avons de quoi l'y faire renoncer.

— Warouk se moque de ce genre d'interdit. On te retrouvera et on te pendra.

— Crois-tu que je craigne la mort ? Mes jours sont comptés. La pourriture qui s'est attachée à mes jambes va bientôt s'attaquer aux sources de ma vie. La mort sera pour moi une délivrance.

Ourenlil fit un nouveau signe. Un colosse à figure et à crinière de lion, vêtu d'un pagne de cuir dans lequel était glissé le manche d'un fouet, se détacha du fond de la tente et s'avança, bras croisés sur sa poitrine. Le prince demanda à Karim de se lever et de se dénuder pour montrer les blessures occasionnées par la torture : le dos labouré de cicatrices encore suintantes, la poitrine tailladée à coups de couteau et portant des traces de

brûlure, les mains mutilées... C'était miracle qu'il fût encore debout et conscient.

— Je jure, s'écria Neti, que j'ignorais le traitement qu'on lui a fait subir, et qui est inhumain ! Je ne suis pas responsable des actes de Warouk !

— Tu es son complice, cela suffit. Écris !

— Tu ne tireras rien de moi.

— Crois-tu ? Lève-toi ! Nouma, ôte-lui ses vêtements et commence par un coup sur les mollets.

Nouma sortit le fouet en peau de buffle large de deux doigts, en fit claquer la lanière et, avec un halètement sourd, en cingla les jambes de Neti qui chancela et grimaça, sans laisser échapper une plainte. Le deuxième cinglon s'enroula autour de ses genoux et l'ébranla. Il se rétablit et, fixant le prince d'un regard provocant, croisa les bras sur sa poitrine. Lorsque le serpent de cuir frappa les cuisses et que le sang jaillit, Neti émit une plainte sourde, les dents serrées, mais ne bougea pas d'un pouce.

— Vas-tu enfin te décider ! s'écria Ourenlil. Ce fouet est un monstre avide de sang. Il peut te réduire en charpie avant de te tuer. Il va remonter pouce à pouce jusqu'à ton visage en t'arrachant des lambeaux de peau. Tu survivras peut-être, mais durant des jours et des semaines tu ne pourras ni t'asseoir ni te coucher, car tu ne seras plus qu'une plaie vivante. Tu imploreras la mort avant de passer devant tes juges, qui t'aideront à en finir.

Il fit observer une trêve au bourreau et, tandis que l'on aidait le malheureux à s'allonger, grimaçant de douleur, sur un lit de camp, il lui demanda par quels abus de pouvoir, lui, simple scribe naguère à son service, avait pu devenir le bras droit du chef de la police d'Hammourabi.

Neti n'eut aucun scrupule à le lui révéler. Après avoir été chassé du collège des scribes de Nippour, il était entré au service du temple de Ninmah, à Babylone. Il avait été remarqué pour sa connaissance de l'écriture par un *temgarou*, un notable enrichi dans le trafic illicite de métaux précieux avec des propriétaires de mines d'Assyrie. En informant Warouk des opérations de contrebande de son maître, il avait acquis sa sympathie, puis sa confiance. Pour lui témoigner sa reconnaissance, Warouk, au prix de quelques passe-droits, l'avait hissé au rang d'*ourigalou* de la déesse Ishtar.

La certitude d'une collusion entre ces deux tristes personnages établie, Ourenlil voulut en savoir davantage sur les intentions du chef de la police, devenu *pahou* puis rebelle à son roi.

— Warouk ne cessait de me répéter que, si nous savions mener notre barque, nous deviendrions, régner, lui sur la police, moi sur le clergé, et avec les solides appuis qu'il avait dans l'armée, les maîtres du royaume. Je suis resté longtemps sceptique, mais il mettait dans ses propos une telle conviction que j'ai fini par entrer dans ses vues.

— Comment un homme aussi subtil que toi, demanda le prince, a-t-il pu tremper dans cet absurde complot ?

— J'étais grisé par son assurance, au point d'en éprouver un vertige ! J'avais ressenti la soif du pouvoir, et il m'offrait l'occasion de l'étancher. Il me disait qu'il rêvait d'un empire, avec l'appui d'un souverain étranger.

— Quel souverain ? dit Ourenli.

— Le pharaon d'Égypte.

Cette révélation tomba comme une pierre dans une mare. Le prince lui demanda s'il plaisantait.

— C'est la vérité, je le jure ! Warouk a reçu l'ambassadeur d'Égypte dans sa maison d'Ananeh, où il se retire durant le mois d'Elul, pour échapper à la canicule. J'ignore ce qu'ils se sont dit, mais Warouk m'a promis des sommes importantes pour participer à ce complot. J'ai d'abord refusé. Avoir le pharaon comme maître me rebutait et m'effrayait.

— Qu'est-ce qui, selon toi, pousse le pharaon à de telles ambitions ?

— De vieilles querelles : l'opposition d'Hammourabi à son expansion vers le ponant, les droits de passage abusifs qu'il fait payer aux caravanes pour l'Indus, des accrochages aux frontières... Que sais-je encore ?

— Tout ça, brigand, nous éloigne de notre propos. Vas-tu enfin te décider à rédiger ta confession ou devra-t-on réduire ta carcasse en charpie ?

— Après tout, répondit Neti, je n'ai plus rien à perdre !

Il posa la tablette sur ses genoux et, avec des grimaces de douleur, commença à écrire.

Huitième jour des fêtes de l'Akitou

Hammourabi fit signe aux femmes qui le massaient de se retirer.

Assis, jambes pendantes, au bord de la planche revêtue d'une épaisse natte de jonc, il fit jouer ses muscles éprouvés par la chevauchée du petit matin dans les marais proches du village de Kweireish. Il s'y était rendu pour chasser le sanglier, en compagnie de quelques serviteurs et des hommes de Warouk qui assuraient de loin sa surveillance. Il but une timbale de jus d'orange et resta un court instant à regarder le lézard immobile sur le rebord de la terrasse, guettant une mouche.

La chaleur commençait à peser, et l'Euphrate à prendre cette couleur de plomb qui annonce la canicule et les orages. Il songea en bâillant à la laie de grande envergure qu'il avait poursuivie dans les roselières où elle tentait de se dérober à la meute. Lorsque la bête s'était retournée avec un grognement de colère ou de terreur pour le charger, il lui avait planté sa lance dans le cou et, descendant de cheval, l'avait achevée en échappant de peu à ses redoutables défenses.

Il demanda à une esclave de lui apporter ses vêtements, un simple drapé de lin, léger comme le vent, et des sandales de fibre, puis il quitta la terrasse pour descendre jusqu'à son cabinet de travail.

Pour profiter de la dernière fraîcheur de la nuit, son secrétaire, le fidèle Sinidinam, s'était attelé très tôt à la tâche. Il leva les yeux de la tablette qu'il venait de recevoir d'un caravanier demandant l'autorisation de faire halte dans un village du sud de Babyлоне, Djumdjura.

Avec un sentiment de gêne, il regarda le roi se diriger vers lui du fond des salles précédant le cabinet. Hammourabi avançait d'une allure souple et

assurée, les pans de son drapé flottant autour de lui, le soleil oblique tombé des terrasses dégageant la forme svelte de son corps.

En dépit des atteintes de l'âge, le souverain de Babylone portait beau : un visage glabre, lisse, d'une teinte chaude de vieil ivoire, un torse puissant, marqué de cicatrices ramenées de la chasse, des bras noueux ornés de larges bracelets d'or rapportés quelques années auparavant, à titre de tribut, d'une guerre contre Mari, l'une des cités rebelles de son royaume.

Le roi s'informa des nouvelles. Elles se faisaient rares. Depuis que Warouk avait pris le titre de *pahou*, il les filtrait avant de les livrer au souverain, ce qui leur ôtait du crédit.

— Elles ne sont ni bonnes ni mauvaises, seigneur, balbutia le secrétaire. Les fêtes se poursuivent sans troubles. On m'a rapporté qu'un terrible accident de char survenu hier a coûté la vie à un fils du roi d'Arabie et à son attelage, qu'on a dû sacrifier. Les gardes ont ramené le roi des Fous, Hounini, dans son cachot et le soignent convenablement avant que tu n'ordonnes sa pendaison, à la fin des festivités. Il n'a pas occasionné de scandales, comme d'autres l'ont fait avant lui. À ce propos, j'ai reçu ce matin des notables qui demandent qu'on lui épargne la mort.

— Ce serait enfreindre la coutume, mais nous prendrons le temps d'y réfléchir en conseil.

Hammourabi s'assit dans son fauteuil de vannerie et dit en se moquant du vieil homme perclus de rhumatismes :

— Qu'as-tu ce matin, Sinidinam ? Es-tu allé te mêler à la fête des Fous, passer la nuit à boire et à coucher avec des putains ? Je te trouve mauvaise mine. Ces distractions ne sont plus de ton âge !

— Tu as tort de plaisanter, seigneur ! Je ne bois que du lait, tu le sais. Quant aux femmes...

— J'ai deviné au premier regard que tu n'es pas dans ton état normal.

Le secrétaire toussa et convint qu'il couvait une contrariété. Il n'avait pas voulu réveiller le roi ni lui faire remettre sa partie de chasse, et pourtant...

— Et pourtant, quoi ? Tu m'agaces, à la fin, avec tes cachotteries.

— Seigneur, Warouk a quitté le palais du Nord, ce matin, à l'aube.

— Eh bien ? Qu'y a-t-il là de singulier ?

— Il est parti avec armes et bagages, et sans doute sans songer au retour.

Siridinam haussa un regard inquiet vers son maître. Hammourabi était sujet à des humeurs qui pouvaient aller de la joie intense à des colères mêlant la glace à la lave. Il avait le sentiment de la justice profondément ancré en lui, mais était fréquemment sujet à des caprices. Ce matin-là, Sinidinam subodorait l'odeur de soufre précédant l'irruption.

Le roi, avec un soupir d'irritation, se leva et, un doigt menaçant pointé vers son secrétaire, lui lança :

— Pourquoi ne m'avoir pas prévenu, âne bête ? On t'aurait annoncé que le feu a pris au palais, tu aurais sans doute agi de même ! Quelle direction a-t-il prise ?

— À la fin de leur service de nuit, des gardes l'auraient aperçu. Certains disent qu'il est sorti par la porte du nord du canal, en direction de Sipar, d'autres affirment l'avoir vu franchir la porte de Shamash et rouler vers Borsipa...

— En bref, hurla Hammourabi, nous ne savons rien sur la fuite de ce vautour !

— Ce qui est sûr, seigneur, c'est qu'il a emporté des coffres de documents, signe qu'il n'a pas l'intention de revenir.

— Tu vas convoquer le capitaine de la cavalerie, lui ordonner d'envoyer des patrouilles vers le nord et vers le sud et de me tenir informé heure par heure. Nous finirons bien par le retrouver. Il ne s'est pas envolé, tout de même, ce vieux brigand !

Il ajouta en se rasseyant, le feu au visage, le ton rogue :

— D'autres nouvelles, Sinidinam ?

— Hélas, oui, seigneur, et pas meilleures : l'*ourigalou* Neti a disparu, lui aussi. Peut-être est-il parti avec Warouk.

— Disparu ? L'a-t-on bien cherché ?

— Il n'a pas reparu à son domicile de toute la nuit, contrairement à ses habitudes. On ne l'a pas trouvé non plus au temple de Ninmah, où il va faire brûler de l'encens tous les matins, pas plus qu'à l'Esagil. Il paraît que, depuis quelques jours, il avait un comportement singulier.

— Qu'est-ce à dire ?

— Je l'ignore. On m'a rapporté qu'il a eu des faiblesses à plusieurs reprises, au cours des cérémonies, qu'il a perdu connaissance et qu'il a tenu d'étranges propos.

— Cet autre vautour n'a pas pu, lui aussi, s'envoler sans prévenir personne ! Fais appeler Gawra ! En temps qu'adjoint de Warouk, il doit

connaître la clé de ce double mystère.

— Hélas, seigneur ! Gawra a dû suivre Warouk dans sa fuite. Il est lui aussi introuvable.

Hammourabi se leva de nouveau et se mit nerveusement à arpenter la salle à longues enjambées.

Il s'avança sur la terrasse où un esclave venait de dérouler un auvent de toile, resta appuyé à la balustrade, l'œil perdu sur l'immensité du fleuve, des palmeraies et des dunes de sable doré annonçant le désert. Il se dit qu'il devait exister un rapport entre ces disparitions, l'affaire du pectoral de Mardouk et le meurtre des deux prêtres dans le sanctuaire.

Et lui, le roi, alors que ces événements se déroulaient, donnait tout son temps à la chasse, à ses plaisirs et à la rédaction de son code ! Comment n'avait-il pas deviné l'émergence de cette lame de fond qui risquait d'ébranler son trône ? Comment n'avait-il pas été alerté par l'étrange attitude de Warouk qui, échelon après échelon, avait fini par détenir un pouvoir égal au sien, ou peu s'en fallait ? Il se dit qu'il s'était trop longtemps tenu à l'écart des affaires du royaume.

Il marmonna en se retournant :

— J'ai failli à mon devoir, Sinidinam, en n'assumant pas pleinement mon métier de roi.

Soudain il s'écria :

— Comment n'y ai-je pas pensé plus tôt ? Derrière ces manigances et ces disparitions, je vois se profiler l'ombre d'Ourenlil. Il ne m'a jamais pardonné le siège et le pillage de Nippour. Il est demeuré un prince rebelle ! Qu'en dis-tu ?

— Je serais moi-même tenté de le croire, mais, à la réflexion, je suis persuadé qu'il n'en est rien. Sa présence aux fêtes de l'Akitou ne démontre nullement qu'il ait eu de mauvaises intentions à ton égard. Il y est présent chaque année, moins pour s'adonner aux offices religieux que pour vendre ses peaux de chèvres, ses tapis et ses bibelots. Si l'on excepte de menus larcins de la part de ses nomades, il se tient tranquille. Sa santé, d'ailleurs, lui interdit les ambitions à long terme. Et il n'a pas songé à prendre la fuite, lui.

— Je persiste dans mon idée. Avant que les fêtes ne prennent fin, il faut que j'en aie le cœur net.

Il ajouta :

— J'allais oublier mes devoirs religieux. Je serai sûrement en retard et les fidèles vont encore se poser des questions.

Le collège des prêtres était rassemblé dans le temple de Mardouk lorsque le roi, juché sur un palanquin porté par quatre colosses noirs achetés à un prince arabe, y fit son entrée.

La cérémonie de ce huitième jour de l'Akitou allait marquer la résurrection du dieu échappé aux hommes-scorpions, aux lions à tête humaine et à la légion infernale des créatures de Tiamat.

Il ne manquait au roi, pour tendre la main au dieu de la cité et le soustraire au chaos originel, qu'à revêtir la barbe postiche, les vêtements chamarrés conçus à cet effet, à coiffer la couronne *shougoura*, à tenir à sa portée le sceptre et la masse d'apparat en pierre verte du Zagros. Pour ces ultimes préparatifs, il se livra aux mains des hiérodules, les esclaves du temple.

Sous le harnachement des lourdes étoffes brodées, la sueur ruisselait sur son torse et son échine. Sous la barbe postiche, son visage était en feu. Il lui semblait que son corps se liquéfiait, malgré le large éventail de plumes qu'un esclave agitait au-dessus de lui. Il tentait d'oublier les nouvelles de la matinée, qui l'avaient bouleversé, pour se concentrer sur sa foi, mais elles persistaient à le harceler.

À défaut de Neti, qui aurait dû réciter des passages du poème de la *Création* au moment du retour, on avait désigné Moumou, qui, par chance, le connaissait par cœur.

Au troisième coup de maillet qui retentit sur le gong de bronze, la grande porte de l'Esagil s'ouvrit à la foule qui s'engouffra sur l'esplanade du temple de Mardouk en agitant ses parasols multicolores.

Des collèges des prêtres des diverses divinités de Babylone et des villes principales du royaume s'installèrent autour de l'estrade où allait se dérouler l'épisode majeur de la vie religieuse de Babylone : après les mystères relatant le combat pour la délivrance du dieu, sa nouvelle intronisation.

Le spectacle débuta au milieu du jour, dans le grondement des tambours *poukou* dont jouait un ensemble de musiciens de Borsipa et d'Akkad, le murmure profond des hymnes sacrés et les aboiements de la meute du temple. Le roi remplit son office avec les mêmes attitudes hiératiques que

chaque année, à la même époque, depuis le début de son règne. Par chance, il durait peu.

En revanche il appréhendait la procession qui devait se dérouler entre l'Esagil et la porte d'Ishtar, sous un ciel d'où semblaient pleuvoir des cendres brûlantes, dernière épreuve avant le retour au palais royal et le bain en présence de ses femmes, mais la plus éprouvante.

À la tombée du jour, alors que son palanquin le ramenait au palais en suivant les quais de l'Euphrate pour éviter la foule, il se sentait si las qu'il s'endormit.

8

Le soleil de Shamash

OceanofPDF.com

Neuvième jour des fêtes de l'Akitou

Warouk était redouté de tout Babylone, des notables civils ou religieux aussi bien que des gens du peuple. Le roi lui-même éprouvait de la défiance et du dégoût pour sa morgue et ses procédés brutaux, mais ne pouvait que se réjouir de la sécurité que le chef de la police faisait régner dans la métropole. Contrairement aux apparences, l'autorité de ce fonctionnaire zélé ne tenait qu'à un fil : Hammourabi était informé par ses ministres des excès de ce personnage, les concussions, les forfaits déguisés en actes de police, les passe-droits dont il usait à sa guise, sûr de l'impunité.

La disparition subite de Neti le mit dans les transes. Tombé dans un piège, son complice, ce naïf, cet imbécile de Neti, risquait de passer aux aveux et d'entraîner sa chute. Le moindre bruit de pas dans l'escalier lui donnait des sueurs froides : il s'attendait à voir à tout moment surgir les gardes et à s'entendre sommer de les suivre dans le cabinet du roi.

Au milieu de la nuit, certain que Neti ne reparaîtrait pas, il avait fait appeler un officier de sa garde personnelle. Il lui avait ordonné de faire préparer un char à quatre roues, avec un solide attelage de chevaux, pour un long voyage. Le véhicule devrait se trouver au petit jour devant la porte donnant sur la façade arrière du bâtiment de la police.

L'officier avait paru surpris.

« Un voyage, seigneur ? Un long voyage, dis-tu ?

— Je dois d'urgence quitter la ville. Nous prendrons la direction du sud. Je veux être à Kish avant la fin du jour. Nous poursuivrons vers le Pays de la Mer et l'Égypte. Rassemble des provisions pour plusieurs jours. Et ne me pose pas de questions, s'il te plaît. »

Après la tempête frénétique qui l'avait balayée le jour de la fête des Fous, la ville avait retrouvé son animation habituelle. On avait vu arriver les dernières caravanes, celles des montagnes de l'Orient, retardées par des tempêtes de sable ou agressées par des pillards.

La nuit suivante, la ville avait retrouvé son calme. On chantait et on dansait encore sur des places et dans des tavernes, mais sans plus de fièvre que lors des grands marchés. Des familles entières, n'ayant pu trouver place dans les auberges ou les caravansérails, dormaient dans les rues, sur des nattes de jonc. Des ivrognes s'égosillaient, un gobelet à la main. On croisait des gardes qui flânaient, le nez au vent.

Après les épreuves du jour précédent, Hammourabi dormit d'un sommeil agité et ne s'éveilla qu'au milieu de la matinée, lorsqu'un rayon de soleil vint caresser ses paupières.

Il fit sa toilette dans la grande cuve, se livra à ses masseuses sans que lui vînt, comme cela lui arrivait souvent, d'avoir envie de l'une d'elles et de lui faire partager un moment sa solitude.

Il se dit que la journée allait être éprouvante, mais pour d'autres raisons que la veille. Un officier de sa garde venait de l'informer de la fuite de Warouk, à la dernière heure de la nuit. Il avait aussitôt envoyé des patrouilles de la police et de l'armée en amont et en aval du fleuve, avec mission de lui ramener le fuyard coûte que coûte et dans les meilleurs délais.

Il pensait qu'on finirait bien par le retrouver, malgré l'avance qu'il avait prise sur ses poursuivants. Warouk aux mains de la police, il allait devoir s'intéresser à son sort et le livrer à sa justice, de même que ses complices, Gawra et Neti, dont on n'avait pas de nouvelles.

Il lui faudrait aussi, ce qui lui semblait dicté par son devoir de souverain, convoquer ces deux *shangous* de l'Esagil, Karim et Shoukour, dont Sinidinam lui avait parlé, et sans qui les deux brigands auraient peut-être réussi leur complot. Quant à Ourenlil, contre lequel il nourrissait toujours des préventions et de la méfiance, il se dit que son heure viendrait, le cas échéant.

L'officier était parti avec un groupe de cavaliers en direction du sud, déployant ses hommes dans un large rayon pour fouiller les huttes de

pêcheurs, les palmeraies et la moindre agglomération. Un briquetier des environs de Borsipa leur avait appris que tôt dans la matinée, alors qu'il pétrissait avec ses pieds l'argile et la paille de ses briques, il avait vu passer un char à quatre roues, de grandes dimensions, accompagné de cavaliers, qui se dirigeait à vive allure vers le sud en suivant la branche occidentale de l'Euphrate.

Une heure plus tard, un aubergiste leur avait appris qu'un char s'était arrêté devant sa porte. Un homme en costume de voyageur avait consommé des poissons grillés, des fruits, et lui avait demandé à quelle distance il se trouvait de Kish. Le portrait qu'il en avait fait correspondait à Warouk.

Au milieu du jour, l'officier et ses hommes étaient parvenus en vue du cortège signalé par un nuage de poussière et le scintillement des lances sous le soleil. L'officier avait rassemblé ses hommes et leur avait donné l'ordre d'ôter leur casque, de cacher leurs armes et de ne pas quitter des yeux les fuyards qui allaient sûrement s'arrêter pour observer une halte.

Il ne s'était pas trompé. Warouk et sa suite, une dizaine d'hommes au total, avaient choisi de faire reposer l'attelage du char et leurs montures dans un village de pêcheurs aux cabanes de pisé. Ils s'étaient approchés avec précaution et, alors que les fuyards allumaient des feux pour cuire leurs aliments, ils avaient chargé. Surpris par cette attaque tombée sur eux comme une tornade de *sam*, les gardes de Warouk n'avaient pas eu le temps de faire usage de leurs armes.

Les patrouilles envoyées par le roi retournèrent à Babylone dans la lumière du soir, Warouk allongé sur une litière, dans son char à quatre roues, au milieu de ses bagages, blessé mais bien vivant.

Au moment de l'attaque, sachant ce qui l'attendait, il s'était plongé un glaive dans la poitrine. La lame avait glissé sur une côte et manqué le cœur.

Ourenlil prit la tablette d'argile des mains de Neti, la lut et hocha la tête.

— C'est bien, dit-il. Rien n'y manque. J'aurais aimé que tu ajoutes que je n'ai, en aucune façon, trempé dans vos manœuvres, mais cela semble évident.

Il poursuivit :

— Je vais te faire soigner par mon médecin et mes femmes, afin de te présenter aux juges dans de bonnes conditions. Si tu continues à perdre ton sang, tu seras bon à jeter dans l'Euphrate. Ça nous priverait d'un beau procès.

— Je me défendrai ! protesta Neti. Je dirai que je n'ai été complice de Warouk que sous la menace, que j'ai agi sous son influence, qu'il m'avait fait boire une drogue. J'étais si peu conscient de la gravité de mes actes qu'en m'éveillant de cette sorte de cauchemar, j'en étais troublé au point de défaillir. Je me sentais emprisonné comme dans un filet. Plus je me débattais pour m'en dégager, et plus ses mailles se resserraient sur moi. Tu voudrais faire de moi un coupable alors que je suis une victime !

— Victime ? Oui, de ton ambition ! Garde tes arguments pour la justice, Neti. De toute manière, tu n'échapperas pas au châtement suprême.

Karim prit Shamou par la main et l'entraîna hors de la taverne du Serpent d'Or. Un peu ivres de leur liberté retrouvée, ils pénétrèrent dans le Merkès en marchant comme des somnambules, sans prêter attention à la complainte des mendiants et aux sollicitations des marchands.

— Où m'emmènes-tu ? demanda Shamou.

— Chez ta tante. Laliya doit être morte d'inquiétude. Après, je te reconduirai chez toi et je te veillerai cette nuit.

— C'est plutôt moi qui veillerai sur toi, pour te soigner. C'est un miracle que tu sois encore vivant.

La tante faillit s'évanouir de joie en les voyant paraître, main dans la main et souriants.

— Par Ishtar, s'écria-t-elle, je vous croyais en enfer !

— Karim en revient, ma tante. Moi, je suis restée à la porte. Ne me demande pas pourquoi j'ai été arrêtée, emprisonnée, libérée. Je suis incapable de te le dire.

— Je t'expliquerai, dit Karim. Shamou va de nouveau te quitter mais, cette fois-ci, pour retourner chez elle.

— Ils t'ont mise dans un bel état, ma nièce ! Ces pieds nus, ces cheveux en désordre... Quant à toi, Karim, je te conseille de consulter un médecin. Tu n'es pas beau à voir ! Mais j'y pense : vous devez avoir faim et soif. Je vais vous préparer un repas.

— N'en fais rien, ma tante. Les nomades y ont pourvu.

— Les nomades ? Qu'alliez-vous faire chez les nomades ? C'est eux qui vous ont mis dans cet état, je suppose ?

— Non, répondit Karim, mais ceux qui, comme toi, les méprisent et s'en méfient.

En arrivant devant sa maison, Shamou trouva la porte enfoncée mais défendue par un croisillon de lattes, grâce aux bons soins d'un voisin compatissant. L'intérieur était dans un état pitoyable : meubles renversés, fous éventrés à coups de masse, poteries brisées jonchant le sol, la réserve d'argile durcie dans les bacs. Le poulailler et le clapier étaient vides. La chèvre avait disparu.

— C'est comme si je devais commencer une nouvelle vie, soupira Shamou.

— Nous serons deux, dit Karim.

La chasse aux traîtres

OceanofPDF.com

Dixième jour des fêtes de l'Akitou

La fête des Fous terminée, Hounini reconduit dans son cachot en attendant son exécution sur la place publique à la fin des festivités, l'ambiance dans le centre de Babylone avait perdu de son animation et de son intensité.

On avait encore allumé, la veille, à la tombée de la nuit, des feux dans des cuves de bronze sur les sept étages de l'Etemenanki. Les dignitaires et la foule avaient suivi les processions organisées dans les différents temples de la ville, sans en omettre un seul. Ils avaient franchi les cent portes et oint leurs montants d'huile de sésame. Le pectoral de Mardouk avait retrouvé sa place sans que, contrairement aux prédictions de Warouk, la foule eût exulté. Ce qui aurait pu passer pour un prodige néfaste n'avait été qu'un incident.

Au cours de la matinée, un bruit avait couru chez les notables, avant de se répandre dans la cité : l'*ourigalou* Neti, qui s'était fait remarquer par son comportement singulier pendant certaines cérémonies, avait pris la fuite.

Il était apparu en public pour la dernière fois lors de sa visite au roi des Fous. On s'était saisi d'Hounini, on l'avait interrogé, bastonné, menacé de la torture pour lui faire avouer ce qu'il ignorait. Comme l'homme d'honneur qu'il était en dépit des apparences, il s'était gardé de révéler le piège que Shoukour avait élaboré avec son concours. Il était d'ailleurs si parfaitement ivre que toute tentative pour lui faire dire des paroles cohérentes semblait vouée à l'échec.

C'est alors que l'on avait assisté à une manœuvre de police sortant de l'ordinaire, d'une telle envergure et si brutale que la population s'en émut.

Les gardes avaient visité tous les quartiers, passé chaque maison au peigne fin, brutalisant les récalcitrants et prenant des otages.

Hammourabi était d'une humeur de chien lorsqu'on lui annonça que le maître des Écritures attendait son bon vouloir.

Outre la fatigue occasionnée par les cérémonies de la veille, la rédaction du code avait pris du retard et le graveur chargé d'en commencer la transcription sur la colonne de diorite s'impatientait. De plus, les événements qui agitaient la ville le privaient de la partie de chasse qu'il avait prévue pour la matinée.

Il acheva de dicter quelques messages à Sinidinam, à l'intention des gouverneurs des provinces, et soupira :

— Bien, tu peux faire entrer Balka.

Balka se présenta, suivi de ses deux élèves. Ils se prosternèrent en prononçant les salutations rituelles.

— Je me nomme Balka, dit le maître. Et voici Karim et Shoukour.

— Je te connais, toi, mais qui sont ces deux garçons ?

— De simples *shangous*, seigneur, mais qui ont risqué leur vie pour la sauvegarde de ta couronne. Si je n'abuse pas de ton temps, je vais te faire le récit de leurs exploits.

— Eh bien, raconte, dit Hammourabi.

— Karim, commença Balka, est le fils de l'*ourigalou* Eabani, assassiné dans le sanctuaire de Mardouk, la première nuit de l'Akitou.

Le roi suivit le récit des événements, qui s'acheva avec le piège tendu à Neti et sa capture. Il parut en proie à des réactions déconcertantes : ébahissement, stupeur, satisfaction, colère... Laisant tomber ses poings sur ses genoux, il dit finalement d'une voix glacée :

— Pour qui vous prenez-vous, tous les trois ? Seriez-vous des auxiliaires de ma police, dont on m'aurait caché la présence ? Peut-être des agents d'Ourenlil, dont on m'a dit qu'il a pris un intérêt suspect à cette affaire ?

— Seigneur, protesta timidement Sinidinam, pourquoi cette sévérité ?

— Eh bien quoi ? Devrais-je féliciter ces gredins d'avoir agi sans en référer à mon autorité, d'avoir bravé les lois et mis en péril les institutions ? Le comble : ils ont fait alliance avec un rebelle, cet Ourenlil que j'aurais dû

depuis longtemps faire jeter dans l'Euphrate, pieds et poings liés ! Et je devrais leur en savoir gré, alors que je pourrais les faire pendre ?

Le secrétaire fit signe aux trois *shangous* agenouillés de venir baiser le bas de la robe du roi, en signe d'humilité, sinon de repentir. Ils le firent en rampant et en évitant de relever la tête, de crainte, en croisant le regard du roi, de déclencher de nouveau ses foudres.

Balka fit signe qu'il voulait s'exprimer.

— Parle, dit Hammourabi, mais sois bref !

— Seigneur, murmura Balka d'une voix implorante, si moi et ces deux garçons t'avons outragé, si nous avons outrepassé nos devoirs et abusé de nos droits, ce n'était pas dans l'intention de braver ton autorité et de te nuire, mais au contraire de sauver ton trône, ta vie et celle des tiens. Pardonne à l'orgueil et à la prétention qui ont pu guider nos actes, bouclier des Quatre Régions, prince favori des dieux de Babylone, soleil de Shamash...

— Il suffit ! gronda le roi. Relevez-vous.

Il les regarda s'éloigner de lui à reculons, des six pas réglementaires, et ajouta, le visage détendu, un sourire au coin des lèvres :

— Je ne vous ai dit qu'une partie de ce que j'avais sur le cœur : celle qui concerne les reproches. Venons-en aux compliments. Je sais ce que je vous dois et je puis vous assurer que vous n'aurez pas affaire à un ingrat. Si les ministres et les hauts dignitaires qui vivent grassement de mes libéralités avaient votre sens du devoir, votre esprit d'initiative, votre abnégation et votre courage, je pourrais dormir sans crainte.

Après avoir demandé à Sinidinam de faire apporter des boissons fraîches et des galettes, il s'éclaircit la voix avant de poursuivre :

— Nous avons pu capturer Warouk et le mettre en lieu sûr en attendant son exécution. Je l'ai fixée à demain, dernier jour de l'Akitou. Mais dites-moi où se trouve Neti ? Qui va répondre ?

— Seigneur, répondit Balka, Shoukour est le mieux informé de ce qui est advenu à ce misérable.

— Parle, mon garçon, dit le roi.

D'une voix hésitante, contractée par l'émotion, achoppant sur les mots, Shoukour raconta les péripéties de la traque qui l'avait mis en présence de Neti, le marché qu'ils avaient conclu pour la libération de Karim et de Shamou, le piège qu'il lui avait tendu avec le concours du roi des Fous et d'Ourenlil, et enfin la scène de la flagellation qui avait abouti aux aveux.

Hammourabi se gratta le menton et avala une gorgée de bière fraîche.

— Si ce que tu me dis du prince de Nippour est exact, ce dont je ne puis guère douter venant de toi, me serais-je trompé sur son compte ? J'étais persuadé qu'il n'était présent aux fêtes de l'Akitou que pour me provoquer. Dans un passé récent, il a suscité des incidents aux limites de mon royaume. Sous le couvert de son autorité, ses sujets se livrent à des actes de contrebande qui mettent mes douaniers sur les dents, et pillent nos caravanes !

— Seigneur, dit Shoukour, j'affirme sur ma vie qu'Ourenlil n'a aucune intention malveillante à ton égard. Il est même prêt à te tendre la main pour faire cesser vos querelles. C'est ce qu'il m'a laissé entendre. Il souhaite qu'avant sa mort, qui ne tardera guère à ce qu'il dit, la paix soit rétablie entre vous.

— Eh bien, qu'il vienne faire amende honorable ! Quand tu le reverras, dis-lui que je m'efforcerai d'oublier mes rancunes et que j'attends sa visite. Au préalable, il devra consentir à me remettre Neti. Si nous parvenons à un accord, nous échangerons des otages pour en assurer le respect. Mon fils aîné, Samsouilouna, pourrait être le gage de mes bonnes intentions. Nous porterons cela par écrit.

Il ajouta :

— Buvez, mes amis, et que la paix et la prospérité règnent longtemps sur mon royaume ! Shoukour, as-tu autre chose à ajouter ? Parle distinctement, je t'en conjure ! Si tu écris comme tu parles, je plains ceux qui auront à déchiffrer tes tablettes.

— J'ai une faveur à implorer de ta clémence, fils de Shamash : la grâce et la liberté pour le roi des Fous, Hounini. Je sais qu'il mérite doublement la mort : pour le crime qui lui a valu sa condamnation, et pour satisfaire à la tradition. Mais sans son concours, je n'aurais pu négocier avec le traître Neti et le confondre.

— On dit que ce misérable d'Hounini s'est montré d'une rare insolence envers moi et mes ministres.

— La coutume lui en donnait le droit, seigneur, mais je puis t'assurer qu'il a un profond respect pour toi et ceux qui t'entourent. On s'est plu à l'enivrer et à le provoquer, ce qui explique l'insolence de ses propos.

— Bon... Bien... grommela Hammourabi. J'accède à ta requête. Ma punition sera bénigne : j'enverrai ton protégé dans le sud du pays garder les frontières, avec un grade pour faire bonne mesure.

Il ajouta avec un sourire :

— Qu'est devenu l'objet qui a suscité toute cette affaire : le sceau-cylindre de Neti ?

— Nous le lui avons restitué. Il le porte à son cou.

— Eh bien, il n'en jouira pas longtemps. Cette pièce, j'aimerais l'ajouter à ma collection.

OceanofPDF.com

Au début de la soirée, un ordre de Sharka, grand prêtre de Nabou, dieu des scribes, parvint à Balka. Il lui demandait de le rejoindre, accompagné de Karim et de Shoukour, sur le parvis du sanctuaire dont il avait la garde. Il enverrait un char les prendre pour les y conduire.

— Que nous veut-il ? fulmina Balka. Si c'est pour nous imposer une nuit de prières dans son temple, merci bien ! Nous avons fait notre devoir et honoré notre dieu selon la tradition. Qu'il nous laisse nous reposer !

Il convint pourtant qu'il eût été malséant de refuser cette invitation.

À l'heure dite, le char était devant la porte d'Ezida. Les trois *shangous*, dans leur tenue de cérémonie, y montèrent, alors que la chaleur avait commencé à décroître. Les derniers rayons du soleil illuminaient comme un phare le *gigounou* occupant le sommet de l'Etemenanki. À l'occident, au-dessus des murailles, le crépuscule brodait d'une frange couleur de sang les nuages pommelés naviguant en chaîne, pareils à des couffes sur le fleuve.

Le vénérable Sharka, ponctuel comme le soleil, les attendait sur le parvis, enveloppé de son drapé rouge sur lequel pendait une barbe digne des dieux d'Assyrie.

— J'ai de bonnes nouvelles à vous apprendre de la part du roi, dit-il. Suivez-moi.

Ils l'accompagnèrent jusqu'à l'entrée du sanctuaire où le collège des prêtres se tenait accroupi en rond sur des nattes de roseau. D'un air cérémonieux, Sharka sortit de sa ceinture une tablette d'argile et en donna lecture d'une voix puissante, comme pour entonner un hymne.

Afin de remercier Balka et ses deux *shangous*, le roi Hammourabi, dans son intarissable générosité, leur accordait des faveurs insignes.

— Toi, Balka, à dater de ce jour, tu auras autorité sur toutes les écoles de scribes de Babylone. Quant à toi, Karim, et toi, Shoukour, notre vénéré souverain souhaite que vous assistiez en permanence son secrétaire, Sinidinam, avec résidence au palais. Vous recevrez chacun, pour marque de son estime, une bourse de dix sicles d'or. Ceci pour vous remercier de votre loyalisme et de votre courage.

Un murmure de satisfaction monta de l'assemblée des *shangous*, conscients que cet honneur rejaillissait sur toute la corporation.

— Que le seigneur Hammourabi soit loué pour sa générosité, dit Balka en s'inclinant. Nous nous efforcerons de nous montrer dignes de sa confiance.

Au retour, alors que le char traversait la grande place du Merkès, envahie par la foule, leur attention fut attirée par des bruits de marteaux et de scies. Balka s'enquit auprès d'un garde de ce que l'on préparait.

— Une estrade pour le spectacle de demain, répondit le garde. Le verdict des juges a été rapide. Il vient de tomber. Warouk, Neti et Gawra vont payer pour leurs forfaits.

10

Le châtiment

OceanofPDF.com

Onzième et dernier jour des fêtes de l'Akitou

Vainqueur des forces du mal, Mardouk avait retrouvé son domaine de prédilection, la ville de Babylone, cité entre les cités, capitale du monde, perle de l'univers.

Un nouveau mystère, présenté sur le parvis de l'Etemenanki, plus vaste que celui de l'Esagil, avait rappelé les grands moments de cette lutte de géants. Monté sur un char de parade attelé de deux chevaux blancs, le roi Hammourabi était apparu en personne comme auxiliaire et protecteur de la divinité. Drapé dans une tunique de soldat d'élite, botté de cuir, casqué de bronze, un bouclier rond à un bras, l'autre tenant une lance, il avait mimé, avec l'aide d'une poignée de soldats de sa garde, un combat contre une légion de scorpions, de vipères cornues, de monstres de toutes natures que la déesse Tiamat, vomissant des imprécations, ses cheveux rouges hérissés comme une crinière de lion, avait déchaînés contre lui.

Les combattants avaient mis tant de conviction et d'ardeur dans ce combat symbolique qu'on avait dû retirer du champ de bataille un mort et plusieurs blessés.

Lorsque, au rythme des sistres et des tympanons, la victoire du roi et de Mardouk avait été proclamée, Hammourabi, accompagné d'un collègue de prêtres, avait escaladé les sept étages de la ziggourat, s'arrêtant à chacun d'eux pour se désaltérer et se reposer. Il avait rendez-vous, au sommet du monument, avec la parèdre de Mardouk, la déesse Sarpanitou, figurée par une jeune prêtresse, pour célébrer avec elle des noces à la fois charnelles et mystiques.

Un autre spectacle, annoncé pour le lendemain, allait attirer sur le Merkès un afflux de population tel qu'il éclipserait tous les autres.

Le prince de Nippour n'avait opposé aucune réserve aux avances du roi de Babylone. Il avait accepté de livrer Neti à la justice du roi et d'entreprendre avec lui un conciliabule destiné à établir une paix durable entre les deux nations, attestée par une remise d'otages.

Au matin de ce dernier jour de l'Akitou, Karim fut réveillé par des appels venant de la rue. En se penchant, encore ensommeillé, sur le bord de la terrasse, il aperçut Shoukour, une petite jarre à la main, criant et se démenant au milieu d'un groupe de *shangous*.

— Fini de dormir, Karim ! Tu vas nous suivre sur le Merkès. Tu sais le spectacle qui nous attend ?

— Mais tu es ivre ! s'écria Karim. Où as-tu passé la nuit ? Monte, tu me raconteras.

Tandis que Karim se livrait à ses ablutions en lui demandant de ne pas faire de bruit pour laisser dormir Shamou, il lui raconta sa nuit.

Il avait tenu, dit-il, à fêter dignement leur promotion au service du roi.

— Dignement, dis-tu ? Il semble qu'au contraire tu te sois vautré dans la débauche.

— Tu exagères. J'aurais peut-être dû passer la nuit en prières ou tenir compagnie au roi sur l'Etemenanki, pour le soutenir en cas de défaillance, mais l'argent que j'avais dans ma bourse me donnait des tentations. Ah, mon ami, quelle nuit ! Nous avons bu et mangé comme des sauvages du pays des Guti, nous sommes passés d'un bordel à un autre, pour finir par nous battre contre des gardes qui nous reprochaient de faire du tapage. La moitié de ma dotation a passé dans ces orgies, mais je n'ai qu'un regret : que tu en aies été absent. Pourtant, je ne te plains pas trop. Je dirais même que je t'envie.

Il montra du menton la couche où dormait Shamou et ajouta :

— Finis de te préparer, tu vas nous suivre.

— Où donc ?

— L'aurais-tu oublié ? Nous allons, comme le roi l'a fait hier, fêter notre victoire sur les forces du mal. Je te rappelle que nous ne pouvons être absents au triple supplice qui se prépare. Souviens-toi : hier soir, lorsque nous revenions du temple de Nabou, cette estrade qu'on dressait.

— Je me souviens, dit Karim, et je suis prêt.
— Shamou nous suivra-t-elle ?
— Non. Elle ne supporterait pas ce spectacle : elle a le cœur trop sensible.

Lorsqu'ils arrivèrent sur la place centrale du Merkès, la foule entourait déjà l'estrade où avaient été dressés une potence et un pieu à la pointe fine comme celle d'une lance. Les dignitaires étaient déjà installés sous un vaste auvent de toile sur lequel s'étaient perchées des colombes et des corneilles. Des marchands de galettes, de poissons et de sauterelles grillés vantaient leur marchandise d'une voix criarde. Devant l'entrée du *soukou*, un groupe de femmes nomades dansaient au son d'un tambour et d'une flûte.

Ils parvinrent à se glisser au premier rang. Sinidinam, qui figurait parmi les notables et représentait le roi, leur fit signe d'approcher et les fit asseoir sur un banc, près de lui.

Une compagnie de gardes marchant sur deux lignes et traçant un sillon au milieu de la foule précédait le chariot attelé de deux bœufs harnachés d'une couverture noire brodée de fils d'or. Il conduisait au supplice Warouk, Neti et Gawra, vêtus d'une simple tunique blanche, mains liées et pieds entravés. Des jets de pierre et de fruits pourris, des quolibets et des sarcasmes déferlaient sur eux. Atteint au front par un projectile, Warouk vacilla. Très pâle, il se retint à la ridelle du chariot, l'air égaré. Il portait à la poitrine une blessure qui saignait sous la charpie.

C'est avec Gawra que débuta le supplice.

Il garda jusqu'au bout une attitude indifférente, conforme au rôle actif mais effacé qu'il avait joué dans le complot. Le bourreau lui passa un nœud coulant autour du cou, le fit monter à l'échelle et, lorsque le condamné atteignit le dernier degré, la retira. Gawra se débattit quelques instants puis se raidit dans le grondement de joie montant de la foule.

La pendaison de Warouk donna lieu à un incident. Alors que le bourreau s'avancait vers lui, il le repoussa d'un élan de tout son corps en criant à la foule :

— Peuple de Babylone et des Quatre Régions, souvenez-vous de moi après ma mort ! Je n'ai voulu que le bien du royaume en le débarrassant d'un roi indigne de régner. C'est un destin fait d'épreuves et de guerres qui

vous attend ! Maudit soit le roi Hammourabi, et que la peste l'emporte avec tous les siens !

Il fallut, pour le faire taire, que le bourreau en appelât aux gardes. Comme il était de haute taille et robuste comme un lion dont il avait la crinière, ils mirent du temps à le maîtriser. Juché sur l'échelle, il vomissait encore des imprécations. On crut que la corde allait se rompre sous son poids, après une interminable gesticulation.

Shoukour poussa le coude de Karim.

— Ce ne sont que des préliminaires. Avec Neti, nous allons avoir un divertissement de premier choix. Le roi n'a pas oublié qu'il a commis un sacrilège en violant le sanctuaire de Mardouk, et un crime en tuant deux prêtres. Ouvre bien les yeux, Karim ! C'est pour toi l'heure de la vengeance.

— Je n'y prendrai aucun plaisir. Tu sais que je déteste le spectacle de la souffrance. À tout prendre, j'aurais préféré rester auprès de Shamou, mais je déteste tant Neti, plus encore que Warouk, que je me dois d'être là.

Face à l'instrument de son supplice, Neti eut un comportement pitoyable.

Tandis que le bourreau procédait aux pendants, il s'était débattu en gémissant comme un chien, avant de tomber à genoux. Un aide du bourreau le releva par les aisselles. Ils durent s'y mettre à plusieurs pour le soulever et le placer, en lui laissant les pieds et les mains libres, au-dessus du pal, avant de le faire descendre lentement jusqu'à ce que la pointe acérée eût pénétré ses entrailles.

Neti se mit à hurler avec des gesticulations convulsives. La foule lui fit écho. Près de Shoukour, un dignitaire quitta précipitamment sa place pour vomir. Un garde chancela et s'effondra. Au premier rang de la foule, une femme se lança dans un ululement repris par d'autres femmes, sur toute l'étendue de la place.

Au fur et à mesure que le pal s'enfonçait dans les chairs, il se teintait de sang mêlé d'excréments. Lorsqu'ils jugèrent que la pointe avait pénétré assez profond pour qu'il gardât son équilibre, les bourreaux le laissèrent se débattre.

La main de Karim se crispa sur le bras de Shoukour. Il s'écria d'une voix âpre :

— Meurs ! Mais meurs donc ! Qu'on en finisse !

— Il paraît, dit Shoukour, que ce supplice peut durer des heures, mais Neti est une petite nature. Il ne tiendra pas longtemps, et je t'avoue que je le regrette.

Les cris et la pitoyable gesticulation de Neti perdaient de leur vivacité au fur et à mesure que le pal progressait vers les organes vitaux. Ils cessèrent bientôt tout à fait. Alors que la pointe ressortait au niveau de la poitrine, une de ses mains fit un dernier geste, comme un adieu, puis retomba, inerte.

— Sais-tu ce que ce supplice me rappelle ? dit Shoukour. Une fresque que j'ai vue dans le palais du roi, une scène de bataille en Assyrie. Elle montrait les vainqueurs empalant leurs prisonniers. Ça m'avait paru curieux : on aurait dit des sauterelles lorsqu'on les enfila à la broche pour les faire griller.

OceanofPDF.com

Karim prit la main de Shamou et la porta à ses lèvres. Elle avait gardé l'odeur de l'huile de sésame dont elle les enduisait chaque matin, ainsi que son corps. Elle laissa sa tête se poser contre son épaule.

— À plusieurs reprises, dit-il, j'étais sur le point de me lever et de partir, comme d'autres l'ont fait, mais j'étais comme cloué à ma place. Je me répétais que ce misérable avait tué mon père, comploté contre mon roi, tenté de nous faire disparaître, toi et moi. Je me disais que mon départ pourrait passer pour de la pitié et établir une sorte de complicité avec le condamné. La justice du roi a été impitoyable, mais j'aurais mauvaise grâce à le lui reprocher.

— Tout est fini, Karim. Il faut effacer ces images de ta mémoire. Le destin a remis de l'ordre dans notre vie. Tu vas devoir honorer ta promesse de m'épouser. Je ferai de toi un époux comblé. Je vais me remettre au travail avec plus de cœur que jamais.

Ils s'étaient assis sous un parasol, au bord du quai bordant la rive droite de l'Euphrate, aux limites de la ville occidentale, de son entassement de demeures misérables faites de brique ou de pisé, aux terrasses pavoisées de linges bariolés entre des espaces de palmeraies. Des enfants jouaient derrière eux avec un chien. Une femme filait de la laine en chantant.

À la fin de cette dernière journée de l'Akitou, une grande migration déversait hors de la ville des flots de pèlerins sortant par le fleuve ou la route qui menaient au nord vers Akkad et au sud vers Borsipa. Des couffes et des barques chargées à couler peinaient à se frayer un passage entre les *kelek*. Il y avait des vociférations, des coups de rames, des éclats de rire. Sur les quais de l'autre rive, le long des gigantesques murs de briques bleues ornés de lions à tête humaine et de taureaux ailés, s'entassaient les derniers

groupes de pèlerins. Une petite lumière scintilla comme une étoile au sommet de l'Etemenanki, cette montagne de brique qui proclamait la puissance et l'orgueil de Babylone et de ses dieux.

— Cette ville, dit Shamou, la plus riche du monde par ses temples et ses monuments, combien de temps résistera-t-elle à la folie des hommes ? J'ai le cœur serré en songeant que dans un siècle ou dans un millénaire, à la suite de guerres, d'épidémies ou d'un déluge, cette orgueilleuse cité bâtie de boue retournera à la boue.

— Il est temps de partir, dit Karim. Nous avons, nous, notre vie et notre maison à bâtir.

— Oui, Karim, pour y abriter l'enfant que je porte en moi.

OceanofPDF.com